REVUE CATHOLIQUE
POUR LA SUISSE ROMANDE



Vme ANNÉE - N° 3 - JUILLET-SEPT. 1930
EDITEUR FRAGNIERE FRERES FRIBOURG

SOMMAIRE DU N° 3 :

JACQUES MARITAIN	*Religion et culture* . . .	229
FRANÇOIS CHARRIÈRE	*Le sens moral et ses déviations*	265
LÉGENDE	. . . . .	276
ALEXANDRE CINGRIA	*Le chrétien devant l'Art moderne :* III. La part du peuple	277
EUGÈNE DÉVAUD	*La pédagogie de la grâce dans un cœur d'enfant :* Guy de Fontgalland. .	318
REPRODUCTIONS EN PHOTOGRAVURE	*Conrad Witz :* La préfiguration de la Nativité	276
	Hans Fries : Saint Sébastien . . .	308
BIBLIOGRAPHIES	. . . . .	345

Conditions d'abonnement :

Abonnement annuel (Suisse et Etranger . . . . Fr. 9.—

Prix du numéro . . . . . » 3.—

S'adresser aux éditeurs : Fragnière Frères, Fribourg

Compte de chèques : II a 20. Téléphone : 2.12

RELIGION ET CULTURE[1]

I

NATURE ET CULTURE

1. Cultiver un champ, c'est par un travail humain provoquer la nature à produire des fruits qu'elle n'aurait pas pu produire seule, car ce qu'elle produit à elle toute seule, c'est une végétation « sauvage ». Cette image nous indique ce qu'est la *culture* dont nous nous occupons aujourd'hui, culture non d'une certaine étendue de sol, mais de l'humanité elle-même. L'homme étant un esprit animateur d'une chair, sa nature est de soi une nature progressive. Le travail de la raison et des vertus est *naturel* en ce sens qu'il est conforme aux inclinations essentielles de la nature humaine. Il n'est pas *naturel* en ce sens qu'il n'est pas donné tout fait par la nature ; il s'ajoute à ce que la nature considérée *sans* ce travail de la raison, réduite par conséquent aux énergies d'ordre sensitif et aux instincts, ou considérée *avant* ce travail de la raison, c'est-à-dire dans un état d'involution comme embryonnaire et de primitivité, produit par elle-même et à elle toute seule.

Il apparaît ainsi que la culture est naturelle à l'homme au même sens que le travail de la raison et des vertus, dont elle est le fruit et l'accomplissement terrestre: elle répond

[1] Conférence prononcée à Fribourg, au 2me Congrès des Etudiants catholiques suisses, le 23 avril 1930.

au vœu foncier de la nature humaine, mais elle est l'œuvre de l'esprit et de la liberté ajoutant leur effort à celui de la nature. Au lieu du mot CULTURE, qui se rapporte au développement rationnel de l'être humain considéré dans toute sa généralité, j'aurais pu employer aussi bien celui de CIVILISATION, qui se rapporte à ce même développement considéré dans un cas éminent, je veux dire dans la production de la cité et de la vie civile, dont la civilisation est comme le prolongement et l'élargissement. Cité et civilisation sont tout à la fois des œuvres naturelles à l'homme, et des œuvres de raison et de vertu. Beaucoup de penseurs allemands et russes opposent *civilisation* à *culture*, et désignent alors par le premier terme, entendu en un sens péjoratif, un développement avant tout *matériel*, mécanique et extrinsèque de la vie sociale (culture vieillie et sclérosée). Les définitions de noms sont libres. Au sens où nous l'entendons, une civilisation ne mérite ce nom que si elle est une culture, un développement véritablement humain et donc principalement intellectuel, moral et spirituel (en prenant ce dernier mot dans son acception la plus large).

2. Aux observations qui précèdent, nous pouvons rattacher trois remarques. Je remarque d'abord que la culture ou la civilisation, supposant à la fois la nature et le travail de la raison, *doivent* se tenir dans la ligne de la nature mais *peuvent* dévier de cette ligne, se laisser parasiter par un *artificialisme* contraire à la nature et par des perversions plus ou moins graves (même dans les « sociétés » animales, ne voit-on pas des sociétés de fourmis ruinées par la passion du suc enivrant qu'elles tirent de certains insectes domestiqués, lesquels dévorent les œufs de ces fourmis opiomanes ? [1]) Si l'on confond le *per accidens* et

[1] « Beaucoup de symphiles dévorent la couvée des fourmis, d'autres sucent leur sang, d'autres encore pondent leurs œufs dans les larves. Nonobstant cela, la colonie des fourmis entretient

le *per se*, on dira avec Jean-Jacques, devant ces civilisations perverties et en cela haïssables, que, de soi, la culture et la civilisation dépravent l'homme.

Mais comme on n'échappe pas aux *perséités*, et comme la civilisation dérive *par soi* de la raison, il est impossible, et ce sera notre seconde remarque, il est impossible de haïr la civilisation sans haïr du même coup la *forme de la raison*, la *formation* vitalement opérée par la raison dans les choses humaines, ce qui revient à affirmer le primat de la potentialité, de l'informe, sous prétexte qu'il est plus fécond.

Remarquons-le enfin, c'est à la destruction de l'homme que l'on tend ainsi. Il n'y a pas chez l'homme comme chez les autres animaux une sorte de tuf solide de vie instinctive constituant une structure arrêtée de comportement, suffisamment déterminée pour rendre possible l'exercice de la vie. Chercher à éroder, à creuser et rejeter la vie rationnelle jusqu'à ce qu'on trouve ce tuf solide, c'est une erreur mortelle. On creusera sans fin, il n'y a pas de structure solide et achevée, de réglage naturel de la vie instinctive humaine. Tout le jeu des instincts, si nombreux, si puissants qu'ils soient, reste ouvert chez nous, comporte une indétermination relative qui ne trouve son achèvement normal et son réglage normal que dans la raison. Si Freud appelle absurdement l'enfant un *pervers polymorphe*, c'est qu'il méconnaît cette indétermination. Une philosophie générale de type très inférieur empêche ce très grand observateur (stimulé, lui aussi, par une puissante haine métaphysique de la forme de la raison), de distinguer la puissance et l'acte ; il remplace la potentialité par une sommation d'actualités opposées entre elles, l'indé-

---

et alimente soigneusement ses convives afin d'obtenir le liquide pour lequel elles ont une préférence marquée. Celui-ci ne constitue pas un aliment mais une friandise et, pour l'obtenir, les fourmis sacrifient leurs jeunes, souvent même au point de mettre l'Etat en péril. » F. Buytendijk, *Psychologie des Animaux*, Payot, 1928, p. 161.

termination orientée vers l'actuation normale mais capable de multiformes actuations anormales par une constellation d'actuations contraires, où ce que nous appelons le normal n'est plus qu'un cas particulier de l'anormal. Il reste que l'espèce d'infinitude propre à l'esprit infinitise en quelque façon, indétermine chez l'être humain la vie elle-même des sens et des instincts, qui ne peut trouver son point de fixation *naturel*, — je dis conforme aux exigences et aux destinées propres de la nature humaine, — que dans la *raison* et dans les formations qu'elle fait naître. Sinon elle sera fixée de travers, au hasard d'une passion dominatrice, et déviera de la nature. L'homme véritablement et pleinement *naturel*, ce n'est pas l'homme *de la nature*, la terre inculte, c'est l'homme *des vertus*, la terre humaine cultivée par la droite raison, l'homme formé par la culture intérieure des vertus intellectuelles et morales. Lui seul a une consistance, une personnalité. Si la nature à elle toute seule était formée en nous, avait un visage, on pourrait craindre que toute vertu fût comme les fausses vertus, comme les vertus pharisaïques, et déformât ce visage, ou le couvrît d'un emplâtre. Mais la nature n'a son visage en nous qu'accomplie par l'esprit, l'homme n'a sa vérité que modelé du dedans par la raison et par la vertu (je dis la droite raison, et elle ne règne en notre vie qu'avec les dons surnaturels ; je dis la vraie vertu, qui ne mérite complètement son nom que si la charité la vivifie.) La *sincérité* véritable présente un miroir limpide aux larves qui nous habitent et les regarde avec courage, afin de leur donner figure humaine par un travail de liberté, elle ne refuse pas d'avoir un visage. Il n'est pas de prestige plus menteur que la *sincérité* telle que la conçoit André Gide, résolution de l'être humain en les vaines postulations discordantes et simultanées de l'informe, de la *materia prima*.

3. Mais laissons cette parenthèse. Et concluons que la culture ou la civilisation c'est l'*épanouissement de la vie proprement humaine*, comprenant, non seulement le déve-

loppement *matériel* nécessaire et suffisant pour nous permettre de mener une droite vie ici-bas, mais aussi et avant tout le développement *moral*, le développement des activités spéculatives et des activités pratiques (artistiques et éthiques) qui mérite d'être appelé en propre un développement *humain* [1].

Il importe, après cela, de bien comprendre que la culture, la civilisation, appartient de soi au domaine *temporel*, a en d'autres termes un objet spécificateur, — le bien terrestre et périssable de notre vie ici-bas, — dont la matière est d'ordre naturel. Sans doute elle doit être subordonnée à la vie éternelle, comme une fin intermédiaire à la fin dernière. Et de cette subordination à une fin supérieure elle reçoit une surélévation intrinsèque dans son ordre propre: une civilisation chrétienne a des mesures plus hautes, un juste point terrestre plus parfait qu'une civilisation païenne ; si l'on réfléchit que l'amitié de charité elle-même y constitue le lien essentiel de la paix, que les vertus morales infuses y informent la vie sociale, on comprend que les suprêmes régulations morales grâce auxquelles elle accomplit son œuvre terrestre ressortissent à l'ordre surnaturel. Cependant une civilisation même chrétienne, et donc surélevée dans son ordre propre par des vertus qui viennent d'en haut, c'est en réalisant (mieux que par les forces de la nature à elles seules) les postulations elles-mêmes de la nature qu'elle est ainsi surélevée. C'est à une matière d'ordre naturel qu'elle applique les règles de la raison chrétienne, *versatur circa materiam naturalis ordinis* [2], et à ce point de vue on peut dire que la sphère où elle se développe est celle des activités naturelles. En elle-même et de par son objet spécificateur, elle est engagée dans le temps et dans les vicissitudes du temps, elle est périssable, essen-

---

[1] Cf. Ch. Journet, *Vie Intellectuelle*, décembre 1928.

[2] Nous employons ici pour la culture chrétienne en général l'expression dont Jean de Saint-Thomas se sert à propos des vertus morales infuses. *Curs. theol.*, t. VI, disp. XVI, a. 7, § 29.

tiellement humaine. Et les biens qu'elle reçoit de l'ordre surnaturel, des vertus des saints par exemple ou de l'intercession des contemplatifs, elle les incorpore à sa substance propre, elle les draîne vers sa fin à elle qui reste, même surélevée, un certain bien commun de l'homme ici-bas, dans sa vie terrestre.

Parce que ce développement humain n'est pas seulement matériel, mais aussi et principalement moral, il va de soi que par conséquent l'élément *religieux* y joue un rôle *principal*. A vrai dire la religion que requiert de soi, *in abstracto*, le concept de culture ou de civilisation, c'est seulement la religion naturelle. Mais de fait les civilisations humaines ont reçu une charge meilleure, et plus lourde. Nous savons, je cite encore l'abbé Journet, « nous savons qu'un *état de nature pure*, où Dieu eût abandonné les hommes aux seules ressources de leurs activités intellectuelles et volontaires, n'a jamais existé. Dès la première heure, Dieu a voulu faire connaître aux hommes des choses dépassant les exigences de toute nature créée ou créable. Il leur a révélé les profondeurs de sa vie divine, le secret de son éternité. Et pour les acheminer vers ces hauteurs, pour les préparer, dès ici-bas, à la vision de ces magnificences, il a fait descendre sur le monde, comme une nappe, la grâce capable de diviniser notre connaissance et notre amour. Ces avances divines, Dieu les fait à tous les hommes en tous les temps ; car Il est la lumière « qui éclaire tout homme [1] », il veut « que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité [2] ». Elles sont acceptées ou repoussées [3] ».

C'est pourquoi aucune des religions que connaît notre histoire n'est la simple religion naturelle abstraitement envisagée par le philosophe. On peut sans doute trouver en elles bien des traits qui répondent aux aspirations

[1] JOAN. I, 9.
[2] I Tim. II, 4.
[3] *Vie Intellectuelle*, mars 1929, p. 439.

religieuses naturelles de l'être humain, toutes cependant dérivent en fait d'une plus haute origine, toutes elles retiennent quelque vestige des révélations et ordinations premières ; et toutes, sauf la religion du Christ, elles ont aussi décliné de l'ordre surnaturel, et plus ou moins dévié consécutivement de l'ordre naturel.

Et remarquons-le, du fait même qu'elles se naturisaient, qu'elles se réduisaient aux proportions de la nature déchue, ces religions se particularisaient à une culture déterminée, et ennemie des autres cultures, se divisaient comme les langues et comme les groupes sociaux. La piété de l'antiquité païenne percevait admirablement le besoin vital où la cité est de la religion ; sa misère était d'absorber la religion dans la civilisation, dans telle civilisation locale, en confondant la cité et la religion, en divinisant la cité, ou, ce qui revient au même, en nationalisant les dieux devenus les premiers citoyens de la cité. Dans cet affaissement *sociologique* de la religion réside sans doute la cause profonde, et en tout cas le caractère le plus significatif du polythéisme, impuissant cependant à effacer complètement le sentiment « hénothéiste » fondamental. La merveille d'Israël, merveille surnaturelle, imposée de force à des nuques rebelles, c'est que le Dieu d'Israël est aussi le Dieu un, transcendant, ineffable, le Dieu du ciel et de la terre, de toute la terre. Exclusivisme et universalité, notait le Père Clérissac. « Ce n'est point à une conscience locale, c'est à la conscience de tous les hommes qu'en appelle le Décalogue ; et la Jérusalem des temps messianiques est la vision d'une patrie principalement spirituelle, la patrie des âmes. Les Prophètes ne parlent et ne luttent que pour faire passer en première place le Règne de Dieu qui d'abord est dans les cœurs et embrasse tous les peuples [1]. »

Partout ailleurs dans le monde antique le nationalisme a parasité et corrompu la religion ; il l'a absorbée dans la

[1] *Le Mystère de l'Eglise*, p. 22.

culture, il en a fait quelque chose d'une civilisation, d'une culture, je veux dire que tout en rivant à elle, parfois en écrasant sous elle la vie sociale, tout en l'honorant avec une puissance de vénération terrifiante, tout en asservissant l'homme aux dieux, le monde antique inféodait cependant la religion à la civilisation, — nullement à la façon du monde profane moderne, en faisant passer la religion au service de la civilisation considérée comme quelque chose de supérieur, mais au contraire en faisant de la religion le principe recteur de la cité, individué toutefois par elle, vivant de la même, unique et indistincte vie, régnant despotiquement sur la cité mais inconcevable sans elle et substantiellement lié à elle, enfermé en elle, défini et délimité par elle, et finalement, en un sens tout métaphysique, existant *pour* elle, comme l'âme d'une plante existe pour la plante. La *caritas humani generis* n'apparaît que comme une pâle, sublime et inefficace préfigure de l'authentique charité, c'est un idéal de philosophe, un soupir de la raison, étranger sinon hostile à la religion.

La vraie religion, elle, est surnaturelle, descendue du ciel avec Celui qui a fait la grâce et la vérité. Elle n'est pas de l'homme ni du monde ni d'une civilisation ni d'une culture, ni de la civilisation ni de la culture, elle est de Dieu. Elle transcende toute civilisation et toute culture. Elle est la suprême animatrice et bienfaitrice des civilisations et des cultures, et d'autre part elle est en elle-même indépendante de celles-ci, libre, universelle, strictement universelle, catholique. C'est par rapport à ces deux aspects des choses: immanence nécessaire de la religion du Christ à la culture, comme de Dieu à la créature, — et transcendance absolue de cette même religion, — que je voudrais maintenant proposer quelques remarques.

II

LA RELIGION CATHOLIQUE ET LA CULTURE

4. Pas plus que la philosophie moderne, le *monde moderne* n'est une création de polémique: c'est un certain type historique de civilisation, spirituellement dominé, dès l'origine, par l'humanisme de la Renaissance, la Réforme protestante et la Réforme cartésienne. Du point de vue où nous sommes placés, comment le caractériser ? Il y a en lui, comme en toute civilisation, un élément positif de tension ontologique et de vitalité, qui nous semble constitué ici par un effort courageux, inlassable, pour faire donner à la nature humaine son maximum de rendement terrestre. Mais à cet élément positif, bon en lui-même, digne de respect et d'amour, est jointe une privation. Disons, — c'est devenu un lieu commun, mais qui est toujours vrai, — disons que la culture, tout en continuant sa croissance naturelle, s'y est séparée du *sacré* pour se retourner vers l'homme lui-même. Le moyen âge avait formé la nature humaine selon un type « sacral » de civilisation, fondé sur la conviction que les institutions terrestres, avec toute leur verdeur et leur force, sont au service de Dieu et des choses divines pour réaliser son règne ici-bas. Le moyen âge s'est obstiné à la réalisation terrestre de ce règne, en rêvant, — sans raideur du reste et sans empêcher la vie de faire son œuvre, — en rêvant d'un monde hiérarchiquement unifié, où comme le Pape au sommet du spirituel tient l'Eglise dans l'unité, l'Empereur au sommet du temporel tiendrait dans l'unité le corps politique de la chrétienté. Rêve du Saint-Empire qui constituait un idéal, un « mythe » strictement approprié aux conditions culturelles de cette époque; un tel rêve, aboli pour jamais,

supposait, avec un sens magnifiquement hardi des principes, une grande ignorance de l'univers et un *impérieux* optimisme; son cadavre a encombré longtemps l'histoire moderne. Il a fallu Napoléon, et tout le XIXe siècle, pour procéder définitivement à ses funérailles.

Mais revenons au monde moderne. La culture telle qu'il la conçoit se propose des fins purement terrestres qui, désormais, se suffisent à elles-mêmes, ne sont plus surélevées dans leur ordre propre par leur ordination au royaume de Dieu; pour employer un mot dont ces derniers temps on a fait grand usage, c'est un type de culture *anthropocentrique*. N'oublions pas qu'en vertu d'une loi naturelle de croissance et par l'effet du ferment évangélique déposé dans l'humanité, un certain progrès se poursuit au sein de cette civilisation, progrès qu'on peut appeler *matériel* mais en donnant à ce terme sa plus large extension philosophique, car ce n'est pas seulement dans l'ordre des moyens scientifiques et industriels d'exploiter la nature que l'équipement de la culture a progressé, c'est aussi dans l'ordre des moyens et des techniques intellectuelles, artistiques, spirituelles; et même le niveau a monté, je ne dis pas de la vie morale, ni de l'idéal moral, mais des notions et des sentiments qui forment comme le conditionnement statique de la vie morale: structure fragile, je le sais; mais enfin, l'idée de l'esclavage ou de la torture, ou de la contrainte imposée aux consciences par les moyens militaires, et un certain nombre d'idées semblables, répugnent aujourd'hui spontanément, semble-t-il, à plus d'individus qu'autrefois, en tout cas la réprobation de ces idées a passé au rang de lieu commun officiel, et c'est déjà quelque chose. Faut-il ajouter, et cela explique certains aspects du monde moderne, que bien des choses qui devaient être faites (et à tout prix, parce que la volonté du Maître de l'histoire ne souffre pas d'empêchement), bien des choses qu'il appartenait aux catholiques de faire, ont été faites par d'autres, et contre eux, quand ils ont défailli ? Les hérésies aussi et les schismes, les guerres et les destructions, et le

diable lui-même, sont sous le domaine universel du gouvernement divin, travaillent sans le vouloir à une trame que Dieu voit, stimulent l'histoire et font avancer son ouvrage. Leur empire délimite exactement l'étendue de nos carences. Joseph de Maistre jugeait que la Révolution française était satanique. Il était penseur trop profond pour conclure de là qu'il fallait travailler à effacer purement et simplement la Révolution française du grand livre de l'histoire. Quelle folie ! C'est sous la volonté et sous la permission de Dieu que ce livre s'écrit, Satan peut tenir la plume, alors c'est une lâcheté de ne pas voir et de ne pas appeler par son nom le mal qui est fait pour toujours ; mais c'est une sottise de ne pas comprendre aussi que parmi toutes les déformations possibles la ligne de l'être continue, le texte divin est encore lisible aux anges, un certain bien grand ou petit a été gagné (si minime soit-il, qu'importe, Dieu l'a voulu). Nous savons que le froment et l'ivraie grandissent ensemble, et ne seront séparés qu'au dernier jour. Il nous a même été recommandé de ne pas arracher l'une pour ne pas risquer d'arracher l'autre en même temps ; ce qui montre que le discernement passe nos forces : je dis le discernement de la valeur *d'utilité* des événements ou des hommes pour les granges divines, et par rapport au bien commun de la création, c'est-à-dire par rapport à un terme final qui nous est inconnu. Les évêques du temps de la Restauration croyaient travailler pour le Seigneur en appuyant l'autel à un trône vermoulu, ils préparaient, sans le savoir, des malentendus dont l'Europe a pensé mourir. C'est un autre discernement que l'intelligence exige de nous, celui de la valeur *de vérité ou de fausseté*, *de bonté ou de malice*, qu'ont les choses d'ici-bas par rapport à des lois intemporelles qui, elles, nous sont connues ; et nous devons nous efforcer de dégager, à ce point de vue, la signification des dominantes spirituelles de notre histoire.

5. Cette digression n'était pas inutile. Nous disions donc que la culture moderne, quelle que soit sa vocation

historique positive, quels que soient les progrès qui s'effectuent en elle, ainsi que j'ai essayé de l'indiquer, a pour dominante spirituelle d'être une culture anthropocentrique: humanisme *séparé* de l'Incarnation. Dans la conception que les temps modernes se sont faite et se font de la culture, nous pouvons distinguer maintenant trois degrés ou trois moments: à un premier moment, où la civilisation prodigue les plus beaux fruits, oublieuse des racines d'où monte la sève, on pense qu'elle doit instaurer par la seule vertu de la *raison* un certain ordre humain, que l'on conçoit encore selon le style chrétien hérité des âges précédents; style qui devient contraint, et commence à se gâter. Nous pouvons appeler ce moment le moment *classique* de notre culture, le moment du naturalisme chrétien. A un second moment on s'aperçoit qu'une culture qui se tient séparée des suprêmes mesures surnaturelles doit nécessairement prendre parti *contre* elles; on lui demande alors d'instaurer un ordre qui sera censé fondé sur la nature, qui devra affranchir l'homme, et assurer à l'esprit de richesse la possession tranquille de la terre: c'est le moment de l'optimisme rationaliste, le moment *bourgeois* de notre culture. Nous en sortons à peine. Un troisième moment est le moment du pessimisme matérialiste, le moment *révolutionnaire*, où l'homme, posant décidément sa fin dernière en lui-même, et ne pouvant plus supporter la machine de ce monde, engage, comme nous le voyons de nos jours en Russie, un combat délibéré contre la loi naturelle et contre son auteur; entreprend de faire surgir d'un athéisme radical une humanité toute nouvelle. Ces trois moments sont en continuité, malgré de violentes oppositions secondaires; à schématiser fortement les choses, on peut dire qu'ils se sont succédé chronologiquement; mais ils coexistent aussi, mêlés les uns aux autres à des degrés divers. Toutes ces conceptions méconnaissent la nature humaine, et conduisent finalement à revendiquer pour elle les conditions du pur esprit, toutefois dans la chair elle-même et par l'exaspération d'une puissance toute matérielle. Faux affran-

chissement, usure et dispersion de la substance humaine dans la multiplication sans fin des besoins et de la tristesse ; maîtrise sur la génération non par la chasteté, mais par la violation des finalités naturelles ; maîtrise sur la race par la stérilisation eugénique des sujets tarés ; maîtrise sur soi-même par l'abolition des liens familiaux et du souci de la descendance ; maîtrise sur la vie par la liberté du suicide et l'euthanasie. Il est remarquable que cette conception de la maîtrise de l'homme sur la nature se solde, avec une uniformité impressionnante, par un même et unique résultat : l'arrêt de la vie.

A une telle conception de la culture la conception chrétienne s'oppose comme une conception véritablement humaine et *humaniste*, je pense, en employant ce mot, au seul humanisme qui ne mente pas à son étymologie, à celui dont un Thomas d'Aquin nous donne l'exemple : humanisme purifié par le sang du Christ, humanisme de l'Incarnation.

Un tel humanisme, respectant les hiérarchies essentielles, met la vie contemplative au-dessus de la vie active, il sait que la vie contemplative tend plus directement à l'amour du premier Principe, en quoi consiste la perfection. Ce n'est pas que la vie active soit sacrifiée, mais elle doit tendre au type qu'elle réalise chez les parfaits, c'est-à-dire à une activité qui déborde toute de la surabondance de la contemplation.

Mais si l'on place la contemplation des saints au sommet de la vie humaine, ne faut-il pas dire alors que toutes les opérations des hommes, et la civilisation elle-même, y sont ordonnées comme à leur fin ? Il semble qu'il en soit ainsi, dit (non sans quelque ironie peut-être) saint Thomas d'Aquin. Car pourquoi les travaux serviles et le commerce, sinon pour que le corps, étant pourvu des choses nécessaires à la vie, soit en l'état requis pour la contemplation ? Pourquoi les vertus morales et la prudence, sinon pour procurer le calme des passions et la paix intérieure, dont la contemplation a besoin ? Pourquoi le gouver-

nement tout entier de la vie civile, sinon pour assurer la paix extérieure nécessaire à la contemplation ? — « De sorte qu'à les considérer comme il faut, toutes les fonctions de la vie humaine semblent au service de ceux qui contemplent la vérité [1] ».

Voilà une idée de la hiérarchie des valeurs assez différente de la conception industrialiste, toute tournée vers la production, que le monde moderne se fait de la civilisation. On voit à quel point la suprématie de l'*économique*, qui dérive elle-même d'un régime fondé sur la fécondité de l'argent, — fécondité sans limite comme tout ce qui n'est pas *naturel*, — on voit à quel point la conception matérialiste, soit capitaliste, soit marxiste de la culture est opposée à la pensée du Docteur commun de l'Eglise.

Cela signifie-t-il que la conception chrétienne de la culture n'a avec le monde contemporain qu'un rapport d'incompatibilité ? Et qu'elle ne nous propose pas d'autre idéal que l'idéal passé, définitivement englouti dans l'histoire, des temps médiévaux ? Faut-il le dire encore une fois, nous savons que le cours du temps est irréversible. La sagesse chrétienne ne nous propose pas de revenir au moyen âge, c'est en avant qu'elle nous invite à nous déplacer. Aussi bien la civilisation du moyen âge, si grande et si belle qu'elle ait été, et plus belle sans doute encore dans les souvenirs épurés de l'histoire que dans la réalité vécue, la civilisation du moyen âge est-elle restée très loin de réaliser pleinement la notion chrétienne de la civilisation.

Cette notion est opposée au monde moderne, oui, dans la mesure où celui-ci est *inhumain*.

Dans la mesure où, malgré tout ce qui lui manque en qualité, le monde moderne enveloppe une réelle croissance de l'histoire, non, la conception chrétienne de la culture ne lui est pas opposée. Bien au contraire, elle voudrait sauver en lui et amener à l'ordre de l'esprit toutes les richesses de vie qu'il comporte.

---

[1] *Sum. contra Gent.*, III, 37.

Les souffrances elles-mêmes, les grandes souffrances qui déchirent le monde moderne, d'où viennent-elles, sinon de tout ce qu'il comporte d'inhumanité ? C'est dire qu'il aspire sans le savoir à une civilisation de type chrétien, telle que la civilisation dont les principes de saint Thomas nous donnent l'idée.

6. Comment ne pas mettre en cause dans ce débat l'un des génies responsables des maux que nous souffrons, j'ai nommé Descartes notre cher ennemi ? Il serait intéressant de signaler les répercussions sur la culture, ici je veux dire avant tout sur la politique et l'économique, du dualisme cartésien. Pour Descartes, vous le savez, l'être humain est dédoublé en deux substances complètes chacune : esprit pur et étendue géométrique. Un ange conduisant une machine.

Transposez cette conception dans l'ordre des relations politiques et économiques. Cette transposition n'a nullement été effectuée par Descartes lui-même, je m'empresse de le dire. Mais c'est l'*esprit cartésien* que j'en rends responsable.

On concevra alors une machinerie politique et économique analogue à la machine du corps dans la philosophie cartésienne, et dans laquelle ne régneront que des lois naturelles du même type que celles de la mécanique ou de la chimie. Et à cette machinerie qui existera et vaudra par elle-même, avec ses nécessités propres et purement matérielles, non humaines, vous pourrez, si vous êtes idéaliste et si vous estimez les valeurs morales, surajouter une superstructure morale, des exigences de justice et de vertu, qui seront là comme l'âme spirituelle était dans la machine cartésienne. Si vous êtes porté au réalisme ou au cynisme, vous regarderez cette superstructure comme un épiphénomène parfaitement inutile, à la façon dont La Mettrie, au XVIIIe siècle, regardait comme inutile l'âme cartésienne et faisait la théorie de l'Homme-Machine comme Descartes avait fait celle de l'animal-machine.

Mais, quoi qu'il en soit, ce qui importe, c'est que, dans une telle conception, la politique et l'économique ont leurs fins propres et spécificatrices *qui ne sont pas des fins humaines*, qui sont des fins purement matérielles. La politique a pour fin la prospérité, la puissance et le succès matériels de l'Etat, et tout ce qui peut procurer cette fin, — même une perfidie, même une injustice, — est *politiquement* bon. L'économique a pour fin l'acquisition et l'accroissement sans limite des richesses, la richesse matérielle comme telle. Et tout ce qui peut procurer cette fin, — même une injustice, même des conditions de vie oppressives et inhumaines, — est *économiquement* bon. La justice, l'amitié, et toute valeur véritablement humaine deviennent, dès lors, étrangères à la structure de la vie politique et économique comme telles, et si la moralité intervient avec ses exigences propres, ce sera en entrant *en conflit* avec la réalité politique et économique, avec la science politique et économique. On imaginera un *homo œconomicus* dont la seule fonction est d'accumuler les biens matériels. Si on cherche à le doubler d'un *homme soumis aux régulations morales*, d'un homme véritablement humain, cette doublure restera sans efficience, en réalité l'*homme économique*, dont l'appétit est insatiable, dévorera cette doublure morale et tout le reste, et il travaillera à broyer, à la façon d'une machine sanglante, la pauvre humanité véritable qui peine dans les sous-sols de l'histoire.

Cette sorte de physicisme politique et économique a véritablement empoisonné la culture moderne. Contre lui c'est une conception proprement humaine que la tradition de la *philosophia perennis* peut nous apprendre à nouveau. Pour cette conception, que saint Thomas n'a certes pas inventée, qui est celle de tous les esprits supérieurs de l'antiquité, même païenne, mais dont saint Thomas a clairement formulé les principes à la suite d'Aristote, la politique et l'économique ne sont pas des sciences physiques, se sont des parties de l'éthique, de la science des actes humains. Si immense qu'y soit la part des conditions

déterminées par la nature des choses matérielles et par leur jeu automatique, c'est cependant par rapport à l'usage que notre liberté fait et doit faire de ces conditions qu'une telle science se définit. Sa fin, c'est la droite vie, la bonne vie *humaine* ici-bas: un régime de vie digne de l'homme, et de ce qui est principal en l'homme, c'est-à-dire de l'esprit. Les lois politiques et économiques ne sont pas des lois purement physiques, comme celles de la mécanique ou de la chimie, ce sont des lois de l'action humaine, investissant en elles des valeurs morales. La justice, l'humanité, le droit amour du prochain, font essentiellement partie de la structure même de la réalité politique et économique. Une perfidie n'est pas seulement une chose défendue par la morale individuelle, c'est une chose *politiquement* mauvaise, qui va à détruire la santé politique du corps social. L'oppression des pauvres et la richesse prise comme fin en soi ne sont pas seulement défendues par la morale individuelle, ce sont des choses *économiquement* mauvaises, qui vont contre la fin elle-même de l'économique, parce que cette fin est une fin *humaine*.

Saint Thomas enseigne que pour mener une vie morale, pour se développer dans la vie des vertus, l'homme a besoin d'un certain minimum de bien-être et de sécurité matérielle. Cet enseignement signifie que la misère est socialement, comme Léon Bloy et Péguy l'ont si bien vu, une sorte d'enfer; il signifie aussi que des conditions sociales qui mettent le plus grand nombre des hommes dans l'occasion prochaine de pécher, en exigeant une sorte d'héroïsme de ceux qui veulent pratiquer la loi de Dieu, sont des conditions qu'en stricte justice on a le devoir de dénoncer sans relâche, et de s'efforcer de *changer*.

Actuellement, le monde paraît pris entre deux formes opposées de barbarie. Je ne sais pas du tout s'il en sortira. Toutefois il ne faut pas oublier que si la conception chrétienne n'a pas été depuis plusieurs siècles la dominante spirituelle de la civilisation, elle est restée cependant vivace, elle a été refoulée, non abolie. Que cette conception

vienne à dominer la culture, cela demeure *possible* aujourd'hui ; que cette possibilité se réalise ou non, c'est le secret de Dieu. Il reste que nous devons travailler de tout notre cœur à cette réalisation, — non plus sans doute selon l'idéal médiéval du Saint-Empire, mais selon un idéal nouveau, et beaucoup moins unitaire, où une action toute morale et spirituelle de l'Eglise présiderait à l'ordre temporel d'une multitude de peuples politiquement et culturellement hétérogènes, et dont les diversités religieuses elles-mêmes ne sont pas près de disparaître. Si les faits ne doivent pas répondre à cette attente, si désormais l'œuvre de chrétienté doit se développer au sein de ce que l'Ecriture appelle le mystère d'iniquité, comme ce mystère se développait jadis au sein de l'œuvre de chrétienté, du moins pouvons-nous espérer que, dans le monde nouveau, une culture authentiquement chrétienne surgira, — non plus groupée et rassemblée, ainsi qu'au moyen âge, en un corps de civilisation homogène occupant une petite portion privilégiée de la terre habitée, — mais répandue sur toute la surface du globe comme le réseau vivant des foyers de vie chrétienne disséminés parmi les nations dans la grande unité supraculturelle de l'Eglise. Au lieu d'un château-fort dressé au milieu des terres, pensons plutôt à l'armée des étoiles jetées dans le ciel.

Toutes les remarques que je viens de vous proposer nous font bien voir, me semble-t-il, en vertu de quelle exigence première de la vie du monde le catholicisme doit pénétrer jusque dans son fond et vivifier la culture, et les catholiques se former de justes notions culturelles, philosophiques et historiques, sociales, politiques et économiques, artistiques... Il y a lieu de regagner ici beaucoup de temps perdu. Combien de choses par exemple seraient différentes si il y a un peu plus de soixante ans[1] c'était un

[1] On sait que le Livre premier du *Capital* parut en 1867 ; les deux autres Livres furent publiés après la mort de Karl Marx, en 1885 et 1894.

disciple de saint Thomas qui avait écrit sur le Capital un livre aussi décisif que celui de Marx, mais fondé sur des principes vrais ? Hélas, nos principes dorment et l'erreur veille, active et hardie.

Que la religion du Christ doive pénétrer la culture jusque dans son fond, cela n'est pas requis seulement au point de vue du salut des âmes et par rapport à leur fin ultime: une civilisation chrétienne apparaît à cet égard comme chose véritablement maternelle et sanctifiée, procurant le bien terrestre et le développement des diverses activités naturelles selon une attention diligente aux intérêts impérissables et aux vœux les plus profonds du cœur humain. C'est aussi au point de vue des fins spécificatrices de la civilisation elle-même que celle-ci doit être chrétienne. Car la raison humaine, considérée sans aucun rapport avec Dieu, ne suffit pas par ses seules forces naturelles à procurer le bien des hommes et des peuples [1]. De fait et dans les conditions de la vie présente il n'est pas possible à l'homme d'épanouir sa nature d'une manière foncièrement et stablement droite si ce n'est sous le ciel de la grâce. A lui seul il ne peut que manquer les difficiles harmonies de vertus, les difficiles régulations rationnelles, les pures consonances de justice et d'amitié sans lesquelles la culture dévie de ses fins les plus hautes. A la civilisation s'applique ce que saint Augustin disait de la cité: « La cité ne tient pas sa félicité d'une autre source que l'homme, puisque la cité n'est qu'une multitude d'hommes vivant en concorde [2] ». Et il n'a été donné aux hommes qu'un seul Nom en lequel ils puissent être sauvés. Si grandes que puissent être les civilisations ignorantes de ce Nom, elles déclinent inévitablement, à un égard ou à un autre, de la notion complète de civilisation et de culture; l'ordre ou la liberté s'y font également cruels. Une civilisation même authentiquement chrétienne n'échappe pas à bien

[1] Cf. le Syllabus de Pie IX, Denz.-Banw., 1703.
[2] Ep. ad Macedon., c. III.

des tares accidentelles. Seule une civilisation chrétienne peut être exempte de déviations essentielles.

7. Mais les relations de la culture et de la religion catholique comportent, nous l'avons dit, un second aspect. Si le catholicisme doit pénétrer la culture pour le bien du monde et pour le salut des âmes, ce n'est pas qu'il soit lui-même lié à une culture ou à une autre, ou même à la culture en général et à ses diverses formes, sinon comme un vivant transcendant et indépendant, et vivificateur, — un peu (mais toute comparaison est déficiente) comme une âme spirituelle qui subsisterait à part, à la façon de l'« intellect séparé » des averroïstes, et qui communiquerait de sa vie à divers vivants. Il *forme* la civilisation, il n'est pas *formé* par elle. Il se nourrit des fruits de la terre, car il habite sur la terre, mais il n'est pas de la terre, et il a une nourriture essentielle qui n'est pas un fruit d'ici-bas. Tous les éléments qu'il emprunte aux civilisations humaines, ses langues liturgiques et ses langues de prédication, l'architecture et l'ornementation de ses temples, les matières communes ou précieuses assumées par son culte, la sagesse humaine assumée par sa théologie, la fleur des arts libéraux et de la poésie humaine assumée par la sainteté elle-même d'une Gertrude ou d'un Jean de la Croix, tout cela est pris par miséricorde, par la même miséricorde qui a décrété l'Incarnation. Jésus mangeait et buvait chez ses amis de Béthanie, il était reçu à Béthanie, mais c'est Béthanie qui recevait de Jésus. La paix romaine et l'ordre romain n'étaient pas une condition imposée d'en bas à l'Incarnation divine et à la propagation de l'Eglise, c'était un moyen choisi d'en haut, librement choisi. Non pas nécessaire ni indispensable de soi, mais au contraire ne tenant ses mérites que de ce libre choix. Aussi bien l'Eglise lui doit-elle en premier lieu les persécutions et les martyres. Et quand cet ordre s'est cru nécessaire au monde il a été brisé.

Nous l'avons déjà remarqué, il convient d'y insister : « D'une façon plus ou moins étroite et servile, selon

que leur niveau métaphysique est plus ou moins élevé, toutes les religions autres que la religion catholique sont des parties intégrantes de certaines cultures déterminées, particularisées à certains climats ethniques et à certaines formations historiques. Seule la religion catholique, parce qu'elle est surnaturelle, est absolument et rigoureusement transcendante, supra-culturelle, supra-racique, supra-nationale.

C'est là un des signes de son origine divine. C'est aussi un des signes de contradiction qui occasionneront jusqu'à la fin des temps la passion de l'Eglise, élevée comme son Maître entre ciel et terre. On peut croire qu'à ce point de vue le siècle entre dans une phase de conflits particulièrement durs, et peut-être comparables à ceux des temps apostoliques, sous la Rome des Césars. D'une part en effet les peuples non chrétiens ne savent pas séparer des erreurs et superstitions de leurs religions leur culture autochtone, avec toutes ses valeurs humaines dignes en elles-mêmes de respect et de piété filiale. Et l'universalisme chrétien devra leur montrer comment s'opère ce discernement, et comment l'Evangile respecte et surélève — et transfigure peu à peu — ces valeurs particulières. C'est une démonstration qui se fait d'ordinaire d'une façon sanglante. Et le dogme imbécile du sociologisme positiviste, enseigné dans tous les pays au nom de la science européenne, et d'après lequel toute religion n'est qu'un produit spécifique du clan social (et donc le christianisme un produit spécifique des races européennes), ne la facilitera pas.

D'autre part, il arrive que chez les peuples chrétiens, lorsque diminuent dans la masse la foi et la charité, beaucoup s'imaginent que le christianisme, parce qu'il a été le principe vivificateur de leur culture historique, est essentiellement lié, inféodé à celle-ci. Certains apôtres de la latinité (à laquelle nous ne voulons aucun mal, qu'ils veuillent bien le croire) ne sont-ils pas persuadés, — c'est une phrase qui nous fut dite un jour, — que *notre*

religion est une religion gréco-latine? Enormité significative. Sans savoir de quel esprit ils sont, et oubliant la transcendance divine de ce qui fait la vie de leur vie, ils en arrivent pratiquement à adorer le vrai Dieu de la même façon que les Ephésiens adoraient Diane et que les primitifs adorent l'idole de leur tribu. A ceux-là l'universalisme chrétien devra rappeler comment l'Evangile et l'Eglise, sans nuire à aucune culture particulière, ni à l'Etat ni à la nation, les domine cependant dans une pure et intacte indépendance, et les subordonne aux intérêts éternels de l'être humain, à la loi de Dieu, à la charité du Christ. Et cette démonstration ne se fait pas non plus sans résistance [1] ».

L'Eglise sait qu'aucune civilisation, aucune nation n'a les mains pures: *omnes quidem peccaverunt, et egent gloria Dei.* Mais elle sait aussi que même nées loin d'elle et sous des climats spirituels que l'erreur obscurcissait, toutes les cultures et civilisations de la terre, quelques formes aberrantes qu'elles puissent comporter, ne tiennent que par le bien qu'elles enveloppent, et sont prégnantes de vérités humaines et divines, et que la Providence ordinaire de Dieu veille sur tous les peuples. C'est pourquoi la grâce peut les maintenir toutes dans leur type particulier, en les redressant et les surélevant chacune.

III

CONSIDÉRATIONS PRATIQUES

8. Certaines conséquences pratiques, concernant notre conduite, se dégagent de ces considérations. Rappelons-nous ce que nous expliquions au début de cette conférence: à savoir que la culture ou la civilisation est enracinée dans

[1] *Le Docteur Angélique.*

le sol de la vie naturelle, tandis que l'Eglise a ses racines dans le ciel de la vie surnaturelle. Même surnaturellement surélevée dans son ordre par les vertus chrétiennes et par sa subordination à la fin dernière surnaturelle, une civilisation chrétienne reste quelque chose de temporel, d'essentiellement terrestre, et donc de déficient, continue d'appartenir à la sphère de la nature. Non seulement donc nous devons nous garder de confondre l'Eglise avec quelque civilisation que ce soit, mais nous devons aussi nous garder de confondre en quoi que ce soit l'Eglise avec la civilisation chrétienne ou le monde chrétien, le catholicisme avec le monde catholique. L'Eglise, le catholicisme, sont des choses essentiellement *surnaturelles*, supra-culturelles, dont la fin est la vie éternelle. La civilisation chrétienne, le monde culturel catholique, demeurent une civilisation, un monde, dont la fin spécificatrice, bien qu'ordonnée à la vie éternelle, est en elle-même d'ordre temporel.

L'Eglise, corps mystique du Christ, société surnaturelle, a un lien, un esprit *social surnaturel* qui est le Saint-Esprit. Par un phénomène naturel, trop naturel, il peut arriver qu'un retour de l'esprit *social naturel*, disons, si vous voulez, en souvenir de Durkheim, un retour de *sociologisme* spontané, vienne parasiter notre conscience en tant que nous nous pensons dans la communauté catholique comme dans une communauté naturelle ou temporelle, au point d'identifier à « notre cause » et à nos intérêts de groupe humain de dénomination catholique les intérêts du catholicisme lui-même, la cause du Père céleste. Pour autant nous laissons pratiquement notre religion descendre dans le naturalisme ; car l'Esprit-Saint n'est pas un esprit de clan ou de parti. Et nous risquons pour autant de fermer aux âmes les portes du royaume de Dieu, et de faire, à cause de notre orgueil et de nos propres misères, blasphémer le nom du vrai Dieu parmi les nations. Vous voyez tout de suite comment cette faute, qui consiste en définitive à traiter le catholicisme *comme s'il était lui-même une cité terrestre ou une civilisation terrestre*, et donc à demander pour

lui et pour la divine vérité les mêmes sortes de triomphes que pour une cité ou une civilisation d'ici-bas, vous voyez tout de suite comment cette faute, qui est une sorte d'IMPÉRIALISME *in spiritualibus*, s'apparente à la faute dont nous parlions à l'instant, qui consiste à inféoder le catholicisme à une civilisation terrestre, et qui est une sorte de NATIONALISME *in spiritualibus*. Ces deux fautes ont une même origine, je suis porté à croire qu'elles ont pesé d'un poids très lourd sur l'histoire des peuples chrétiens, et qu'il est devenu tout à fait urgent de les dénoncer l'une et l'autre. C'est sous la Loi nouvelle un aveuglement qui ressemble à celui des Juifs charnels sous la loi ancienne. De tels aveuglements coûtent cher.

Les catholiques ne sont pas le catholicisme. Les fautes, les lourdeurs, les carences et les sommeils des catholiques n'engagent pas le catholicisme. Le catholicisme n'est pas chargé de fournir un alibi aux manquements des catholiques. La meilleure apologétique ne consiste pas à justifier les catholiques ou à les excuser quand ils ont tort, mais au contraire à marquer ces torts, et qu'ils ne touchent pas la substance du catholicisme, et qu'ils ne mettent que mieux en lumière la vertu d'une religion toujours vivante en dépit d'eux. L'Eglise est un mystère, elle a sa tête cachée dans le ciel, sa visibilité ne la manifeste pas adéquatement; si vous cherchez ce qui la représente sans la trahir, regardez le pape et l'épiscopat enseignant la foi et les mœurs, et regardez les saints au ciel et sur la terre; ne nous regardez pas nous autres pécheurs. Ou plutôt regardez comment l'Eglise panse nos plaies, et nous conduit clopin clopant à la vie éternelle. Leibniz prétendait justifier Dieu, en montrant que l'ouvrage sorti des mains de ce parfait ouvrier était parfait lui-même, alors qu'en réalité c'est l'imperfection radicale de toute créature qui atteste le mieux la gloire de l'Incréé. La grande gloire de l'Eglise c'est d'être sainte avec des membres pécheurs.

9. On ne saurait mettre trop de soin et de délicatesse à rendre hommage pratiquement à ces vérités. Pour ne

parler que du vocabulaire employé couramment, il y a lieu d'admirer tant de *bonnes presses*, de *bons cinémas*, de *bons romans*, qui s'offrent loyalement pour les véhicules attitrés du bien. J'admire aussi tant de littérateurs catholiques qui se persuadent que leurs ouvrages constituent la littérature catholique, autant dire la littérature de Dieu. A la vérité le grand tourment et la grande crainte d'un écrivain catholique, c'est de penser que peut-être on jugera du catholicisme d'après ses propres insuffisances. Il aimerait mieux être tenu pour musulman, et rendre à ce titre à la vérité et à l'Eglise un hommage qui ne risquerait pas de les compromettre. Heureusement ses confrères et coreligionnaires se chargent, en le critiquant de tous les côtés, d'obtenir en ce qui le concerne un résultat à peu près équivalent.

Mais parlons de choses plus profondes. Cette sorte de temporalisation de la religion que je signalais tout à l'heure a pour effet de transformer mensongèrement, dans les consciences qu'elle atteint, le catholicisme en un parti, et les catholiques en partisans. Une telle transformation apparaît avec des caractères très voyants dans l'état d'esprit des antisémites qui manifestent l'Evangile à coups de *pogroms*, et des personnes qui expliquent tous les ennuis de l'existence par une conspiration mondiale permanente des mauvais contre les bons. On en trouve un autre signe chez ceux qui semblent envisager la conversion des âmes avant tout comme un renforcement stratégique apporté à une armée, ou comme une série de succès à inscrire sur un tableau de chasse. Une conversion, pourtant, n'est pas une opération politique ou militaire. Les opérations de cette sorte, si elles perdent le terrain d'abord gagné, ce sont des opérations manquées. Mais une âme qui revient à Dieu, même s'il arrivait qu'ensuite elle ne persévérât pas visiblement c'est un événement inscrit au ciel, et un témoignage qui vaut par lui-même, et une promesse dont l'accomplissement final échappe à nos yeux. Le catholicisme n'est pas un parti religieux, il est la religion, l'unique religion véritable, et il se réjouit sans

jalousie de tout bien, même produit hors de ses frontières, car ce bien n'est hors des frontières catholiques qu'en apparence, en réalité il lui appartient invisiblement. *Tout* en effet, n'*est*-il pas *à nous, qui sommes au Christ?* L'expansion du royaume de Dieu n'a aucune commune mesure avec une conquête temporelle ou une victoire temporelle. Si les dragons de Louis XIV molestent et martyrisent les huguenots, il n'y a en cela aucun gain pour le royaume de Dieu. Si dans un pays que des schismatiques opprimaient les catholiques devenus les plus forts spolient les schismatiques comme les schismatiques avaient spolié les catholiques, il n'y a aucun gain pour le royaume de Dieu. Si l'intégrité doctrinale ou la vertu servent à cimenter l'orgueil d'une faction ou d'une caste, si une certaine bienfaisance a pour objet de recruter des adhérents plutôt que de servir la pauvreté, il n'y a aucun gain pour le royaume de Dieu.

C'est autrement qu'il nous a été prescrit d'agir, et que l'Eglise elle-même agit. La seule attitude qui convienne envers les âmes, c'est de les servir. L'exemple fut donné une fois pour toujours. En ce qui concerne les cultures et les civilisations non chrétiennes, un problème délicat se pose ici pour ceux d'entre nous qui les étudient. Trop souvent on s'est contenté de les déprécier, la complaisance ne vaut pas mieux, c'est la vérité qui est nécessaire, mais avec l'amour pour vivifier la connaissance. Notre vœu doit être non de détruire mais de servir avec loyauté ces cultures, je veux dire de les aider à retrouver ce qu'il y a en elles d'authentiquement vénérable, sage et vrai, à se purifier de leurs tares, à dégager les pierres d'attente qui sollicitent des vérités supérieures. C'est de cette façon qu'elles se prépareront à recevoir, à l'heure marquée, la visite du Fils de l'homme. L'œuvre proprement catholique c'est de fomenter partout le vrai.

10. Le débat qui nous occupe en ce moment, c'est le débat de ce que Péguy appelait la mystique et la politique,

disons, en un vocabulaire plus exact, le spirituel et le temporel. Pour illustrer ce débat, et ce que nous avons dit de la transcendance du spirituel, pensons un instant à l'histoire de l'invincible Armada. Un Roi très catholique, toute l'Espagne en prières, la cause de Dieu à défendre et à promouvoir dans le monde, le foyer de l'hérésie à écraser, est-ce qu'un autre Lépante n'est pas assuré ? Un petit souffle sur l'eau, toute la flotte est au fond. C'est Dieu lui-même qui a pris soin de répondre. Si nous croyons comme nous le devons au gouvernement divin, il faut conclure que Dieu, qui dans la conduite de l'histoire a en vue avant tout son royaume et ses saints, disjoignait ici d'une manière éclatante les intérêts de sa gloire et ceux des étendards qui pensaient la servir. Sans doute les mérites des martyrs de Tyburn, — et des récupérations futures dont nous n'avons pas l'idée, — importaient plus aux desseins divins que le triomphe du Roi catholique. Réplique artificielle et tourmentée de saint Louis, Philippe II apparaît comme une de ces formes géantes en lesquelles venait à épuisement un phyllum palézoïque. Toute son œuvre nous semble avoir une signification bien caractérisée. Elle nous représente, portée à cet extrême où la vertu devient vice, et à une raideur, à une démesure que le moyen âge, quels qu'aient pu être ses excès, n'a jamais érigée en système, la conception médiévale du temporel instrument du spirituel, — mais ici l'instrument se soudait à la main, qui cessait d'être libre, comment nous étonner qu'il ait périclité ?

Le vrai et vivant moyen âge, c'est saint Louis qui en offre la plus authentique figure. Avec lui le temporel est vraiment, avec toute la dignité et l'humilité qu'un tel titre comporte, — souple, libre, réellement ordonné et subordonné, — le moyen d'incarnation du spirituel. Alors c'est le problème de la royauté chrétienne qui s'élève devant nous avec toutes ses dimensions, avec ses justes proportions ; et le problème de la royauté chrétienne, c'est, pris dans le cas particulier le plus éminent et le plus pur,

le problème commun de l'*activité temporelle chrétienne*, tel qu'il se pose pour chacun de nous qui tâchons d'être fidèles en travaillant dans le monde profane. Si l'on se place au point de vue des réussites du monde, un tel travail est plutôt ingrat. Un agneau entreprend d'imposer aux loups sa manière de voir. N'oublions pas que saint Louis n'a pas été un grand victorieux, il a échoué dans ses croisades, il a été vaincu. Pas de la même manière cependant que Philippe II ! Ses échecs comme ses victoires ne faisaient que porter plus loin sa force et son rayonnement. Parce que la vertu des énergies de l'esprit passait réellement dans l'instrument que ce roi maniait. Le temporel participait alors en quelque manière à la loi du spirituel, entrait dans les opérations de cette arithmétique divine où tout se fait à rebours du sens commun, où les premiers sont les derniers et où les ouvriers qui n'ont rien fait pendant onze heures sur douze reçoivent le même salaire que ceux qui ont peiné tout le jour. Ici une distinction scolastique trouve utilement sa place. Dans un instrument, il y a deux fonctions à considérer, sa causalité propre et sa causalité instrumentale. Dans le cas du temporel la relation très subtile entre ces deux fonctions impose une mesure variée aux entrelacements sans fin des succès et des pertes. Dans l'ordre propre du temporel, en tant que le temporel vaut par lui-même, tout en étant ordonné à des fins plus hautes, en tant qu'il a ses biens propres à sauvegarder, sa vertu propre à exercer, ce qui compte pour l'issue décisive c'est de perdre ou gagner. Ici nous devons, — sans la mettre jamais au-dessus de la loi de Dieu, — vouloir terriblement la victoire ; elle a une importance biologique, la manquer c'est pour autant mourir. En tant que le temporel agit précisément comme instrument du spirituel et sert à l'ordre propre de celui-ci, ce qui compte pour l'issue décisive ce n'est pas le succès du combat, c'est la manière dont il est mené, et les armes dont on se sert. Armes de lumière ! De vérité, de loyauté, de justice, d'innocence, que nos armes soient pures ! Nous serons battus, cela va de soi,

les gens instruits, les historiens, les politiques ont raison de nous en avertir. Impossible d'être battus, pour un enjeu non plus biologique mais spirituel perdre ou gagner avec des armes pures c'est toujours gagner.

Ce n'est pas assez de comprendre que les choses du temps doivent être, au double titre que nous venons de dire, le moyen de l'intemporel, — non pas un moyen temporel qui impose à l'intemporel, pour le faire *réussir* ici-bas, la loi de la chair et du péché, ce qui est une sanglante prévarication ; mais un moyen temporel soumis lui-même à la loi suprême de l'esprit. Il faut encore comprendre qu'il y a un ordre et une hiérarchie de ces moyens temporels, je dis des moyens temporels bons en eux-mêmes, légitimes et normaux. Il y a le travail du soldat et celui du laboureur, celui du politique, du poète, du philosophe ; il y a les œuvres de nous autres chrétiens de la multitude, il y a les œuvres des saints ; il y a les œuvres des saints chargés d'un devoir d'état temporel comme saint Louis ou d'une mission temporelle comme Jeanne d'Arc, et les œuvres des saints libres d'une telle charge.

Eh bien, plus ces œuvres et moyens temporels sont riches de matière, — plus ils ont leurs exigences propres et leurs conditions propres, plus ils sont pesants. Et plus aussi, suivant la loi que nous indiquions à l'instant, une certaine mesure de réussite temporelle est régulièrement postulée par eux. Qui perd son âme pour moi la trouvera, a dit le Christ. Il n'a pas dit : Qui perd son royaume le sauvera. Saint Louis a été un bon administrateur de son royaume, il a accru sa force et sa prospérité. Tenu par la forte main des décrets éternels, il fallait que le soldat romain soumît le monde à ses armes, qui préparait sans le savoir l'arène où l'Eglise mènerait ses premiers combats. Plus profondément encore, quel poids de gloire pour le temporel que l'histoire des patriarches, et de la longue préparation charnelle de l'Incarnation ! Œuvre du temps d'importance éternelle, à la moindre maille de laquelle Dieu en personne était intéressé, paradigme de

la sainteté naturelle, si je puis dire, de tout *ouvrage bien fait* et réussi.

Nous pouvons appeler *moyens temporels riches* ceux qui, engagés ainsi dans l'épaisseur de la matière, exigent de soi une certaine mesure de succès tangible. A cause de cela même la loi évangélique de renversement des valeurs et d'immolation, qui est la loi suprême du spirituel, ne les atteint qu'imparfaitement, alors c'est l'ombre de la croix qui passe sur eux. Ces moyens sont les moyens propres du monde, l'esprit s'en saisit comme par un rapt, ils ne sont pas à lui ; à vrai dire, de fait et depuis le péché d'Adam, ils relèvent du domaine du prince de ce monde. Notre office est de les lui arracher, par la vertu du sang du Christ. Il serait absurde de les mépriser ou de les rejeter, ils sont nécessaires, ils font partie de l'étoffe naturelle de la vie humaine. La religion doit consentir à recevoir leur aide. Mais il convient pour la santé du monde que la hiérarchie des moyens soit sauvegardée, et leurs justes proportions relatives.

Et il y a, et c'est à quoi je voulais en venir, il y a d'autres moyens temporels, qui sont les moyens propres de l'esprit. Ce sont des *moyens temporels pauvres*. La croix est en eux. Plus ils sont légers de matière, dénués, peu visibles, plus ils sont efficaces. Parce qu'ils sont de purs moyens pour la vertu de l'esprit. Ce sont les moyens propres de la sagesse, car la sagesse n'est pas muette, elle crie sur les places publiques, c'est le propre de la sagesse de crier ainsi, il lui faut donc des moyens de se faire entendre. L'erreur est de penser que les meilleurs moyens pour elle seront les moyens les plus puissants, les plus volumineux.

Le pur spirituel est activité toute immanente, c'est la contemplation ; dont l'efficacité propre, pour toucher le cœur de Dieu, ne déplace aucun atome ici-bas. Plus on s'approche du pur spirituel, plus les moyens temporels employés à son service s'amenuisent eux-mêmes. Et c'est la condition de leur efficacité. Trop ténus pour être arrêtés par un obstacle, ils atteignent là où n'atteignent pas les

plus puissants équipements. *Propter suam munditiam.* A cause de leur pureté ils traversent le monde d'un extrême à l'autre. N'étant pas ordonnés à réussir tangiblement, ne comportant pas dans leur essence une exigence interne de succès temporel, ils participent, pour les effets spirituels à atteindre, à l'efficacité de l'esprit.

Quand Rembrandt peignait; quand Mozart, quand Satie ont composé leurs œuvres; quand saint Thomas a écrit la Somme et Dante la divine Comédie, quand l'auteur de l'Imitation a écrit son livre, quand saint Paul a écrit ses épîtres; quand Platon et Aristote parlaient à leurs disciples, quand Homère chantait, quand David chantait, quand les prophètes prophétisaient, c'étaient là des moyens temporels pauvres.

A la limite, considérons l'homme spirituel par excellence. Quels étaient les moyens temporels de la Sagesse incarnée ? Il a prêché par les bourgades. Il n'a pas écrit de livres, c'était encore un moyen d'action trop chargé de matière, il n'a pas fondé de journaux ni de revues. Il a eu pour seule arme la pauvreté de la prédication. Il ne préparait pas de discours ni de conférences; il ouvrait la bouche, et la clameur de la sagesse, la fraîcheur du ciel passait sur les cœurs. Quelle liberté ! S'il avait voulu convertir le monde par les grands moyens de puissance, par les *moyens temporels riches*, par les méthodes américaines, quoi de plus facile. Quelqu'un ne lui offrait-il pas tous les royaumes de la terre ? *Haec omnia tibi dabo.* Quelle occasion d'apostolat ! On ne retrouvera jamais la pareille. Il l'a refusée.

Le monde périt de lourdeur. Il ne rajeunira que par la pauvreté de l'esprit. Vouloir sauver les choses de l'esprit en commençant par aller chercher, pour le servir, les moyens les plus puissants dans l'ordre de la matière, c'est une illusion qui n'est pas rare. Autant attacher des ailes de colombe à un marteau-pilon. A la limite c'est le grand Minotaure moderne lui-même, c'est l'équipage et la stratégie des grandes affaires financières qu'on chargerait de

sauver les âmes, on monterait des banques et des trusts mondiaux pour la réussite mondiale de l'Evangile, avec parts de fondateurs. Ce serait une hypocrisie de nier que l'apostolat lui-même et toute œuvre spirituelle a besoin d'argent, comme l'homme a besoin d'aliments. Il faut beaucoup d'argent pour les missions, pour les écoles, pour les œuvres. Mais l'argent peut être employé à la manière d'un moyen temporel pauvre (il est alors dépensé pour se procurer des choses) ou à la manière d'un moyen temporel riche (alors on crée avec lui des mécanismes pour avoir plus d'argent). Avec le sans-gêne divin de la sainteté, un bienheureux Cottolengo atteste à la face du monde moderne à quel point l'argent, même s'il afflue en abondance, peut rester un moyen de pauvreté. Ce qui fait du monde moderne un terrible tentateur, c'est qu'il propose, il vulgarise tellement les moyens temporels riches, lourds, écrasants, il les emploie avec une telle ostentation et une telle puissance qu'il fait croire que ce sont là les moyens principaux. Ils sont principaux pour la matière, ils ne sont pas principaux pour l'esprit.

Lorsque David eût décidé d'affronter Goliath, il essaya d'abord l'armure du roi Saül. Elle était trop lourde pour lui. Il préféra une arme pauvre. David c'était l'esprit. Pauvre Saül, déplorable figure de la puissance temporelle royalement équipée pour servir l'ordre divin et combattre le diable ! Et quand David est devenu roi il a péché à son tour. Mais lui, il s'est repenti. Et Jésus, « sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, il se retira de nouveau, seul, sur la montagne [1] ».

---

[1] JOAN., VI, 15.

IV

DE LA PENSÉE CATHOLIQUE ET DE SA MISSION

11. Je voudrais, en guise de conclusion, vous proposer, au sujet de la pensée catholique et de sa mission, quelques réflexions qui ne me semblent pas sans lien avec les considérations précédentes.

La tâche intellectuelle du catholique est une tâche difficile, aussi difficile qu'importante. Homme, il est dans le temps, et soumis à toutes les vicissitudes du devenir. Membre du Corps mystique du Christ, il est joint à l'éternité, sa vie la plus foncière s'enracine là où ne se rencontre ni mutation ni ombre de vicissitude, son intelligence est fixée dans la Vérité première, la fidélité à celle-ci est le fondement de tout l'édifice de la grâce en lui, et le premier bienfait que toute créature attend de lui. Cette sorte de médiation entre le temps et l'éternel est à la fois pour l'intelligence chrétienne une sorte de croix douloureuse et une sorte de mission rédemptrice.

Elle doit à chaque instant penser sous la lumière de l'éternité le monde qui passe et varie. Notre problème, aujourd'hui, est de penser ainsi le monde moderne: non pas seulement penser l'éternel hors du monde, ce qui est le premier précepte de la pensée contemplative; mais aussi, par un second précepte semblable au premier, penser le monde et le moment présent dans l'éternel et par l'éternel. Et ce problème est d'autant plus urgent que nous voyons tomber et se défaire autour de nous, en grand nombre, les formes temporelles en lesquelles, pendant des siècles, le monde de la culture avait reçu tant bien que mal l'empreinte des vérités éternelles: ce qui est sans doute un grave dommage, car l'homme est ainsi privé d'une fou-

le d'appuis qui l'aidaient à maintenir en lui la vie de l'esprit; et c'est aussi, à un certain égard, un avantage que l'on ne saurait mesurer, car du même coup cette vie, — et la vie même de l'Eglise du Christ, — se trouve libérée de la terrible lourdeur humaine dont tant d'abus et de prévarications grevaient le vieux monde jadis chrétien. Un monde nouveau sort de l'obscure chrysalide de l'histoire, avec des formes temporelles nouvelles; peut-être sera-t-il à tout prendre moins habitable que l'autre; mais il est sûr qu'un certain bien et une certaine vérité sont immanents à ces formes nouvelles, et qu'elles manifestent d'une certaine manière la volonté de Dieu, qui n'est absente de rien de ce qui est. Dans la même mesure elles peuvent servir ici-bas aux intérêts éternels. Il s'agit de comprendre cet état du monde et de le juger; et de régler en conséquence nos amours et nos haines, et notre action.

Un double danger, une double erreur, doivent ici être évités. Nous pourrions être tentés d'abandonner, sinon en droit, du moins en fait, de perdre de vue plus ou moins complètement l'éternel au profit du temps, et de nous laisser porter par le flux du devenir au lieu de le dominer par l'esprit; à vrai dire ceux qui font ainsi subissent le monde plutôt qu'ils ne le pensent; ils sont agis par le monde et n'agissent pas sur lui, sinon comme instruments des forces elles-mêmes du monde; ils glissent, comme des feuilles légères ou comme de lourds troncs d'arbre sur l'eau, au fil de l'histoire. Souvent généreux, et avertis des nécessités du moment par les intuitions du cœur, ils oublient, dans leur hâte à courir aux réalisations pratiques, les conditions premières de l'efficacité pratique elle-même, qui sont d'ordre spirituel et supposent le courage intellectuel de dénuder les apparences, de s'attaquer aux principes, et de maintenir à tout prix la pensée centrée sur de l'immuable.

Sous prétexte de fidélité à l'éternel, l'autre erreur, toute contraire, consiste à rester attachés, non à l'éternel,

mais à des fragments du passé, à des moments de l'histoire immobilisés et comme embaumés par le souvenir, et sur lesquels nous nous couchons pour dormir: ceux qui font ainsi ne méprisent pas le monde comme les saints, ils le méprisent comme des ignorants et des présomptueux; ils ne le pensent pas, ils le refusent; ils compromettent les vérités divines avec des formes mourantes: et s'il arrive qu'ils aient, mieux que les premiers, l'intelligence des principes qui ne changent pas, et la vue acérée des erreurs, des déviations et des déficiences du moment présent, cette science reste stérile, incomplète et négativiste, parce qu'une certaine étroitesse de cœur les empêche de « savoir l'œuvre des hommes », et de rendre justice à l'œuvre de Dieu dans le temps et dans l'histoire.

La première erreur est comme une méconnaissance du Verbe par qui tout est formé, et par la Croix duquel le monde est vaincu; elle rendrait la pensée chrétienne impuissante et versatile en face du monde. La seconde est comme une méconnaissance de l'Esprit qui flotte sur les eaux, et qui renouvelle la face de la terre; elle rendrait la pensée chrétienne ingrate et hostile en face du monde.

Il est difficile de se garder parfaitement pur de l'une ou de l'autre de ces erreurs, de ne pas décliner plus ou moins de ce côté-ci ou de celui-là. Car il ne s'agit pas d'un dosage éclectique, ni d'un équilibre où deux lourdeurs se compensent; le juste point, en ce domaine, comme en général dans le domaine des vertus, ne s'obtient que *par éminence*, en s'élevant très haut au-dessus d'excès contraires. L'homme n'y parvient qu'à grand'peine. L'Eglise toutefois poursuit divinement sa route au milieu des pensées trop humaines et des erreurs opposées de quelques-uns de ses enfants; en elle se réalise en pleine perfection la juste mesure de la vertu, et l'unité supérieure des extrêmes divers, en particulier la fidélité absolue aux choses éternelles et la diligente attention aux choses du temps. Si difficile que soit pour chacun de nous cet accord éminent, il nous faut y tendre cependant, et c'est là, de nos jours, pour les raisons

énoncées plus haut, une tâche manifestement urgente. Sinon pour l'Eglise, qui a les promesses de la vie éternelle, du moins pour le monde et pour la culture, chaque retard apporté à l'accomplir est susceptible d'amener des catastrophes irréparables. Pour nous guider dans ce travail nous avons l'enseignement des Papes, et la sagesse du Docteur commun de l'Eglise.

Qu'on ne s'y trompe pas ! Ce sont les problèmes les plus ardus et les plus graves, et qui touchent du plus près au cœur et à la chair de l'humanité, qui se pressent maintenant devant l'intelligence chrétienne, comme s'ils avaient été longtemps tenus en réserve pour un assaut général ; ce sont des philosophies, des recherches de science ou d'art, des modes de pensée et de culture d'une technicité rare et d'une précieuse qualité humaine que cette intelligence doit affronter, réduire ou assimiler. Elle n'arrivera au bout de sa tâche que si elle s'arme elle-même de la sagesse la plus *formée*, de la science la plus exigeante, de l'équipement intellectuel le plus parfait et le plus sûr, de la doctrine et de la méthode les plus rigoureuses et les plus compréhensives. Avec un tel équipement, elle pourra s'acquitter de sa mission, qui, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, par là même qu'elle est une mission chrétienne, est une mission en quelque sorte crucifiante. *Quis scandalizatur, et ego non uror?* La pensée catholique doit être élevée avec Jésus entre ciel et terre, et c'est en vivant le *paradoxe* douloureux d'une fidélité absolue à l'éternel étroitement jointe à la plus diligente compréhension des angoisses du temps, qu'il lui est demandé de travailler à réconcilier le monde à la vérité.

JACQUES MARITAIN.

LE SENS MORAL ET SES DÉVIATIONS

L'INDÉCENCE des modes est une des tristesses de l'heure. On ne dira jamais assez les ravages causés dans l'âme des enfants, des adolescents, sans parler des adultes, par les coutumes néo-païennes qui s'efforcent d'introduire le culte de la nudité, la « Nacktkultur ». Habitué à tout voir et tout se permettre, l'enfant non seulement n'aura bientôt plus de retenue, mais il ne saura plus juger ce qui est bon et ce qui est mal. La puissance qui permet de discerner dans l'action du moment le vrai bien du faux bonheur, cette force d'estimation sera comme faussée et atrophiée.

On a signalé souvent déjà l'importance considérable de la pudeur, cette inclination qui porte l'homme à s'écarter d'emblée de ce qui est moralement pervers. Cette inclination est une sauvegarde puissante contre les sollicitations désordonnées des sens ; c'est comme une cuirasse derrière laquelle s'abrite la vertu de pureté et les autres branches de la tempérance chrétienne. Privées de cette protection, les plus belles vertus sont gravement exposées.

Mais notre dessein est ici d'insister sur un autre point. Nous voudrions développer, à l'aide des principes que rappelle saint Thomas, combien est juste cette pensée qu'il y un *bon sens moral*, que cette puissance *sensible* est particulièrement délicate, qu'une fois déformée, les pires catastrophes sont possibles. On trouve si souvent des chrétiens ou des chrétiennes qui rient des avertissements de l'Eglise sur les modes indécentes, les plages trop libres et leurs dangers. Nous croyons volontiers que cette attitude irrespectueuse est faite d'inconscience. On s'imagine que parce que l'homme est *libre*, il lui sera toujours relativement facile de surgir de toutes les turpitudes et de tous les dangers. C'est bien mal connaître la complexité de notre nature humaine. Sans doute, nous sommes libres, mais à la manière qui convient à notre nature, et l'indépendance de notre jugement en qui est la source de notre libre détermination, suppose plusieurs éléments qui peuvent venir à manquer. Notre liberté est un bien très fragile. Notre devoir est de prendre conscience de cette fragilité pour ne pas nous exposer à perdre par négligence et donc par notre faute, la domination de nous-même, pour ne pas non plus laisser s'atrophier chez ceux dont nous avons la garde, les puis-

sances estimatives du bien sans lesquelles il n'y a pas de vraie liberté [1].

Que de parents chrétiens seront surpris, en franchissant le seuil de l'éternité, de voir quels désastres ils ont, par vanité, complaisance ou faiblesse, laissé se produire dans l'âme de leurs enfants. Que répondront-ils à Celui qui leur demandera compte du dépôt qui leur a été confié ? L'ignorance ne sera pas une excuse suffisante: l'Eglise a parlé assez haut. Et nous accomplissons nous aussi, un véritable devoir en exposant par le détail l'un ou l'autre aspect de cette angoissante question. Notre exposé n'est en somme qu'une ébauche que nous aimerions compléter plus tard. Mais devant l'urgence du péril, nous n'avons pas le droit de nous taire.

I. Le jugement universel et le jugement concret.

Qui ne connaît la plainte du poète Ovide: « Video meliora proboque, deteriora sequor » ? Nous avons, nous chrétiens, une page infiniment plus émouvante, celle où saint Paul décrit la lutte de l'esprit contre la concupiscence, au chapitre 7 de l'Epître aux Romains.

Comment se fait-il que notre esprit ayant jugé une action comme mauvaise se décide quand même à l'accomplir ? Car enfin, l'homme, comme tout être, ne saurait agir que pour son bien: bonum est quod omnia appetunt. Jamais aucun être ne produit un acte si ce n'est parce que cet acte lui paraît bon. C'est là en science morale, un principe absolu parce qu'immédiatement dérivé des premières notions métaphysiques sur l'être et sur le bien. Il y a donc chez le pécheur et, nous le verrons, chez l'homme juste aussi, plusieurs jugements; entre autres, chez un voleur, ces deux-ci: 1° le vol est un péché et un mal qu'il faut fuir; 2° cette action-ci est sans doute un vol, mais elle est néanmoins un bien pour moi. Le premier jugement porte, on le voit, sur le vol en général, in abstracto, disent les théologiens. Ce jugement est une conclusion de la *science* morale, comme cet autre: la fornication, le blasphème, le parjure sont des actes désordonnés, contraires à la raison et à la loi divine, donc des péchés, donc à éviter.

Le second jugement porte non plus sur le vol *en général*, sur un acte dépouillé et abstrait de ses circonstances, mais sur

---

[1] On lira sur l'ensemble de ce problème l'excellent ouvrage publié par le R. P. Schmidt, recteur du collège d'Engelberg sur « la liberté humaine et les passions ». La plupart des thèses développées dans cet article sont tirées de ce livre particulièrement profond. Il est à souhaiter que cet ouvrage soit bientôt traduit en français. Il est de nature à rendre les plus grands services aux éducateurs et aux prêtres en particulier.

une opération concrète: telle action qui se présente à moi en cet instant, dans telles circonstances, est un vol sans doute, mais c'est quand même pour moi maintenant un bien.

Il se passe chez l'homme juste quelque chose d'analogue. L'aumône est une bonne action: premier jugement général, *universel*. Cette action, c'est une aumône, donc une bonne action, un bien pour moi: jugement *concret*.

Etudions de plus près ce jugement concret et cherchons à savoir quelle est la faculté humaine à laquelle il appartient de se prononcer sur la convenance pour l'homme et la bonté de telle ou telle action dans des *circonstances concrètes*.

Il semble, à première vue, que c'est l'intelligence qui directement se prononce ici comme elle se prononce sur la nocivité ou la bonté d'une action in abstracto. Nous allons voir qu'il n'en est rien et qu'une faculté *spéciale* intervient ici pour juger du donné concret, que cette faculté est un *sens*, exposé comme tel à de multiples influences.

II. L'intelligence humaine et la connaissance du singulier.

Il nous faut commencer par rappeler ici quelques principes philosophiques qui touchent au problème de la connaissance. C'est une vérité essentielle dans la doctrine de saint Thomas et que l'Eglise fait enseigner dans ses écoles de philosophie et de théologie, à savoir que l'intelligence *humaine* n'atteint pas directement par elle-même le singulier et le concret. Qu'on se rapporte aux thèses 16, 19 et 20 de la Congrégation des études imposées aux séminaires et universités. Qu'on lise surtout les articles de la Somme théologique où saint Thomas traite ce problème [1]. Notre intention ici n'est pas de nous arrêter à cette cette doctrine. Nous constatons simplement qu'elle est une des poutres maîtresses de la philosophie du sens commun, qu'elle est intimément liée à la notion classique de la matière et de l'esprit, qu'on ne saurait la nier sans se mettre par là-même en route vers la négation de toute distinction réelle entre l'esprit et la matière. Nous prenons cette doctrine comme point de départ

III. Le sens moral.

Puisque l'intelligence humaine est incapable d'atteindre directement et par elle-même le singulier, comment pourra-t-elle juger de la bonté ou de la malice de telle ou telle action en *particulier*? Car enfin, il ne suffit pas à la conduite de l'homme d'un jugement d'ordre général et abstrait. Il ne suffit pas que je sache

[1] Somme théologique Ia pars, question 86, art. 1 et les passages auxquels se réfère cet article.

parfaitement que le vol est défendu, il faut encore que je me rende compte que *telle* action est un vol et donc prohibée.

Fidèle à son enseignement sur la nécessité des sens pour connaître le concret, saint Thomas enseigne catégoriquement que la faculté qui nous fait discerner la bonté et la malice des actions in concreto est un *sens*[1]. Les anciens l'appelaient la *cogitative*. N'est-ce pas en somme ce qu'on appelle communément le *bon sens?* Pour se rendre compte de l'enseignement du Maître de l'Ecole sur ce point, il n'y a qu'à examiner l'article 4 de la question 78 (1re partie de la Somme) et le comparer à divers passages du traité de la Prudence.

Cet article 4 est destiné à l'étude des sens internes; l'article précédent parlait des sens externes que tout le monde connaît; la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Pour ce qui est des sens internes, on sait aussi communément que l'homme possède, comme tout animal, un sens *commun* qui lui permet de collationner les perceptions des sens externes, une *imagination* qui lui permet de se représenter les objets absents, une *mémoire* qui lui donne la possibilité de garder les impressions reçues. Mais on est moins renseigné sur ce que les anciens appelaient *l'estimative* et qui pour l'homme prenait le nom de *cogitative.*

L'estimative, nous dit saint Thomas, est chez l'animal le sens qui lui permet de discerner ce qui lui est utile de ce qui lui est nuisible, discerner le bien du mal. Ce sens, dit-il, est distinct des facultés appelées « sens externes », de la vue ou de l'ouïe par exemple. Mettez, dit saint Thomas, une brebis en face d'un loup: instinctivement, la brebis fuira, même si elle n'a jamais vu de loup. Pourquoi ? Est-ce l'œil, l'ouïe ou l'odorat qui lui apprend que le loup est son ennemi ? Non pas. Pour la couleur, elle n'a rien de blessant. La forme du corps non plus: le loup n'a pas une taille qui puisse inquiéter la brebis. Comment la brebis sait-elle que le loup est son ennemi ? Les sens externes ne le lui disent pas. Est-ce le sens commun ? Mais celui-ci ne fait que *collationner les perceptions* des sens externes. Serait-ce l'imagination ? elle se rapporte à ce qui est *absent.* Serait-ce la mémoire ? Elle suppose du *déjà perçu.* Il faut donc un autre sens: c'est l'*estimative.* Veut-on encore un autre exemple ? Voyez l'oiseau qui prend dans son bec un fêtu de paille. Est-ce parce que cette brindille est agréable au goût ? Certainement pas. Mais elle sert à construire le nid. Quel est le sens qui guide l'oiseau ici ? Encore *l'estimative.* Mais, dit saint Thomas,

[1] Cette doctrine est rappelée dans l'article même qui établit l'impuissance de l'intelligence humaine à atteindre directement le singulier. Cf. Ia pars, q. 86, art. 1 ad 2.

il y a une grande différence entre l'*estimative* des animaux et celle de l'homme. Les animaux, dit-il, perçoivent ce qui leur est bon ou mauvais par une poussée, un instinct *naturel*, « naturali quodam instinctu ». Cet instinct est *naturel*, c'est-à-dire qu'il est donné par la *nature*, que l'animal n'a pas besoin de l'*apprendre* et de le former en lui-même, qu'il ne requiert pas une éducation spéciale. Parce que cet instinct est naturel, l'animal ne peut pas ne pas le suivre; nécessairement, il le subit. Saint Thomas appelle ce sens chez l'animal, l'*estimative naturelle*. Nous disons, nous, simplement l'instinct.

Mais chez l'homme, l'estimative ne procède pas de la même manière. Elle n'agit pas chez lui aveuglément en vertu d'une poussée naturelle, mais par voie de comparaison et d'une manière plus indépendante, plus noble, qui se rapproche de la façon dont agit l'intelligence elle-même. C'est pour cela que l'estimative en l'homme que les anciens appelaient *cogitative*, pour la distinguer de l'estimative naturelle ou de l'instinct des animaux, saint Thomas l'appelle aussi *raison particulière; raison*, parce qu'elle ressemble à la raison intellectuelle, connaissant non pas subitement et par instinct, mais par rapprochement et travail personnel; *raison particulière*, pour la distinguer quand même de la raison proprement dite ou raison intellectuelle, dont le but est de comparer les données *abstraites* (l'intelligence humaine, encore une fois, ne connaissant directement que l'*universel*, non le singulier matériel).

Saint Thomas insiste beaucoup dans ses réponses aux objections pour qu'on ne confonde pas les deux raisons. La cogitative ou raison particulière est plus parfaite que l'estimative naturelle de l'animal ordinaire, mais, malgré sa dignité qui lui vient de son affinité avec la raison intellectuelle, la cogitative reste un véritable sens (ad 5) [1].

Dans le même article, le saint Docteur insiste aussi pour montrer que la mémoire *sensible* en l'homme est, comme sa cogitative, plus perfectionnée que la mémoire sensible de l'animal. Mais s'il est utile de signaler cela en passant, nous n'avons pas à nous y arrêter ici. Venons-en maintenant au traité de la Prudence. Nous verrons le rôle que saint Thomas y fait jouer à la cogitative ou raison particulière.

La prudence, on le sait, est la vertu qui amène l'homme

[1] Voir aussi sur la distinction très nette des deux raisons: l'universelle et la particulière: Ia IIae q. 30, art. 3 ad 3 « In homine non solum est ratio universalis quae pertinet ad partem intellectivam, sed etiam ratio particularis quae pertinet ad partem sensitivam ». Et encore, parmi les opuscules attribués à saint Thomas, l'opuscule 29 sur le principe d'individuation.

à juger d'abord de la valeur de telle ou telle action en particulier, et puis à la commander, si elle est bonne, à l'interdire, si elle est mauvaise. Pendant que la *science morale* prononce des jugements abstraits: la fornication, le parjure sont des péchés, la prudence travaille dans le *concret*. C'est la raison pour laquelle le saint Docteur est amené à parler de la cogitative ou raison particulière à propos de la prudence et de son jugement sur les actions particulières. Il en parle spécialement à l'article 2 de la question 49 (IIa IIae Somme théologique) où il établit que pour agir droitement, l'homme a besoin de deux jugements: l'un *universel et abstrait*, par exemple: il ne faut faire de mal à personne, l'autre *concret*: telle action est mauvaise. Le second jugement figure comme mineure dans le syllogisme du prudent; la majeure, elle, est constituée par le jugement général. Voici en effet comment se présente le syllogisme prudentiel à propos d'un vol par exemple:

1° Il est défendu de voler. Première proposition universelle.

2° Or, cette action concrète qui se présente à moi est un vol. Deuxième proposition, mineure de l'argument.

Conclusion: Donc, je dois omettre cette action.

Le premier jugement, général, saint Thomas nous dit qu'il procède de l'*intelligence proprement dite*. Quant au second jugement, à la *mineure* de l'argument prudentiel, le saint Docteur l'attribue à ce *sens intérieur* qu'il a appelé ailleurs cogitative ou *raison particulière*. On le voit, ici de nouveau, insister pour rappeler qu'il s'agit bien d'un *sens*. Ce n'est pas, dit-il (ad 3) un sens extérieur, mais un sens intérieur par lequel nous jugeons des choses particulières [1]. Sans doute, ce sens est appelé parfois « intelligence » parce que pour une part de son activité [2], il perçoit directement, par introspection, à la manière dont l'intelligence proprement dite saisit directement les premiers principes évidents par eux-mêmes. Mais pour ressemblante qu'elle soit à l'intelligence proprement dite, la force estimative dont parle saint Thomas est nettement distincte de la vraie intelligence. « Le raisonnement de la prudence, dit-il, procède d'une *double intelligence:* 1° de l'intelligence des principes généraux de la

---

[1] L'objet de ce *sens* est justement, selon l'opuscule 29, la quiddité ou l'essence des choses particulières comme telles.

[2] Nous disons: « pour une part », car nous avons vu que la cogitative collationne et compare et qu'à ce titre elle est appelée *raison* particulière. Mais de même que l'intelligence humaine est dite *intelligence* en tant qu'elle perçoit directement (intus legere) les premiers principes, et *raison* en tant qu'elle collationne, sans pourtant qu'il y ait distinction *réelle* entre la raison et l'intelligence, ainsi pour la *cogitative*; on l'appelle tantôt intelligence, tantôt raison, parce que pour une part elle perçoit directement, pour une part elle collationne.

moralité; 2° de l'intelligence d'une vérité particulière, mineure du syllogisme de la prudence » (ad 1).

Que la prudence ait besoin, et absolument, de ce sens qu'est la *cogitative* pour élaborer le jugement particulier: telle action est bonne ou mauvaise, cela ne veut évidemment pas dire que la prudence réside *principalement* dans un sens et non pas dans la raison proprement dite. La cogitative fournit la mineure de l'argument. C'est un rôle nécessaire, extrêmement important, mais la conclusion comme la majeure est prononcée par la raison.

IV. La fragilité et les déviations possibles du « sens du bien » ou bon sens chez l'homme.

La faculté qui nous permet de juger de la convenance ou disconvenance de telle action concrète est donc, selon saint Thomas, un *sens*, mais ce sens n'agit pas chez l'homme de la même manière que chez l'animal. Etudions de plus près ce mode d'agir de la force estimative humaine. Nous nous rendrons mieux compte de son extrême délicatesse et fragilité.

Chez l'animal, avons-nous dit avec saint Thomas, la force estimative agit sous l'impulsion de la *nature*, « naturali quodam instinctu », par instinct. Chez l'animal, en effet, point de force *spirituelle* qui lui permette de se diriger lui-même en connaissance de cause. L'animal ne se meut pas lui-même, à proprement parler, mais *il est mû* directement par les forces naturelles que dirige à son tour l'Intelligence divine. Aussi l'estimative de l'animal a-t-elle de ce fait une fixité, une invariabilité imparfaite sans doute, mais en un certain sens plus parfaite que celle de l'homme. De plus, dirigée directement par la nature, l'estimative des bêtes n'a pas besoin *d'éducation*, elle est donnée, achevée, dans son genre, avec la nature elle-même. C'est l'*instinct*.

Mais l'homme, lui, est doué d'intelligence et de volonté. *Il se conduit lui-même* vers sa fin. Aussi sa force estimative sensible, au lieu d'être placée directement sous l'impulsion irrésistible de la nature, est-elle mise sous la conduite de la raison. C'est la raison spirituelle et universelle qui sera chez l'homme le guide de la puissance estimative. En d'autres termes, ce que la nature, chez l'animal donne de fixité, d'invariabilité à la force estimative, sera donné à l'estimative *humaine* par l'intelligence et la volonté. Grande dignité de l'homme appelé à se conduire lui-même remis par Dieu entre les mains de son propre conseil. Extrême délicatesse pourtant et fragilité de cette nature humaine dont les forces sensibles, déjà fortement influençables à cause de leur caractère matériel, ont chez l'homme, à certains égards, plus de « jeu » encore que chez l'animal, la direction de l'intelligence

en elles n'étant pas absolue comme celle d'un despote, cette direction intellectuelle étant du reste encore atténuée par l'effet de la chute originelle et des péchés personnels d'un chacun. Nécessité, dès lors, aussi, d'entreprendre, dès le plus jeune âge l'*éducation* des sens humains et en particulier de cette force estimative du bien et du mal. L'éducation sera justement le moyen d'habituer l'homme à savoir se servir avec facilité et souplesse de son « bon » sens ; l'éducation « tonifiera » si je puis dire cette puissance de connaître, comme les autres forces intérieures et lui donnera de se plier plus aisément sous le gouvernement de la raison proprement dite. Cette éducation devra commencer très tôt, car ce sens «du bien» est en éveil dès l'âge le plus tendre. L'enfant entouré de bons exemples, sollicité délicatement vers ce qui est le vrai bien, c'est-à-dire celui de son âme, verra s'affiner en lui la facilité de discerner selon la règle de la raison, ce qui dans les circonstances concrètes est son bien. Sans doute, cette éducation d'un sens et l'affinement qui en résultera ne donneront encore qu'une disposition à la vertu, non la vertu elle-même qui est toute imprégnée d'*intelligence*, mais qui ne comprend la nécessité absolue de cette éducation et de ces dispositions au bien qui sont le fruit de l'éducation. Que cette formation vienne en effet à manquer, le « sens du bien » sollicité fortement par les passions qui auront directement prise sur lui puisque c'est un *sens*, n'aura, pour contrebalancer cette influence des passions, qu'une disposition extrêmement fragile à suivre la ligne tracée par l'*esprit*. Cette dépendance vis-à-vis de l'*esprit* n'aura pas été renforcée par de bonnes habitudes. Que risquons-nous de voir alors ? Un être humain dont la force estimative de ce qui est *son bien* travaillera, sans souci de la raison, à la façon de la force estimative de l'animal. Autrement dit, le « sens du bien » pratiquement dégagé de ses liens naturels avec la raison, déclarera bien pour l'*homme comme tel* ce qui est bien seulement pour la *partie sensible* de son être. La conclusion en sera que cet homme choisira le *péché*, bien relatif et imparfait, bien à laisser, puisque correspondant à la partie la moins noble de notre être et non à la raison.

Ces perturbations dans l'activité de la puissance estimative ont des degrés divers. Elles peuvent aller jusqu'à ce point que les auteurs anglais appellent « moral insanity ». Un individu parfaitement au courant de la science morale « in abstracto », sachant par exemple parfaitement ce que c'est qu'un vol, une action impure, agira en réalité à la manière d'un inconscient. La majeure universelle et abstraite du syllogisme prudentiel ne lui fait pas défaut: le vol est un péché. Mais c'est la mineure

qui n'est pas juste. La force estimative, comme désaxée, conclut, sans s'arrêter au caractère déshonnête de telle action qui en fait est un vol, que néanmoins elle est *bonne*. Comment guérir cette maladie du « sens du bien » oublieux de sa soumission à la raison universelle ? C'est un effort de longue haleine et qui exige qu'on refasse, mais à rebours, en remontant la pente, tout le chemin parcouru pendant que l'on oubliait la nécessaire éducation des forces sensibles au service de la raison. Qu'on relise, pour comprendre le vaste programme de cette éducation et de cette restauration, les pages perspicaces du traité de la prudence où saint Thomas développe les vertus annexes à cette vertu du bon jugement. Il s'agit là, en grande partie, d'un perfectionnement, d'un assouplissement des forces sensibles, entre autres de ce « sens du bien » pour les mettre pleinement au service de la raison. On demeure surpris et ravi en lisant ces pages, on désire les voir devenir comme le memento de l'éducateur chrétien et même simplement humain [1] !

Travail de longue haleine, à entreprendre dès le plus jeune âge, travail de préservation attentive de tout ce qui pourrait ternir la vertu. Travail de patience, là surtout où il faut remonter le courant du vice et restaurer des énergies affaiblies. L'éducateur chrétien ne se lassera jamais, car il sait qu'il peut compter toujours sur la *grâce* de Dieu.

V. Les responsabilités en cas de déviations du sens moral.

Nous touchons ici au côté le plus pratique de ces notes sur le sens moral. Si le sens moral est atténué dans ses énergies normales, l'homme est-il encore responsable de ses actes ? Distinguons la responsabilité du « malade » et celle de ses « éducateurs ».

Pour le malade, car c'en est un, il est responsable des *causes* de sa déchéance dans la mesure où il pouvait et devait les empêcher. Donner ici des mesures plus précises sur cette responsabilité des causes de la déchéance n'est pas possible. Quant aux actions qu'il accomplit présentement, la responsabilité de l'agent restera dans la mesure où la liberté et le jugement qui la conditionne, demeurera. Cette responsabilité pourra être fort atténuée, sinon complètement éteinte. Un sens moral atrophié ou désaxé diminue, peut-être jusqu'à l'enlever, l'indépendance du jugement requis pour l'acte libre. C'est pourquoi le malheureux qui souffre de cette affection du sens moral, si par une volonté sincère il répudie

[1] Signalons aussi les admirables articles que le Père Gardeil a écrits voici quelques années dans la *Revue Thomiste* sur le gouvernement surnaturel de soi-même par la vertu de prudence.

les *causes* volontaires de sa maladie, s'il fait effort pour remonter le courant et restaurer la discipline de ses sens, trouvera devant Dieu, dans les entraves dont il gémit, un témoin à décharge et non pas un accusateur. En effet, cet homme, dans la mesure où sa liberté est diminuée, où sa force estimative est désaxée, est moins responsable. Y pensons-nous assez dans nos tâches de rééducateurs ? Et n'y a-t-il pas bien des âmes qui se sont définitivement laissées aller au découragement parce que les conseillers qu'elles ont trouvés sur leur chemin n'ont pas assez connu ces maladies de l'âme et trop vite conclu, de l'existence d'une transgression matériellement constatée, à une faute morale grave? Loin de nous la pensée de tomber dans un laxisme pervertisseur, mais loin de nous aussi l'aveuglement qui pourrait nous laisser ignorer les maladies auxquelles est sujette la liberté humaine.

Mais si la responsabilité de l'homme tombé peut être parfois largement atténuée, on ne dira jamais assez la responsabilité des parents, des maîtres et de ceux, en général, qui détiennent l'autorité, s'ils ne font pas ce qui est en leur pouvoir pour accomplir cette éducation de la vertu, cette éducation du « sens moral » dont nous avons parlé plus haut. Prenons ici, pour nous faire comprendre une comparaison un peu violente. Supposons qu'il soit possible à un père de famille de remplacer l'âme spirituelle de ses enfants par une âme de brute, n'agissant plus que selon la vie des sens, et qu'il se trouve un homme assez dévoyé pour procéder à cette substitution ! Quelles protestations ne provoquerait pas une conduite aussi indigne. Un père aussi dégradé serait traduit devant les tribunaux à l'égal de celui qui aurait tué ses enfants. J'ose dire que les éducateurs qui oublient la formation du « sens moral », qui n'ont aucun souci de la pudeur et de tous ces adjuvants de la vie raisonnable qui consistent à tenir les sens sous la règle de la raison, se rendent coupables d'une faute analogue à celle que nous venons de décrire. Leur conduite, en effet, aboutit normalement à laisser l'homme descendre au niveau de la bête. La formation purement intellectuelle, la meilleure science morale elle-même ne changeront rien à ce résultat ; car ce n'est pas seulement l'*esprit* qu'il faut orner de connaissance, ou la *volonté* qu'il faut affermir, mais aussi les *sens* et en particulier l'imagination et la force estimative, ce « sens du bien » dont nous nous sommes efforcé de mettre en évidence le rôle indispensable dans la vie morale. On objecte, pour tolérer et encourager le culte de la nudité qui atrophie tellement le « sens moral », un sophisme trompeur: Il faut traiter avec impartialité et égalité toutes les forces humaines. Dès lors, pourquoi entourer de précautions spéciales les sens qui ont rapport à

la transmission de la vie. Nous ne connaissons pas de plus belle réponse à cet affreux sophisme de l'égalité des sens que cette merveilleuse page de Chesterton dans son « Saint François d'Assise »:

« Le fait de traiter le sexe simplement comme une chose « innocente et naturelle produit ceci que toute autre chose inno- « cente et naturelle se trouve comme baignée et saturée de l'idée « de sexe. Car le sexe ne peut être admis sur le simple pied d'é- « galité parmi les émotions ou expériences élémentaires, comme « le manger et le dormir. Dès que le sexe cesse d'être un serviteur « il devient un tyran. Il y a quelque chose de dangereux et de « disproportionné dans la place qui lui est faite dans la nature « humaine, quelle qu'en puisse être la raison ; et il lui faut réelle- « ment une purification et une consécration particulières. Tous « les discours modernes sur le sexe, qui est libre comme n'im- « porte quel autre sens, sur le corps qui est beau comme n'importe « quel arbre ou quelle fleur, tout cela, c'est soit une description « du Jardin d'Eden, soit un échantillon de cette psychologie « exécrable dont le monde se sentit las voici deux mille ans. »

Oui, dès que le sexe cesse d'être un serviteur, il devient un tyran. La violence de ses impulsions le distingue des autres sens. L'égalité consistera donc non pas à traiter à l'égal des autres cette force *inégale*, mais à la brider davantage. Traiter *également* des puissances *inégales* serait injustice et partialité.

Oui, on tremble à la pensée de ce que dira Dieu à la grande masse de ces parents insouciants qui élèvent leurs enfants dans une licence déformatrice des forces sensibles. Ils ne pourront pas, les prévaricateurs de l'éducation, se réfugier derrière leur insouciance, car les notions que nous avons rappelées sont de celles que tout chrétien peut et doit connaître. Nous ne nous faisons pourtant pas d'illusion sur le résultat de ces quelques notes trop imparfaitement rédigées. On continuera dans bien des milieux, même catholiques, à critiquer les avis de l'Eglise sur les modes indécentes et la licence des mœurs modernes. On rira de ces pages trop scolastiques. Qu'importe, quelques-uns nous entendront et Dieu ne nous reprochera pas de ne pas avoir poussé le cri d'alarme.

François CHARRIÈRE

LÉGENDE

*Le musée de Dijon a ouvert, cette année, pour plusieurs mois, une exposition de Primitifs, parmi lesquels on remarque un groupe important de peintres suisses des XV*me *et XVI*me *siècles. Nous donnons la reproduction de deux de ces œuvres, l'une de Conrad Witz, l'autre de Hans Fries et nous empruntons la description des sujets qu'elles représentent à l'opuscule intitulé* Les Primitifs de la collection Dard, Guide usuel, *par M. Henri David.*

* * *

La seconde salle renferme quelques pièces à retenir pour leur valeur historique, pour la singularité des sujets qu'elles représentent ou le témoignage qu'elles apportent sur la vie d'un atelier suisse aux environs de 1500.

*Allons directement à la paroi du fond. A l'extrême gauche, on remarque deux personnages esquissant des gestes et levant la tête vers le ciel. Ce panneau revient à l'un des plus grands peintres du XV*me *siècle helvétique: Conrad Witz, connu surtout par ses retables de Bâle (1435) et de Genève (1444). C'est donc, par ses œuvres, un maître de la Suisse occidentale; le panneau de Dijon est la seule de ses peintures que possède un musée de France, à l'exception toutefois de la curieuse composition des S*tes *Madeleine et Catherine au musée de Strasbourg — et il est à Dijon, bien à sa place, puisque le père de l'artiste, Hans Witz, y travaillait en 1424 pour Philippe le Bon et que le jeune Conrad, dans les proportions courtes de ses personnages et dans les vêtements moelleux dont il les revêt, s'inspire nettement des statues de Claux Sluter à Champmol. On trouve en lui une sorte d'équivalent pittoresque au génie du grand sculpteur. Ce panneau est un morceau détaché du retable de Bâle. Il nous conserve une « préfigure de la Nativité »: l'annonce de la naissance du Christ faite à l'empereur Auguste par la sibylle de Tibur. La prophétesse indique le ciel où l'on apercevait sans doute un enfant dans une auréole; coiffé d'un singulier bicorne à couronne fleuronnée, l'empereur abrite d'une main son regard comme pour mieux chercher l'apparition et se préserver d'un éblouissement; de l'autre, il fait un geste de surprise. Cette scène a pour pendant le beau panneau d'Esther et d'Assuérus au musée de Bâle. A noter au fond, sur une banquette, les tons chauds et sourds des coussins qui font de Witz un précurseur des grands coloristes de la Renaissance.*

* * *

*La pièce suivante, « saint Sébastien », est d'un commun accord rapportée à Hans Fries, peintre de Fribourg en Suisse, qui donne ses principales œuvres au début du XVI*me *siècle. Par son tronc d'arbre noueux et ébranché, par son académie élégante et pleine, ce motif réalise un curieux compromis entre la manière un peu compliquée de Martin Schongauer, le maître de Colmar, et l'idéal plastique des artistes de l'Italie du nord. Pour le plaisir des yeux et du cœur, nous retrouvons dans le tapis forestier où le saint pose ses pieds nus, du muguet en fleurs, des primevères épanouies (les coucous de nos bois), de jolis brins de violette et quelques fraises mûres.*



LE CHRÉTIEN DEVANT L'ART MODERNE

III. LA PART DU PEUPLE[1]

I. LE PEUPLE

On parle beaucoup depuis bientôt un siècle et demi des droits du peuple. Et, il n'en est plus aucun aujourd'hui qu'on lui refuse. Sauf pourtant, celui d'avoir ses goûts en matière d'art et d'en revendiquer la légitimité. Et cependant le peuple a droit aux joies que procure l'art, il peut manifester par l'art les aspirations de son âme.

Or, puisque j'ai comme objet, dans cette troisième partie, d'analyser le goût du peuple, il importe tout d'abord de déterminer quelle part il occupe dans l'ensemble du monde civilisé et quelle est la nature de sa personnalité.

Le peuple, actuellement, n'est pas un bloc, une classe à part qui se distingue absolument et à première vue de la bourgeoisie. Il n'est pas non plus, comme le croient quelques riches naïfs, composé seulement des pauvres, des ignorants et de ceux qui sont obligés de travailler de leurs mains pour vivre.

Du reste, de nos jours, l'esprit du peuple pénètre plus qu'on ne le croirait la bourgeoisie, qui en raison de ses origines populaires plus ou moins récentes, offre de nombreuses prises à cette pénétration. Il est facile de constater qu'il est des gens du peuple fort riches, d'autres très intelligents, d'autres enfin qui ne font rien de leurs mains et sont même rentiers. Mais il est un point qui les caractérise, c'est leur manque d'instruction secondaire. Et c'est ce point commun qui réunit dans une même classe des paysans, des ouvriers, des artisans, des commerçants, des em-

[1] Cf. I. *L'art moderne, l'art religieux, la mode*, *Nova et Vetera*, 1929, p. 253. II. *Le goût du monde actuel*, *Ibid.*, 1930, p. 38.

ployés d'administrations diverses et des fonctionnaires que leurs professions et les conditions géographiques de vie séparent absolument.

Autrefois, le peuple était la classe privée des privilèges appartenant de droit et par hérédité aux nobles et aux patriciens. Aujourd'hui, c'est la classe de ceux qui, pour une cause ou pour une autre, n'ont pas été astreints à suivre des études au-delà des classes primaires:

« *Certes, nous sommes nés de même. Et jusqu'au moment d'être sevrés, nous ne nous sommes pas haïs...* » dit Pasme-le-Fou, de Claudel, au moment où, dans l'émeute, les bourgeois et le peuple vont s'entretuer.

Mais la différence n'est pas là et ne parlons pas de haine, car c'est plutôt de l'indifférence et de l'incompréhension qui nous séparent. Disons donc plutôt, « ...et jusqu'au moment où les études nous ont séparés, nous nous sommes aimés entre enfants du peuple et enfants de bourgeois ».

De nos jours, celui qui a passé trois ou quatre ans dans un collège, même sans y étudier les langues mortes, n'appartient plus au peuple et ne rentrera plus jamais dans son sein. La seule définition du peuple c'est qu'il compose une classe où l'instruction n'est pas au niveau de celle des classes bourgeoises. Et ceci est si vrai que beaucoup de femmes, même de la « société », même de ce qu'on appelle le grand monde, trahissent parfois une mentalité tout à fait peuple dans leur goût parce que, pour une raison ou une autre, elles n'ont pas poussé leurs études assez loin.

C'est pourquoi l'on peut dire que la race blanche civilisée se divise actuellement en deux castes: ceux qui sont à la fois cultivés et déformés par l'instruction, et ceux qui en ont été privés.

Il est cependant une classe qui, par la nature de ses études devait appartenir à la bourgeoisie, mais dont les goûts en matière d'art constitue une exception curieuse à la règle que je viens de formuler. C'est le clergé. Le commerçant ayant fait des études, le notaire, le docteur même à la campagne, le pasteur protestant, l'officier, l'ingénieur, le professeur peuvent avoir un goût exécrable, mais il ne sera jamais de même nature que celui du peuple. Tandis qu'à part quelques exceptions les prêtres et la plupart des moines partagent en matière d'art les mêmes goûts que le peuple. Il y a là comme une sorte de grâce d'état qui semble accordée à dessein au clergé pour lui permettre de comprendre plus intimement le peuple. Le peuple constitue la majorité des chrétiens; il est donc parfaitement normal que ses guides en matière de religion partagent ses goûts.

Mais cette particularité qui rapproche les prêtres du peuple et qui serait sans inconvénients si le peuple avait le même goût que les artistes peut engendrer de nos jours certaines difficultés. Il y a, en effet, actuellement, une telle divergence entre les goûts et les intentions des artistes et ce qu'aime le peuple en matière d'art et parfois si peu de désir, de part et d'autre, de chercher à s'entendre, que le prêtre, en tant que peuple, sera tenté parfois de demeurer fermé aux influences de l'art moderne quelles qu'elles soient [1].

II. L'ART POPULAIRE

Les artistes, de nos jours, appartiennent presque toujours à la bourgeoisie et lorsqu'ils sortent du peuple leur premier soin est de suppléer à ce qui leur manque en matière d'instruction par l'étude et les lectures. Cette constatation est nécessaire pour expliquer que l'art, tel que nous le cultivons, est absolument incompréhensible au peuple, de même que les goûts du peuple en matière d'art nous sont absolument étrangers. Le peuple représente pourtant la forte majorité de la population de l'Europe et ses goûts en matière d'art offrent certaines aspirations qui mériteraient d'être satisfaites. Mais les artistes n'en veulent rien savoir et continuent à élaborer un art qui semble créé pour eux seuls et dont la clé est aussi difficile à connaître que celle des sciences occultes pour ceux qui n'y sont pas initiés.

Parfois pourtant, on voit certains artistes qui, par recherche d'archaïsme, pastichent la gaucherie des anciennes images d'Epinal, ou encore qui, par goût de l'exotisme, copient la raideur byzantine de l'art populaire slave, ou ce je ne sais quoi de démoniaque que prête l'idolâtrie à l'art des nègres et des polynésiens. Mais, lorsqu'un artiste se livre à ces recherches sur l'art populaire, c'est plus pour satisfaire l'amateur qui suit la mode, les copains qui n'estiment que la page, le mécène nordique ou le marchand de tableaux juif, que l'homme du peuple. Que lui importe ce que pense, à propos de son art, sa femme de ménage, son facteur, ou même l'ouvrier qu'il emploie. Quel est l'artiste qui au fond de lui n'est pas persuadé que le peuple est absolument inaccessible aux émotions de l'art ?

Et c'est pourquoi le peuple qui ne sent pas l'art moderne, mais qui a quand même besoin d'art, s'adressera pour satisfaire

[1] Je ne parle pas ici du clergé de la Suisse romande qui, depuis quinze ans recherche et favorise les artistes d'une façon qui tient du miracle.

ce besoin, non pas aux artistes, mais à certains industriels, qui gagnent beaucoup d'argent à produire des objets d'art de goût populaire. Seulement, cette production diffère tellement de ce que nous appelons l'art, qu'elle passe inaperçue de la plupart d'entre nous. Ce tirage à part en couleur de l'*Illustration*, qui représente un officier de chasseurs alpins, peint par Scott dans un cartouche ovale, et qu'on regarde sans le voir dans le brouillard du tabac en buvant, au café, un verre de vin blanc avec ses amis ; la statue violette et marron de ce saint Joseph tenant un lys, que le fidèle implore sans voir combien cette pauvre effigie ridiculise ce grand Saint ; ce curieux calendrier découpé et gauffré dans du carton, incrusté de rubans, serti de dorure, saupoudré de poudre de verre et habilement rehaussé de teintes fondues l'une dans l'autre qui, dans la chambre de fortune où le hasard de la vie militaire vous fait passer la nuit, retient un instant l'attention, voilà l'art populaire au jour d'aujourd'hui.

Il se compose, comme on le voit, d'éléments fort différents. L'image de Scott plaît au peuple parce qu'elle s'adresse avant tout au sentiment. Dans le saint Joseph, il retrouve les mêmes qualités, mais parées d'une suavité qui flatte à la fois ses besoins de tendresse et son goût pour ce qui est joli. S'il conserve à son mur le calendrier gauffré c'est que la facture étrange et compliquée de cette œuvre d'art et la richesse apparente de son décor plaisent à ce qui est demeuré en lui de barbare et d'enfantin.

Tous les artistes détestent le chasseur de Scott lequel est du reste un peintre capable de faire mieux ; certains, par manie littéraire ou par attendrissement pour leurs souvenirs d'enfance, défendront le saint Joseph polychrome ; quelques-uns, mais très peu, admireront sans pudeur le calendrier gauffré. Mais lequel d'entre eux songera à exploiter ce qui, dans ces trois objets d'art, plaît d'une manière certaine au peuple ? Aucun. C'est la preuve d'un divorce complet entre les tendances de l'art noble et celles de l'art populaire.

De tout temps, dès qu'une civilisation est arrivée à certain point de culture, il y a eu divergence entre le goût du peuple et celui des lettrés. Et ceci, que ce soit en Grèce, à Rome, en Chine ou au Japon. Et ce ne fut qu'à certaines époques particulièrement équilibrées par le contact intime des lettrés et du peuple que l'art noble et l'art raffiné se fondirent en un seul art pour tous.

L'antiquité a certainement connu la dualité de tendances qui de nos jours sépare l'art populaire de l'art noble. Il doit y avoir dans nos musées passablement d'œuvres d'art qu'un homme de goût des temps passés rirait bien de voir aujourd'hui dans une

vitrine. Mais le temps qui a décoloré les marbres, et les restaurateurs qui les ont polis et rapiécés, nous empêchent aujourd'hui de distinguer exactement ce qui dans l'art antique était destiné à flatter le goût du peuple et ce qui était réservé à la seule admiration des raffinés et des lettrés. Il faut chercher dans des époques moins lointaines la preuve que le peuple a presque toujours compris la beauté d'une façon très différente des élites.

Prenons, par exemple, l'art italien. Ne voyons-nous pas, depuis le XIVme siècle, à côté du grand art qu'entretient l'admiration des humanistes, fleurir un art plus fruste, plus naïf, sentant le terroir et la campagne et qui, du reste, étant donné l'esprit véritablement démocratique de l'Italie d'alors, était encouragé et goûté tout aussi bien du peuple que des lettrés et des grands. Une étude serrée de cette dualité d'inspiration dans l'art de la Renaissance italienne pourrait donner un beau livre: Contentons-nous pour l'instant de constater qu'en Italie, à côté de Botticelli, de Benvenuto Cellini, de Michel Ange, de Vinci, de Véronèse il existait des artistes comme Angelico, Benozzo Gozzoli et plus tard comme Luini ou Giovanni San Giovanni qui travaillent franchement sous l'inspiration du goût populaire; et que de grands maîtres comme Donatello et Raphaël qui, à première vue, ne semblent avoir suivi que les leçons des humanistes sont doublés, tous les deux, dans certaines de leurs œuvres, par des tendances qui les rapprochent tout à fait de l'art et du goût populaire. Et ceci nous montre encore que lorsqu'on parle d'art populaire, il ne s'agit pas nécessairement d'images barbares, maladroites et bêtement naïves. Car, lorsque dans une civilisation le peuple conserve et cultive le goût de la beauté, tout ce qui le touche est imprégné de beauté. C'est pourquoi, dans une nation où le peuple est raffiné, l'art populaire ou se confond avec l'art noble, ou se maintient à niveau égal tout en employant pour s'exprimer une modalité différente.

L'Italie, nous l'avons vu, sut cultiver un art populaire dont la faveur semble avoir égalé celle dont jouissait l'art noble.

En France, par contre, si on peut dire qu'au moyen âge l'art noble et l'art populaire se fondirent en un seul art qui reflétait toutes les aspirations des cités et des campagnes, il n'en fut plus de même pendant la Renaissance et l'époque classique qui la suivit. Sous le règne de Louis XIV, l'art populaire semble en effet avoir disparu et c'est tout au plus si, au XVIIIme siècle, quelques images enluminées révèlent un goût populaire différent de celui que les grands artistes et les gens du monde avaient mis alors à la mode en France. Mais lorsqu'on arrive au XIXme siècle, on est frappé de constater que dans ce domaine, il s'est

produit comme une sorte de révolution. On dirait que l'art populaire, contenu par la tyrannie des académies et des salons, profite des conséquences de la Révolution française pour s'étaler naïvement au grand jour. Dès lors, en France, à côté de la brillante floraison des grands artistes qui illustrèrent le XIXme siècle, on trouve constamment les témoignages d'un art populaire fort répandu, images d'Epinal, gravures sentimentales de 1830, écrans de cheminée, oléographies, enseignes, affiches de cirque, gravures de mode, assiettes imprimées avec des caricatures, imagerie et statuaire religieuses, monuments des places publiques, décorations des baraques foraines, art funéraire, cartes postales, n'y aurait-il pas de quoi opposer bien des musées aux musées où l'on conserve uniquement les témoignages de l'art noble du XIXme siècle ?

«Depuis longtemps, je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoire les célébrités de la peinture et de la poésie modernes.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires, la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, roman de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras, vieux refrains niais, rythmes naïfs.»

Ce fragment de poème que Rimbaud semble avoir écrit pour illustrer notre étude expose à la fois l'essence de l'art populaire et le plaisir qu'on y peut prendre. Mais je dois ajouter qu'il s'en faut de beaucoup que l'art populaire français du XIXme siècle surpasse en valeur et en beauté l'art noble contemporain.

Ce fut pourtant ce qui arriva dans un empire bien lointain, dont l'immense production artistique, ramassée sur un tout petit territoire, permet une étude serrée de toutes ses tendances. Je veux parler du Japon, où, vers 1800, sous la poussée de deux très grands peintres, l'art populaire en vint non seulement à prendre le pas sur l'art classique, mais encore à le supplanter complètement.

Mais si l'Italie de la Renaissance peut aligner autant d'artistes qui cultivèrent l'art populaire que d'artistes classiques, et si le Japon, avec Ho-Kusaï et Outamoro, sut élever l'art populaire au-dessus de l'art noble, la France moderne, n'offre qu'un nom, celui du douanier Rousseau, à côté de Delacroix, d'Ingres, de Courbet, de Manet, de Degas, de Cézanne et de tous ceux qui s'illustrèrent à cultiver ce qu'on appelle le grand art, du commencement du XIXme siècle à nos jours.

Et, malgré cela, il existe actuellement, en France et en Europe, une grande floraison d'art populaire.

Cet art, que le peuple préfère à tout autre, n'a rien de commun avec celui qu'on expose au Salon d'Automne ou aux Indépendants.

C'est un art avant tout conservateur, le peuple l'est; sentimental, le peuple l'est encore davantage; et, enfin, parfois assez barbare, ce qui n'a rien d'étonnant, les peuples européens l'étant beaucoup plus que les préjugés scolaires ne nous porteraient à le croire.

Et, tant que nous ne posséderons pas le secret du charme fascinant de cet art, nous ne pourrons avoir aucun moyen d'action en matière de goût sur le peuple, et, en tant qu'artistes chrétiens, aucune possibilité d'émouvoir la majorité des fidèles qui remplissent les églises. Il n'est pas difficile, en effet, de pénétrer dans la vie du peuple. Dans l'atmosphère, chaude en hiver et fraîche en été, d'un café de la banlieue, il fait bon parfois écouter, en mangeant un morceau de fromage sur une table de noyer, la conversation d'un monde aussi différent de nous que celui des peuples étrangers. Ignoré de ces frères d'un autre monde, qui, si on sait se tenir tranquille dans un coin, nous prennent facilement pour un des leurs, en entendant leurs plaisanteries, leurs plaintes, les histoires qu'ils racontent, on se sent, petit à petit, pénétré par leur vie, et l'on partage leurs intérêts; mais leur goût en art, jamais.

Il est certaines occasions qui nous permettent d'entrer de plus près encore dans l'intimité du peuple. Par exemple, la guerre, le service militaire même, ou bien les grands travaux qui demandent la collaboration de plusieurs ouvriers. Dans chaque profession, il existe pour le bourgeois, qu'il soit avocat, médecin ou marchand, des occasions analogues. Mais s'il peut naître, de ce contact entre bourgeois et hommes du peuple, des émotions communes dans le domaine du sentiment, en matière de goût — même lorsqu'il s'agit de collaboration artistique — le peuple ne livera jamais ce qu'il ressent vraiment.

Et c'est très fâcheux, car nous en sommes réduits à nos propres déductions pour savoir ce que le peuple aime en matière d'art. Ce qui, pour ceux d'entre nous qui voudraient satisfaire aux aspirations légimites du peuple dans le domaine de l'art, n'est vraiment pas suffisant.

III. LE GOUT DU PEUPLE

Lorsque, de nos jours, on analyse le goût de la classe moyenne on constate qu'il y entre, pour le moins, un tiers de ce que les élites aimaient hier et avant hier, et rejettent aujourd'hui.

Si, des classes moyennes, on passe au peuple, on remarque que, lui aussi, suit à distance les goûts de la bourgeoisie. Mais cette loi n'est pas réglée de manière telle qu'on puisse en établir régulièrement le cours. C'est ainsi qu'il y a certains goûts qui persistent très longtemps chez le peuple alors qu'ils disparaissent aussi vite dans les élites que dans la bourgeoisie. Il y en a d'autres qui semblent naître spontanément dans la classe moyenne et dont le peuple n'héritera jamais ; il en est aussi que cultivent seulement les élites et que ne connaîtront ni la bourgeoisie ni le peuple ; et d'autres, enfin, qui passeront directement des élites au peuple sans s'arrêter à l'intermédiaire de la bourgeoisie.

Ainsi, il est de grands artistes, comme Delacroix, qui, malgré leur renommée, n'ont jamais été goûtés de la classe moyenne et encore moins du peuple ; d'autres, comme Ingres, qui ont eu une grande influence sur le goût bourgeois du XIXme siècle ; d'autres, comme Raphaël, Murillo et Carlo Dolci, qui ont fortement pesé sur le goût des élites, des bourgeois, et qui, actuellement, ont encore une énorme influence sur l'art populaire ; il est enfin des artistes mineurs, du temps du style 1900, dont la vogue est tombée des élites dans le peuple, où leur influence règne encore aujourd'hui, sans laisser guère de traces dans le goût de la bourgeoisie.

Cette cristallisation de certains styles et de certains goûts qui, lancés par la mode, sont arrêtés par les élites, la bourgeoisie ou le peuple, est un phénomène qui mériterait d'être étudié dans chaque cas particulier. Mais, pour l'instant, nous n'en retiendrons que le fait suivant ; c'est que le peuple a choisi, parmi les artistes, les styles et les goûts du passé un certain nombre d'éléments qui correspondent, sous les apparences les plus contradictoires, à la complexité de son âme collective.

Il a choisi tout d'abord les œuvres de ceux qui ont parlé à son cœur, et a adopté définitivement le style adouci, harmonieux, gracieux et calme de certains artistes du passé qui se sont spécialisés dans la représentation des émotions du cœur. Et c'est pour cela que ce peuple moderne, qui dans sa conversation affecte une grossièreté souvent admirée, préfère en art, à toute chose, la facture molle, l'expression gracieuse à l'excès, le modelé fondu et les couleurs douces et fades. De la tendresse dans les yeux, des joues roses, des sourcils en arc, un visage parfaitement ovale

une petite bouche en cœur, une peau lisse comme de la cire, des cheveux comme de la soie, aucune trace d'énergie, ni de passion dans les traits. Tel est le type de beauté de ces célestes créatures qui peuplent le monde adouci des cartes postales illustrées et des boutiques de statues pieuses. Que ces personnages fallots s'étreignent dans un baiser ou succombent à l'extase religieuse, leur figure demeure calme. C'est toujours, malgré les yeux blancs levés ou modestement baissés, un chaste sourire sans gaîté ni bonheur qui est leur moyen d'expression. Je me trompe, il y a encore les larmes qui coulent comme de la rosée sur des pétales de roses sans que la bouche se crispe. Et cela sur un corps bien placé, en posture pour une photographie dont la pose sera assez longue, avec des gestes de jeune homme ou de jeune personne parfaitement élevés en des époques lointaines de la nôtre où tout était subordonné au convenable et à la grâce des attitudes. Humanité idéale et monstrueuse, sur laquelle le désir n'a point de prise, où les vieillards ont l'air de jeunes filles avec le menton couvert d'une barbe de laine, où les muscles sont abolis, l'effort proscrit, la pensée, l'intelligence et le sexe sûrement aussi.

Cette humanité, si elle ne descend pas directement de Raphaël, de Murillo, de Carlo Dolci, de Guido Reni et de Madame Vigée-Lebrun, leur doit quand même beaucoup. Aussi le peuple confond dans la même admiration les œuvres de ces peintres trop tendres, les fantoches souriants des cartes postales de nouvel an, et les poupées de ciment de la rue St-Sulpice.

De tous les goûts, styles et manières qui viennent et passent au gré des modes, le peuple retient surtout ce qui, en art, présente un caractère épuré, attendri et embelli. S'il a conservé un attrait si profond pour certains anciens classiques, c'est parce que leurs œuvres reflètent cet idéal. Si l'art romantique répond encore à ses aspirations, c'est parce que, dans les visages suaves, ovales et doux des châtelaines, des anges et des saintes des images de 1830, il retrouve toujours cette grâce molle qu'il confond avec la beauté. Si enfin, depuis l'époque des daguerréotypes peints en rose et bleu, jusqu'à nos jours, la photographie et tout l'art qui s'en est inspiré lui plaisent tant c'est que, grâce aux longues poses, aux éclairages d'atelier, aux diaphragmes et surtout aux retouches, la photo prête aux images ce modelé estompé, ces visages sans pensée au sourire calme et ces corps en repos qui lui rappellent l'expression des statues polychromes de la rue St-Sulpice.

Avez-vous vu un homme du peuple apprécier la photographie instantanée ? Non, c'est déjà de l'impressionnisme. Et de l'impressionnisme — avec ses efforts pour décomposer les éléments

de la nature, éparpiller les sujets, multiplier les effets de couleurs vibrantes et heurtées coupant les visages et les corps —, il n'est rien arrivé jusqu'au peuple. Un tableau impressionniste, pour lui, c'est toujours, comme au temps des débuts de Manet et de Renoir, « un tableau pas fini », et celui qui l'a fait « un type qui se fout du monde ».

Mais ce que le peuple a accueilli, recueilli et fait durer, ce sont les témoignages, aujourd'hui bien démodés, de cette révolution qui s'est accomplie en 1900 dans le domaine de l'art décoratif. Ce style volontairement bizarre, anarchiste et contourné, composé d'éléments empruntés à la faune marine, à la femme et à la fleur, aimait à s'exprimer dans une facture à la fois calligraphique et adoucie, où l'emploi des modelés nuageux et des couleurs tendres et fondues se combinait avec des cernés en forme de rubans, égaux, nets et sans accents. C'est en faveur de cette facture que le peuple a sauvé le souvenir de cet énorme et récent effort pour renouveler l'art moderne dont les élites et la bourgeoisie ont déjà oublié l'existence.

En revanche, le peuple n'a rien admis de cet art judéo-slave qui, depuis près de dix ans, bouleverse le mobilier bourgeois.

Mais le goût de la bourgeoisie pour un certain académisme savonneux trouve, par contre, un généreux accueil chez le peuple, qui, comme nous l'avons déjà vu, est resté dans la plupart de ses admirations très attaché à la formule académique.

Que conclure de tout cela ? C'est que le peuple européen, qui, à l'époque quaternaire, cultivait déjà un art subtile, élégant, à la fois naturaliste et raffiné ; qui, au moyen âge, se plaisait dans un art expressif, réaliste et fort ; qui, à la Renaissance, paraissait aimer surtout la richesse et la beauté, semble, depuis le XVIIIme siècle, ne plus se complaire, et ceci de plus en plus, que dans un goût incompréhensible et auquel nous ne pouvons pas souscrire : le goût du joli, du doux et du fade. Et cet idéal d'art sans grandeur, sans vie, sans rythme, pauvre, froid, réfractaire aux belles couleurs, insexué, monstrueux, est si contraire à celui des artistes, que ceux-ci, s'ils ne pénètrent pas plus intimement dans l'âme du peuple, ne peuvent, et avec raison, tenir aucun compte des aspirations que réclame ce genre d'orientation. Car elle révèle une véritable perversion du goût, qui tend à remplacer le beau par le joli, le vrai par l'estompé, la réalité par le fantôme, l'amour par un certain dilettantisme de la tendresse, et en somme la vie par la stérilité et la mort.

Certains littérateurs, épris de paradoxes ou atteints de la désastreuse maladie de l'esprit de contradiction, ont beau défendre la statuaire polychrome sulpicienne, notre premier devoir,

si nous désirons franchement réformer le goût du peuple chrétien en matière d'art, ce sera de déclarer la guerre à tout ce qui rappelle l'art sulpicien et ceci, que ce soit à Paris entre St-Germain-les-Prés et St-Sulpice, à Lourdes, à Einsiedeln, dans le Tyrol Italien, en Bavière ou en Espagne. Ce style déplorable doit cesser d'exister.

La seule force qui ait pu détourner le peuple de ce goût pour l'académisme adouci et enjolivé, c'est la réclame. Elle seule l'a forcé, par la répétition quotidienne de ses efforts, à regarder autre chose que des sourires, des colombes, des yeux levés ou baissés et des baisers. Certes, ce n'est pas que, pour plaire au peuple, la réclame se ne soit pas traînée dans toutes les fadeurs du sentiment: réclames de parfumerie, de cigarettes, de chocolat, de farines pour bébés, regorgent de niaiseries récoltées à souhait pour flatter chez le peuple le goût du joli; mais il n'en demeure pas moins que, pour attirer l'attention, tirer l'œil, la réclame a dû abandonner le fade et se servir de la force, de la couleur, de la vraie élégance, du mouvement, enfin de tout ce qui, dans les styles qui se sont succédés depuis cent ans, pût être mis à son service. Elle a été romantique, réaliste, impressionniste, style 1900, elle est actuellement souvent cubiste. Et petit à petit, poursuivi par elle, traqué par ces lettres, ces figures, et ces couleurs toujours et partout répétées, en haut, sur le sol, à l'envers, sur les journaux, sur les trams qui bougent, en transparence lumineuse sur le ciel, enchevêtrées et simultanées, l'œil de l'homme du peuple s'habitue quand même à l'existence d'un art plus vivant que celui des cartes postales polychromes. Art savamment étudié pour attirer l'attention, parfois par des moyens ignobles, mais le plus souvent par des moyens ingénieux et qui, si on les employait à autre chose qu'à exciter la concupiscence de l'acheteur, pourraient devenir une force magnifique au profit des buts les plus nobles, comme par exemple l'art religieux.

C'est pourquoi il est bon de savoir que le peuple actuel est sensible à l'art moderne pourvu qu'il serve à une fin utilitaire comme la réclame, et c'est une constatation dont on peut tirer bien des conclusions. Mais, pour en revenir au goût du peuple, qui donc a pu lui inoculer si profondément cet attrait pour les fadeurs sentimentales ? Est-ce l'esprit de conservation qui le porte à s'émouvoir sur des moyens d'expression que l'art a rejetés depuis bientôt cent ans ? Est-ce besoin d'idéal que le monde actuel satisfait mal ? La civilisation moderne (et là-dessus je préférerai toujours les idées de Ruskin à celles des futuristes) condamne le peuple à vivre dans un milieu où abondent la laideur, la saleté, le désordre, la brutalité, et semble spécialement amasser

tout le déchet de son existence autour des banlieues où habite le peuple des villes. Serait-ce donc que l'aspiration vers le beau, refoulée par ces laideurs et les tristesses qu'elles engendrent, porte le peuple à chercher un refuge dans des tendresses frelatées, dont les bleus tendres et les roses le consolent de la dureté ambiante ? Est-ce, pour parler comme les psychanalystes, la sublimation de l'instinct sexuel qui s'exprime dans cet art où la grâce et la mollesse des formes trahissent, il est vrai, la préoccupation constante d'une certaine sensualité? La destruction systématique, par l'instruction primaire et obligatoire, de tout ce qui exprimait l'âme populaire, a-t-elle anéanti, comme elle l'a fait pour les patois, tous les anciens goûts du peuple en matière d'art, si bien qu'il est livré sans réaction à tout ce que les industriels fabriquent en vue de lui plaire ? Ce malaise vient-il de plus loin ? Vient-il de ce que les pédants de toutes sortes, humanistes, encyclopédistes, académiciens, mandarins de tout rang ont cherché, depuis plus de quatre siècles, à étouffer dans le peuple toute espèce de manifestation qui s'écartât des règles académiques et des traditions livresques ?

Voilà bien des questions qui chacune apportent une certaine solution, mais qui ne font que confirmer l'existence de ce goût désespérant que le peuple a délibérément choisi et qui l'éloigne infiniment de nous.

Maintenant, il faut bien dire que si le peuple affirme une prédilection particulière pour la tendresse et la grâce, il n'est pas entièrement absorbé par ce goût. Certaines manifestations nous prouvent même indéniablement qu'il cultive instinctivement et sans l'avouer des aspirations d'un ordre tout différent, vers un art qui s'écarte résolument de celui des cartes postales aux teintes fondues et des statues polychromes. Il est un art aux formes accusées, où non seulement les couleurs brillantes et joyeuses, mais encore la richesse des ors, le papillotage des miroirs, des cristaux et du clinquant jouent un rôle prépondérant. C'est l'art qu'on rencontre dans les fêtes foraines et dont les manèges de chevaux de bois, dans leur triomphale et naïve opulence, offrent la réalisation la plus caractéristique. Et cet art est destiné particulièrement au peuple, qui l'aime et ne l'avoue que dans la bouche des enfants.

Il nous est, du reste, parfaitement accessible pour peu que nous nous débarrassions des préjugés académiques qui encombrent plus qu'on ne croit les plus avancés d'entre nous.

Chacun d'entre nous, même si nous descendons des milieux les plus bourgeois, touche par quelque hérédité au peuple. C'est pourquoi quelques accents de cet art mystérieux révélé soudain

par un objet acheté dans une fête foraine, peuvent nous faire oublier pour un instant tout notre acquis livresque, tout ce que nous avons appris par l'étude, l'histoire, par la direction volontaire que nous avons imposée à notre esprit, et nous faire pénétrer tout à coup dans l'âme secrète du peuple.

J'ai connu un grand musicien russe à qui un petit tambour d'enfant décoré de losanges rouges et blancs, un objet de fer émaillé d'une couleur relevée, une broche de strass, un bouquet de fleurs en papier, un pot en forme de figure grotesque, donnaient le même genre de plaisir que celui que nous cherchons dans les musées.

J'ai un autre ami, écrivain célèbre, et celui-ci vaudois, qui n'aime rien tant que les tapis en lisière travaillés comme les pantouffles, ou ceux qu'on fait à la campagne en ajoutant des petits carrés de tous les restes de vêtements qu'on a sous la main. J'en ai un autre, un grand peintre vaudois, qui préfère la peinture des toiles qui décorent les baraques foraines à beaucoup de celles de ses confrères. A eux trois, ils ont monté un jour, à Lausanne, un spectacle d'inspiration tout à fait populaire ,qui est le seul témoignage sérieux que je connaisse d'une concession, de la part des artistes, à l'art populaire actuel.

Il existe donc dans les manifestations du peuple tout un champ de plaisirs artistiques non avoués, auxquels certains d'entre nous ne sont point insensibles.

L'art populaire moderne existe donc et même, comme nous le verrons, en dehors des fêtes foraines. Et cela malgré l'ostracisme des lettrés, de certains artistes et d'un certain public qui pardonnerait plus volontiers au peuple son goût pour les fadeurs sentimentales que pour une certaine beauté choquant ce qu'ils appellent le bon goût.

Le caractère de cet art qui s'affirme davantage en Scandinavie, en Russie, dans les pays slaves et balkaniques, qu'en Europe centrale et occidentale et spécialement en France est très défini en soi, mais difficile à définir lorsqu'on veut en parler. Influencé souvent par les modes révolues des styles du passé, il cultive encore, en Europe, le souvenir de l'art classique et perpétue, dans tout l'Orient, la tradition byzantine; on y retrouve aussi cette manière de comprendre et de représenter les sujets qu'on avait au moyen âge. Aussi cet art populaire garde-t-il un peu de la saveur des jargons, des patois, des argots et de tous ces dialectes qui sont nécessaires à l'homme pour s'exprimer d'une façon plus directe, plus vive et plus humoristique que dans les langues officielles, souvent stérilisées par les académies et les grammaires. Patois, jargons, argots et dialectes qui, lorsqu'on arrive à les parler, nous rapprochent autrement du peuple que les théories humanitaires inspirées par les philosophes et les hommes de lettres.

IV. L'ART POPULAIRE ALPESTRE

Il y a un siècle environ, l'art populaire était encore très répandu dans les pays qui n'étaient pas soumis aux régimes centralisateurs qui, depuis quelques siècles, dirigent les grandes nations.

Prenons, par exemple, les régions alpestres de la Suisse allemande, du Tyrol et de la Bavière, il y a juste cent ans. N'y voyons-nous pas fleurir un art populaire remarquable et qui vaut bien cet art populaire russe que les ballets russes ont mis tant à la mode hier ?

On retrouve aujourd'hui, dans ces montagnes, de nombreux témoignages de cette floraison. Il y a des meubles entièrement peints que certaines familles gardent encore. Armoires de mariage, lits, coffres, coffrets ornés de panneaux où des paysages fantastiques, des portraits, des bouquets se détachent en couleurs vives au milieu de riches bordures peintes en faux marbres rouges et bleus ou décorés de grands rinceaux blancs qui semblent faits de neige, entremêlés de fleurs rouges et de feuillage noir sur un fond bleu cendré. Le style des panneaux de ces meubles est très voisin de celui que cultivaient les anciens artistes byzantins, romans ou slaves et par conséquent tout à fait éloigné du naturalisme photographique.

Quoi de plus gai, de plus distingué et de plus harmonieux que le concert des couleurs qui décorent ce mobilier rustique ?

Et ces artistes inconnus n'en sont pas restés là. Ils ont créé des céramiques, où des bêtes grotesques et des personnages aussi comiques que des marionnettes de haut style, se détachent, largement empâtés en blanc et noir sur un fond couleur de pain brûlé ; des verres à boire relevés d'émaux, où des banderoles oranges ou jaunes, ornées d'une belle devise dorée, s'enroulent au milieu de fleurs si fraîches qu'on croirait, à les voir, sentir leur haleine humide et parfumée ; des tableaux peints sur verre, sujets religieux ou portraits, exécutés avec la finesse, la liberté et le style de certaines peintures orientales, des masques de carnaval taillés au couteau dans du mélèze, tatoués de noir, de rouge et de blanc, parés de barbes et de cheveux en poil de queue de vache et dont l'art effrayant fait songer à celui des nègres ou des polynésiens, des silhouettes de papier découpé relevées d'un peu d'or, d'orange et de bleu, et, où, comme sur les vases grecs de l'époque de Corinthe, passent, entremêlés de rosaces, des troupeaux de vaches se suivant l'une derrière l'autre. Et l'époque de cette floraison n'est pas lointaine, elle est d'hier. On en recherche à peine, aujourd'hui, les témoignages dans les milieux avisés. De temps en temps, il arrive même encore qu'un

potier de Thoune perpétue cette tradition décorant d'une façon originale ou précieuse un pot à lait ou une soupière. Ou bien qu'un sculpteur de village crée, à temps perdu, en hiver, tout un troupeau de belles vaches en bois, toutes rondes comme si elles étaient gonflées de lait, qu'il bariole ensuite comme celles qu'il a sous les yeux de grosses taches rouges sur une robe blanche.

Mais, malgré tout, sans doute à cause du développement prodigieux du commerce et de l'industrie et aux perturbations que ce développement a causé dans la vie des peuples primitifs de l'Europe, on peut bien dire que l'art populaire a presque disparu de ces régions. C'est à ne pas croire que ces paysans, qui achètent pour orner leurs maisons d'ignobles oléographies, aient eu pour grands-pères des hommes dont le goût se rapprochait de ceux des grands peuples orientaux.

Aujourd'hui, il serait impossible de faire goûter à ces paysans des objets d'art composés dans le style que leurs aïeux ont créé. Le curé d'un village où l'on cultivait autrefois avec tant de goût l'art populaire risquerait fort de refuser qu'on lui offrît pour son église un chemin de croix peint dans le goût de ces tableaux sur verre qu'on trouve pourtant encore dans certains intérieurs du pays. Et je craindrais fort qu'il accepte, le lendemain, la proposition de n'importe quel commis voyageur qui lui fournirait à bas prix le même article, exécuté dans ce style honteux qui caractérise les objets d'art religieux fabriqués en série pour toutes les églises d'Europe.

Les gens du peuple nourriraient-ils comme nous une répulsion instinctive pour ce qui leur semble démodé et traiteraient-ils pour cette raison l'art de leurs ancêtres comme nous traitons celui de 1900 ?

Cela expliquerait sans l'excuser le pourquoi de la disparition de l'art populaire dans la Suisse alpestre, mais cela n'explique pas pouquoi ces montagnards qui vivaient au milieu d'un art vivant créé par eux-mêmes se passent aujourd'hui parfaitement d'art.

V. L'ART POPULAIRE AU SUD DES ALPES

Il est du reste d'autres pays ou d'autres régions où l'âme populaire s'est manifestée, il n'y a pas bien longtemps, dans un art particulier, et lequel, parfois, survit encore à l'invasion des objets d'art industriel, créés en série pour n'importe quelle nation.

Sans chercher dans les pays balkaniques où, de Trieste à Constantinople, des natures mortes d'un style étrange encadrent

d'enseignes somptueuses les magasins des capitales qui s'échelonnent le long de l'Express-Orient, je voudrais encore parler d'un pays très européen, que je connais assez bien, et où le goût du peuple pour l'art s'est manifesté récemment par une floraison abondante.

Sur le versant sud des Alpes, à partir du haut des cols où l'on commence à parler italien, jusque dans les plaines du Piémont, de Lombardie et de la Vénétie avec Gênes, Turin, Milan et Venise comme capitales, il existe une civilisation alpestre qui réunit des peuples dont la langue ressemble autant à l'italien que le français ressemble au provençal et où la culture artistique a toujours été autrement répandue que dans les autres régions de la Péninsule italique. La preuve en est que, cependant qu'en Toscane, à Rome et dans le midi surtout, le sentiment de l'art s'éteignait et mourait, dans les Alpes italiennes, au contraire, existait un art populaire, à la fois original et fécond dont le souvenir aujourd'hui n'est pas encore complètement éteint.

Les peuples de langue italienne ont toujours cultivé une mode de civilisation qui, au lieu de marcher selon une seule formule, comme en France, flottait entre les influences de certaines capitales et même de certaines petites villes, et par là pénétrait jusqu'au fond des campagnes et des vallées les plus reculées. Avec ce système de civilisation très régionale, il était difficile qu'il existât en Italie un art populaire qui se distinguât beaucoup de l'art noble. Les ouvriers de la montagne venaient travailler dans les villes d'où ils rapportaient le style à la mode qui fut tantôt celui de Sienne, tantôt celui de Florence, de Venise, de Rome, de Bologne ou de Naples. Et l'on voit encore dans les Alpes des églises de villages et des maisons de paysans dont la décoration intérieure est aussi somptueuse que celle des chapelles et des palais des rois.

C'est pourquoi, en Italie, il y eut certes toujours des œuvres de tendances nobles et d'autres de tendances populaires, mais pas, à vrai dire, deux arts distincts et surtout pas deux classes d'artistes s'ignorant et s'excluant comme le font de nos jours les artistes lettrés et les artistes populaires.

Ainsi, ces chapelles composées d'un mélange de sculpture polychrome, d'architecture, de peinture en trompe l'œil, qui tiennent à la fois du théâtre de marionnettes, des musées de cire, des processions du Vendredi-Saint, des calvaires bretons et des anciens mystères — que la piété a répandues autour de Varallo, de Varèse, d'Orta, de Domo-Dossola, de Brissago et de Locarno, au début du XVIIme siècle, sont certes dues à l'art populaire. Mais, en les regardant bien, on y trouve tout ce qui caractérise

l'art noble d'alors: pathétisme, goût romantique du pittoresque, expression violente et tulmutueuse de la vie, réalisme grandiose, recherche de bizarrerie dans les costumes et l'architecture; ne voilà-t-il pas tous les éléments que les grands artistes pensionnés par les papes et les rois avaient mis à la mode alors par toute l'Italie ?

Non, l'origine d'un art populaire distinct de l'art noble dans l'Italie des Alpes date de plus tard. Elle date de cette époque où après que les derniers élèves de Tiepolo eurent prodigué ce qu'il leur restait de fantaisie, l'art italien s'engourdit dans un académisme mortel, duquel il glissa dans un romantisme glacial, pour passer ensuite dans un réalisme photographique accablant. Et ce fut l'origine de l'art populaire piémontais, lombard et tessinois qui naquit des aspirations du peuple vers l'art, tandis que les artistes se séparaient nettement de toute tendance populaire pour ne plus travailler que pour les expositions, les journaux et la critique d'art.

L'art populaire des Alpes italiennes diffère beaucoup de celui qu'on cultivait dans les Alpes allemandes à la même époque. Cependant que, sous la pression de l'Etranger, l'Italie perdait petit à petit, chez ce qu'on est convenu d'appeler ses grands artistes, le sens du classicisme latin, le peuple des montagnes, pénétré autrefois par l'influence de Florence, de Venise et de Rome, conservait avec ténacité le goût des rinceaux et des guirlandes latines, des anges et des amours étrusques, des séraphins florentins, des coquilles et des sirènes vénitiennes, des trois ordres antiques et de leurs dérivés, des effets de perspectives et des décorations architecturales peintes en trompe l'œil. Mais de ces souvenirs latins, dont l'Italie avait tiré tant d'inspiration qu'elle en semblait fatiguée, les artistes de la Lombardie et du Piémont tirèrent encore un style à la fois naïf, rajeuni et nouveau.

Il y a pourtant, dans les montagnes du nord de l'Italie, de ces tabernacles ou de ces petites chapelles peintes à la fresque qui affirment un art assez différent de celui qu'on pratiquait en Italie jusqu'à la fin du XVIIIme siècle. L'architecture, l'ornementation et les sujets qui décorent ces petits monuments sont certes classiques, mais d'un classicisme boursouflé, fallot et biscornu. Des colonnes et des frontons de la couleur des pierres fines, du vert de la malachite, du pourpre de la basalte, ou du bleu du lapis, y alternent, entrelacés de fleurs avec des rinceaux recroquevillés et frangés qui font penser au gonflement de la neige au bord des toits ou à l'écume lourde de la crête des vagues. Au milieu de ce cadre fantastique repose un sujet de sainteté assez conventionnel, emprunté le plus souvent à Raphaël ou à Murillo,

mais déformé curieusement. Peu de dessin ou un dessin lâché qui fait songer à celui des fresques de Pompéï, mais quelle maîtrise du pinceau et quelle liberté de touche ! Et quelles combinaisons de couleurs harmonieuses et nouvelles ces maîtres villageois savent trouver en utilisant la palette si pauvre de la fresque ! Quel chatoiement dans les draperies, quelle délicatesse dans les tons ardoisés, dans certains camaïeux rouge corail clair, ocre, vert jade ou gris laiteux, dans ces faux marbres rouges et bleus changeant comme des soieries ! Et ces oppositions du vert émeraude et du rouge sang de bœuf qui font immédiatement songer à Delacroix ! Quels beaux coloristes, en comparaison de certains grands fresquistes de la Renaissance qui ne savent disposer les couleurs que d'une manière dure, criarde ou insignifiante ! Combien de fois, devant un de ces tabernacles peints à fresque qui se détachait sur un fond de neige bleu clair et blanc ou sur l'or des frondaisons d'automne, n'ai-je pas pensé à quelque chose d'infiniment précieux, à une porcelaine de Chine de premier choix ou à un de ces tapis d'orient qu'on voit derrière des vitres dans les musées.

Que ce fut Orelli, un des derniers élèves de Tiepolo, ou Vanoni, le peintre paysan qui vivait vers 1850, à Aurigeno, dans le Val Maggia, ou n'importe lequel de ces artistes anonymes qui perpétuèrent cet art depuis la fin du XVIIIme siècle, tous ont répandu dans toute l'Italie alpestre des témoignages solides et nombreux d'un bel art populaire, à la fois moderne et cependant tout nourri de traditions, sachant parler à tous et pourtant ne sacrifiant pas à cette ambition les qualités de style, de fantaisie de couleur qu'une œuvre d'art sérieuse doit comporter. Et quel goût et quelle distinction dans la façon de résoudre le problème si difficile — et cela sans grossièreté, ni abus de naïveté ridicule — de représenter le costume moderne, le costume du XIXme siècle dans des peintures religieuses de style classique.

C'est dans le même ordre d'idées que je voudrais encore parler d'œuvres d'art d'une manière un peu différente et qu'on trouve encore à profusion dans les églises des lieux de pèlerinage de la haute Italie. Ce sont de petits tableaux assez réalistes qui perpétuent le souvenir d'un miracle. Samuel Butler, le grand auteur anglais, qui aimait passionnément le Tessin, les Grisons Italiens, la Lombardie, les Lacs et le Piémont septentrional, avait une admiration particulière pour ces ex-votos dont on peut voir une assez bel collection à la Madona del Sasso à Locarno ou à Santa Maria delle Grazie dans le Val Maggia.

Si les peintres décorateurs des Alpes où l'on parle allemand, se rapprochèrent des artistes du moyen âge, les peintres d'ex-votos

de la Haute-Italie semblent au contraire s'être inspirés du naturalisme attendri des quattrocentistes florentins. Il existe en effet dans ces petits tableaux une habileté technique qui ne comporte généralement pas la naïveté de l'art populaire et qui les rapprochent des prédelles d'Angelico ou de Gozzoli. S'éloignant du réalisme photographique qui sacrifie l'atmosphère, l'ensemble et l'expression, à la netteté uniforme des détails, les peintres des ex-votos semblent avoir composé leurs petits tableaux de manière à ce que la scène qu'ils voulaient représenter fût aussi lisible que possible. Et pour arriver à réaliser cette intention, sans sacrifier les qualités du clair-obscur et l'harmonie des couleurs, il faut avoir, comme eux, hérité de tout le passé de la Renaissance. Leur connaissance, entre autres, des lois du clair-obscur est vraiment remarquable. Car il est certains de ces petits tableaux dont le dessin est conventionnel et négligé, mais où la distribution des ombres, des lumières et des reflets semble traitée avec une science qu'aujourd'hui les peintres sont en train d'oublier. Ce réalisme inflexible, enveloppé d'une grande douceur prête aux scènes surnaturelles un caractère de vérité que les représentations idéalisées offrent bien rarement. Et quel heureux réalisme que celui qui au lieu d'insister sur le pittoresque débraillé, le désordre ou l'ordure, comme celui de certaines écoles du Nord, nous raconte avec fraîcheur la vie surnaturelle de ces quiètes régions du nord des Alpes.

Voici la place avec les maisons roses, crème et saumon, avec son sol pavé, où la Madone sauve une fillette d'une grosse chaise de poste qui va l'écraser. Voici ces intérieurs aux murailles claires, pavés de carrons luisants où une malade guérit dans un de ces grands lits de fer laqués de noir et couvert d'une courtepointe piquée. Voici la diligence jaune qui roule en dehors de la route, comme cela arrive presque tous les dix ans dans les montagnes environnantes, et que la Madone retient accrochée au-dessus d'un précipice. Quelquefois, la vision est moins directe car il s'agit d'un ex-voto exécuté pour des émigrés qui ont échappé à quelque naufrage en Tasmanie ou sur le Pacifique. Et la Mer du Sud ressemble au lac Majeur lorsqu'il est agité, et le navire à quelque barque de pêche gréée pour une fête en voilier de fantaisie. Parfois aussi, le sujet doit se lire sur plusieurs plans, selon la méthode que la Renaissance a abolie, mais beaucoup plus tard qu'on ne le croit. Alors, il y a des vues d'intérieurs coupées comme au théâtre, une idonation au second plan, un accident équestre au troisième et une bataille dans le lointain. Mais ces visions panoramiques d'une vie entière sont l'exception. Presque toujours, l'ex-voto relate avec précision et netteté un seul fait: une guérison, un accident. Il y a dans l'église de

Ste-Marie-des-Grâces à Maggia toute une série d'accidents de montagne d'un sentiment dramatique tout à fait impressionnant. Evidemment, la concision de ces petits tableaux montre qu'ils sont adressés à un public cultivé et à qui les souvenirs de l'art noble ne sont pas encore devenus étrangers.

Mais ce en quoi l'art des peintres d'ex-votos diffère nettement de la peinture noble, c'est qu'il donne l'expression de la vision directe d'un sujet et non son expression littéraire, et que l'émotion qui s'en dégage est purement plastique et non oratoire. Le XVIIIme siècle italien ne savait plus peindre que des figures gracieuses et indifférentes, tout au plus voluptueuses, parfois d'un pittoresque volontairement grimaçant mais rarement respirant la vie réelle et presque jamais l'émotion. Trouve-t-on un seul visage ému dans toute l'œuvre de Tiepolo et de ses élèves ? L'art académique qui suivit donna à ses personnages des expressions théâtrales d'un tragique conventionnel ou d'une piété minaudante qui s'éloignait encore davantage de la véritable humanité. Chez les peintres d'ex-votos, au contraire, on trouve à chaque instant dans les visages et les attitudes l'expression d'une piété profonde, celle que respirent les gens simples, lorsqu'ils prient non pas au théâtre mais à l'église. Le goût des peintres d'ex-votos pour les jolies couleurs et cette façon savante d'exprimer par des dégradés le relief et l'enfoncement des volumes, cette habileté en un mot, dans l'art de peindre s'était du reste conservé, en Lombardie, non pas seulement dans l'art religieux, mais encore chez tous les peintres en bâtiments. Les motifs décoratifs, les fausses architectures et même les fenêtres peintes en trompe l'œil dont a décoré les maisons à cette époque sont toujours d'une exécution originale et souvent pleine de goût. Personne ne semble voir ces plafonds peints, dont l'usage disparaît aujourd'hui dans le Nord de l'Italie devant la mode, venue de l'étranger, des voûtes blanches et nues. Mais pour peu qu'on examine avec quelle science les moulures peintes en trompe l'œil de la corniche sont raccordées avec celles du plafond, avec quelle harmonie les champs de teintes différentes se succèdent et alternent, avec quelle fantaisie et quelle légèreté les fleurs et les oiseaux y sont prodigués on découvre que ces plafonds sont de véritables œuvres d'art.

Cet art populaire qui régnait dans les régions alpestres de l'Italie alors que l'art noble s'y endormait a persisté jusqu'à nos jours. J'ai vu des tabernacles ornés de fresques, des ex-votos et des décorations d'églises entières qui datent de ces dernières années. Mais à mesure que nous approchons de l'époque actuelle, nous voyons l'art populaire se barbariser en quelque sorte, et

pour prendre cet aspect lourd et sauvage qui caractérise l'art populaire européen contemporain, lorsqu'il échappe à la fadeur sentimentale qui caractérise la plupart de ses manifestations. Les tableaux d'ex-votos s'assombrissent, imitent le rendu découpé et absurde de la photographie, les sujets prennent une expression à la fois macabre et grotesque qui rappelle la tristesse de certains tableaux du douanier Rousseau. Les peintres en bâtiments à force de copier les tristes fantaisies linéaires des modèles exportés d'Allemagne, d'imiter les vilaines couleurs que leur indiquent ces modèles, à force d'abuser du pochoir, perdent le sens de l'harmonie des tons, du dessin et du dégradé.

Certes, dans tout ce pays, on demeure plus artiste qu'ailleurs. On le voit de la façon dont les hommes du peuple s'habillent, dont on crépit les maisons, dont on harmonise la couleur des contrevents à celle des façades et dont on dispose les lettres des enseignes. Il n'y a peut-être pas de pays où ce qui se fabrique sans vouloir prétendre à l'art soit plus artistique, et où ce qui vise à l'art le soit moins.

Il faut dire aussi, qu'à la suite de ce divorce complet entre l'art noble et conscient et l'art populaire ou instinctif, il s'affirme dans l'art populaire italien une véritable régression vers un art barbare qu'on ne connaissait plus en Italie depuis le XIIIme siècle.

Ainsi, à Avegno, dans le Val Maggia, j'ai découvert dernièrement, près d'un lavoir, un tabernacle d'un élève de Tiepolo aussi joliment et fraîchement décoré qu'une faïence de Marseille ou de Savonne et dans un style à la fois lâché et spirituel qui rappelle comme je le disais tantôt celui des peintres de Pompéï. La couleur en était si délicate et la touche si aérienne que l'habileté du peintre faisait penser à la fois à la prestidigitation, aux jeux icariens et à la musique des Opéras-comiques Italiens du XVIIIme siècle. Inutile d'ajouter que, comme dans Tiepolo, toute émotion religieuse était absente de cet ensemble de fresques destinées cependant à louer le Seigneur et ses Saints. Ce Tabernacle avait été peint en 1756.

Non loin de là, de l'autre côté de la route, s'élève une maison rouge décorée de trois grands panneaux et qui représentent d'une façon à la fois si enfantine et si irréelle un lion jaune, un tigre gris et un carabinier suisse bleu sur un piédestal de rocailles qu'on croirait avoir sous les yeux de la peinture romane d'une époque tout à fait barbare. Cet ensemble de fresques porte la date de 1888. Il faut avoir constaté le contraste qui existe entre ces deux exemples de peinture murale pour pouvoir juger combien de 1750 à 1888 l'art populaire du Val Maggia est retombé dans la sauvagerie.

J'ai vu aussi dernièrement à Tegna, dans le Centovalli, une maison toute décorée extérieurement et intérieurement de peintures et de personnages en carton découpé, exécutés par une paysanne qui semblait avoir du génie. Mais si elle possédait encore le sens des couleurs fraîches, du décor somptueux et abondant, de l'expression joyeuse enfantine et naïve, elle avait perdu celui de la forme et du modelé. Les fleurs qu'elle prodiguait dans ses décorations étaient posées de face sans aucun sens de la pesanteur comme des fleurs héraldiques, ses amours avaient l'air de poupées un peu comiques et leurs mains et leurs pieds semblaient dessinés par un petit enfant. La délicatesse de touche des peintres lombards avait disparu devant une habileté très réelle mais uniquement dirigée vers le jeu des lignes et des entrelacs comme chez les artistes populaires d'une tout autre civilisation. Bien que cet art fût à l'opposé de la photographie, tout le village y prenait plaisir. C'est dire à quel point l'instinct artistique de ces montagnes est encore actuellement détaché de la représentation réaliste de la figure humaine et de la nature qui l'entoure.

J'ai enfin pu constater un dernier exemple tout aussi charmant de ce retour à la barbarie de l'art populaire lombard dans un de ces spectacles de marionnettes bergamasques qui font le tour de l'Italie du Nord aux environs des fêtes de la fin d'année.

C'était en décembre 1921, à Locarno, dans une salle de café peinte en rose, meublée de bancs, de tables et d'un gros poële. Des gens de tout âge, pas beaucoup, mais si attentifs et si profondément intéressés, regardaient des personnages à grosse tête de bois représenter le mystère de sainte Marguerite de Cortone. On était, je vous assure, très loin du communisme et cependant en plein peuple, mais parmi des gens pour qui le théâtre réaliste ou le cinéma sont sans doute sans attrait. Et voilà qu'à la fin du drame, en matière d'apothéose, la toile se lève sur un décor de Paradis composé de stalactites bleues et d'amours flottants au milieu duquel la sainte s'élevait au ciel. Les stalactites conservaient encore quelques souvenirs du style rocaille dérivé des rinceaux et des acanthes, mais les amours aussi drôles que des petits chats n'avaient plus grande parenté avec la grâce des séraphins et des angelots que l'art italien répandait avec tant de goût dans toute la sculpture qui décora les églises de 1400 à 1800.

VI. L'ART FORAIN

Je me suis beaucoup arrêté à l'art des régions qui s'étendent sur le versant sud des Alpes, parce que nous avons pu y être témoins, jusqu'à nos jours, d'une floraison d'art populaire qui s'est affirmée surtout dans le domaine de l'art religieux. Mais je sais qu'il est d'autres régions de l'Europe où quelques recherches dirigées dans le sens de celles que je viens d'exposer révéleraient des manifestations tout aussi intéressantes.

L'art populaire français mériterait par exemple d'être mieux étudié. On l'a fait pour l'imagerie en couleur et ces études nous ont montré qu'il existait en France au XVIIme et au XVIIIme siècles un art populaire religieux d'une beauté surprenante dont l'imagerie d'Epinal n'est qu'une survivance. J'entends l'image d'Epinal d'avant le second Empire, barbare et brutale à souhait, mais non sans grandeur. Car l'image d'Epinal du temps des guerres de Crimée, de Solférino et de Madame de Ségur, qu'illustra le burin spirituel de Pinot n'est plus que de l'illustration élégante très voisine de celle de Stahl et de Doré.

Nous devons ces découvertes à MM. Duchartre et Saulnier qui, dans leur superbe livre « L'imagerie populaire » édité à la Librairie de France nous ont dévoilé toute une partie de l'histoire de l'art populaire français qui nous était jusqu'alors inconnu. Et il y a bien d'autres branches de l'art populaire français qui mieux connues pourraient nous diriger dans la connaissance du vrai goût populaire, et, par là, nous procurer le moyen de créer pour le peuple, un art à sa portée. Ce qui serait, en somme, relier l'art à la science par le courant vivant de la Charité.

Cependant, qu'il s'agisse de l'art alpestre du nord ou du sud des Alpes, ou de l'imagerie populaire française, nous ne sommes pas tout à fait dans le présent. Certaines formes de cet art populaire subsistent encore par ci par là, mais par survivance, et appartiennent néanmoins au passé. Ce qui nous reste à voir, c'est si dans cette nouvelle classe populaire de la civilisation européenne et par contre-coup américaine, classe aux goûts internationaux créée par la démocratie, les chemins de fer et la civilisation primaire, il existe, en dehors des sucreries sentimentales qui lui ont été imposées par la mauvaise littérature, le romantisme et les journaux illustrés, des œuvres d'art marquées d'un sceau particulier.

L'homme du peuple d'aujourd'hui, qu'il appartienne aux usines ou à la campagne, vit dans un monde de pensées assez simples, passablement unifiées par les journaux, l'instruction primaire et le socialisme international. La personnalité autrefois

si marquée de chaque peuple et de chacune des corporations qui le composaient semble être actuellement fondue dans une sorte d'agglomération compacte qui contient en souvenir tous les anciens éléments qui caractérisaient chacune de ces couches. Instinct de races créé par l'adaptation au sol ou au climat, habitudes créées par les différents régimes politiques, déformations causées par les langues, déformations causées aussi par les différentes castes ou professions, tout cela sommeille, peut-être encore, comme ramassé dans une de ces roches appelées poudding, où des galets appartenant à des époques géologiques différentes se trouvent réunis, chacun transportant avec lui des vestiges de son passé, unis dans un ensemble par une sorte de ciment naturel qui leur donne l'apparence d'une matière compacte et grisâtre.

Prenez un morceau de cette roche agglomérée, faites-là couper en tranches et polir, vous aurez une table composée d'une mosaïque de fragments bigarrés donc chacun comporte tout un monde d'éléments différents réunis bien avant la formation du poudding par l'eau, par le gel, par le feu ou par l'électricité.

Il en est de même pour les peuples européens, mais il est autrement difficile de mettre à jour par une cassure chacun des éléments qui compose l'agglomérat mal malaxé de ce nougat. Les préjugés démocratiques égalitaires et scolaires ont recouvert la nature de l'homme du peuple d'une couche épaisse et si uniforme de poussière qu'elle ne se livre plus extérieurement que dans de très rares occasions.

Parmi ces occasions, il faut compter les fêtes foraines dont j'ai déjà parlé tantôt. Dévoilant là, en effet, sans pudeur tous ses goûts instinctifs et héréditaires, l'âme populaire oublie de paraître et se montre telle qu'elle est et sans plus aucun respect humain, aux bourgeois et aux lettrés dont l'opinion en matière de goûts lui semble d'habitude si redoutable.

Chacun connaît ces fêtes qui accompagnent les grandes manifestations religieuses ou laïques et les grands marchés en plein vent qu'on appelle les foires. On les repère à distance comme le tapage que signale un village nègre au loin, en entendant la rumeur particulière qu'elles répandent aux alentours. Rumeur bien européenne que celle qui s'échappe de ces villages temporaires construits en toiles peintes et habités par des forains réunis pour amuser les foules ou pour lui vendre des pâtisseries et des bibelots inutiles.

On y voit des manèges où des bêtes étranges tirent sans cesse en rond des voitures ornées de verroteries qui se meuvent au son d'orgues mécaniques puissantes. Des pitres de toutes

sortes y attirent l'attention du public par des procédés d'éloquence grossière et par des parades ancestrales qui sont l'enfance du théâtre et qui doivent posséder quelques secrets magiques pour hypnotiser la foule. On y montre des sauvages, des lions, des nains, des grandes salamandres, des spectacles bizarres et d'autres, idiots. On y tire à 1 m. 50 de distance sur des pipes qui se balancent au milieu d'un monde d'images falotes découpées dans du zinc et peintes au naturel, et on y abat de sinistres fantoches en leur démolissant la figure à coup de balles de laine. On y gagne à des loteries qui tournent certaines verreries introuvables ailleurs. Une odeur d'herbe foulée, de crottin, de fauve et d'acétylène flotte comme une buée au-dessus de la foule tandis que l'harmonie discordante des orgues, des sifflets à vapeur, des cloches, des coups de feu, des fanfares, des trompettes d'enfants mêlées au flux et au reflux incessant de la voix des hommes s'étale, largement dominée par le rugissement toujours terrible du lion.

Ces fêtes foraines sont faites pour le peuple. C'est pourquoi on peut être certain d'y trouver ce par quoi ceux qui exploitent ses goûts espèrent lui plaire.

Les décorations des baraques de toiles, les costumes des forains, les objets qu'on achète ou qu'on gagne à ces étalages ambulants, y sont caractérisés par une sorte de style violent, papillotant, flamboyant, très barbare, à la fois très joyeux et profondément triste qui prend la gorge et émeut les entrailles de tout homme à quelque classe qu'il appartienne. Mais, tandis que les gens du peuple et les petits enfants s'abandonnent complètement à la fascination de ce charme, les bourgeois et les intellectuels en refoulent bien vite l'appel, comme s'il s'éveillait en eux une tentation coupable.

Miroitements, scintillements, entrecroisements de feux, de rayons et de reflets brillants, mouvements alternatifs ou continus de pluies d'or et d'argent, cascades de cristaux, splendeur des baldaquins brodés de perles et rinceaux dorés rehaussés de miroirs, tant de trésors accumulés qu'ils soient réels ou faux produisent sur le peuple l'effet qu'attendaient les prophètes de leurs descriptions des somptuosités de Tyr ou de Babylone.

Où trouver ailleurs, aujourd'hui, de quoi satisfaire ce goût de la somptuosité, de la richesse accumulée ou de ses apparences, ce goût pour la magnificence extérieure de l'or qui est naturel et nécessaire non pas aux âmes sèches mais aux petits enfants et à tous ceux qui leur ressemblent ? Autrefois, il y avait les revues militaires avec les cuirasses, les casques, les épaulettes, les brandebourgs, les aiguillettes dorées, les revers et les cols brodés

d'or, les chabraques soutachées d'or et les étendards frangés d'or qui ruisselaient au milieu des couleurs vives mille fois répétées des uniformes. Il y avait aussi les processions où les ors des chapes, des mitres, des dalmatiques, des oriflammes, des orfèvreries et des reliquaires brillaient sous les feux répétés des bouquets de cierges. Il y avait encore les rois et leurs palais, leur luxe, leurs équipages, leurs fêtes et leurs cours. J'ai vu encore cela à Munich, il y a trente ans. Mais aujourd'hui que reste-t-il ? Plus guère que le théâtre et l'église. Et au théâtre encore ne voit-on pas de nos jours surgir une mode qui veut qu'on remplace le drap d'or par la nudité de la toile de sac ? C'est pourquoi, si l'église conserve encore un tel attrait pour certaines âmes qui ne pratiquent plus la religion et même ne croient en rien, c'est parce qu'il y demeure encore un peu de cette magie qui enivre l'esprit à la vue de l'or, de l'argent, ou des cristaux réunis sous une lumière scintillante. Exaltation particulière et bien plus spirituelle que sensuelle, semblable à celle que donne la musique, et, qui, j'en veux croire les prophètes, les docteurs de l'Eglise et les mystiques sera le partage des bienheureux au Paradis. Le Paradis de Dante et celui des grands visionnaires, n'est-il pas plein d'astres, de cercles, de globes de cristal et d'or qui tournent, dansent et s'entrecroisent, traversés par des jets de lumières et des roulements de chars de feux embrasant l'atmosphère à la fois enflammée et fraîche où se délectent les âmes des élus.

Le manège de chevaux de bois si richement éclairé, lorsqu'il tourne dans toute sa gloire n'est-il pas, pour l'enfant et le simple, un peu l'image du paradis ?

Et ce goût de la richesse extérieure le peuple la recherche avec avidité dans tout ce qui brille: l'oiseau brodé en paillettes qui scintille sur l'habit de clown, les boules de verres de la couleur d'un papillon bleu ou des élytres d'un scarabée vert, qui reluisent au-dessus des roues des loteries foraines; et dans tous ces bibelots somptueux et clinquants qui rappellent le style forain: le calendrier en bas relief de carton gaufré saupoudré de poudre de verre colorée, les faïences à reflets métalliques, les cartes postales où des photographies luisantes comme des miroirs sont serties de traits d'or, et ces vases de verres où une fleur rouge et jaune fièrement peinte éclate sur un fond argent aussi brillant que du nikel.

Et il faut que ce goût de la richesse en art soit bien fort chez le peuple puisqu'à certains moments il domine le goût que lui ont imposé ses tyrans: les industriels et le goût de l'imagerie aux formes molles et aux couleurs fondantes, auquel l'art qui préside aux fêtes foraines ne sacrifie pas grand'chose.

Mais si la joie dans ce qu'elle offre de plus brillant aux yeux domine pleinement dans ces fêtes, il y règne aussi une tristesse profonde qui n'y est pas répandue par l'effet du hasard.

L'homme du peuple qui aime la beauté sous la forme de la richesse extérieure recherche aussi avec passion l'émotion qui lui serre le cœur à la vue du mystère, de l'étrangeté, de l'horreur et du drame. Et c'est pour cela que dans les fêtes foraines la figure de cire ouverte répand ses intestins coulants, que le pitre habillé de noir se mâchure le nez pour ressembler à une tête de mort, que le clown plaque ses lèvres et ses joues de taches sanglantes, que les bêtes du désert et les monstres de toutes espèces sont rassemblés dans les baraques de toile. Le peuple veut sa tragédie. Comment le lettré qui se complaît aux malheurs de Phèdre, le bourgeois qui va entendre les pièces du Grand Guignol, et les femmes du monde qui se passionnent pour les procès criminels pourraient-ils le lui reprocher ? Cet appétit d'un tragique violent, brutal et sensuel tient évidemment une grande place dans les goûts du peuple. L'attrait pour l'horreur qui flotte entre la folie et les basses voluptés est quasi fatal chez l'homme puisque chacun y est porté. Nous n'y serions certainement pas enclins si nous étions débarrassés du péché originel. Et pour débarrasser cet instinct de son impureté nous sommes obligés de le sublimer en lui donnant le nom d'élément tragique nécessaire à l'art.

Le peuple qui, par son manque d'instruction, est privé des tragédies classiques et qui, par la fadeur actuelle de l'art religieux est privé de tout ce qui dans le culte était consacré autrefois à la douleur et à l'effroi, cherche à satisfaire son goût pour le drame partout où il flaire le sang : petites brochures, feuilletons, journaux, audiences et même, lorsqu'elles sont publiques, exécutions capitales.

Aussi, le tragique qui alterne avec la splendeur dans les fêtes foraines est déjà pour le peuple un pas vers la sublimation de cet instinct qui porte l'homme au spectacle du crime. Il en surgit un art étrange et puissant qui trahit autrement les vrais goûts populaires que l'imagerie doucereuse des cartes postales en couleur ; je veux parler de ces grandes peintures qui décorent les parois des baraques foraines. Les avez-vous jamais regardées ? Elles n'ont rien à faire avec les réclames de la rue qui s'inspirent toutes de l'art à la mode et qui souvent sont composées par un artiste de renom. Elles sont, au contraire, conçues dans un style qui s'en éloigne délibérément. Dessin grossier qui s'écarte assez sensiblement de la reproduction photographique de la nature. Couleurs vives, mais le plus souvent criardes et désaccordées. Technique maladroite et lourde ; rien de la délicatesse des artistes populaires d'autrefois du nord des Alpes, ni de la science

des artistes populaires de la Haute-Lombardie. C'est bien plutôt l'esprit d'Epinal, mais privé des souvenirs classiques qui vivent encore en lui. Ah, c'est vraiment un art loin de l'art noble ! Et je doute que les amateurs raffinés qui collectionnent certains objets d'art populaire, au même titre que des antiquités, clouent jamais des toiles foraines dans leur appartement comme ils encadrent et mettent sous verre des images à deux sous pour en décorer leurs murs.

Il est quelques-unes de ces toiles dont la vision s'est fixée d'une manière inconsciente dans ma mémoire alors que j'étais enfant et qui sommeillent imprécises comme les souvenirs de certains rêves. C'est ainsi que je me souviens d'une table d'opération entourée d'un tas de médecins célèbres en habits noirs. Une réplique de la leçon d'Anatomie de Rembrandt, quoi ! Mais combien plus tragique avec ces Messieurs en habit noir autour de ce corps de femme ouvert sur les linges blancs. Il y a aussi dans ma mémoire des souvenirs de terribles histoires de traîneaux attaqués dans les steppes par des loups aux yeux flamboyants, d'enfants martyrisés par leurs parents, de tragiques expéditions au Pôle Nord avec des ours blancs aussi sinistres que des fantômes, d'hyènes dévastant des cimetières au clair de lune, et en tout cas l'image assez nette d'une fillette dévorée par des rats géants dans un égoût de Paris. Certes, toute la peinture foraine n'est pas hantée par le goût de l'horreur. Il y a les manèges de chevaux de bois où tout ce qui tourne est décoré de peintures consacrées à la joie, aux amours, aux nymphes, à Venise, à Naples, ou à la Suisse des cascades et des chalets. Puis il y a aussi des tirs forains qu'ornent presque toujours des scènes de chasse ou de grande guerre. Mais encore là, quel goût du sang versé, des visages blanchis par la mort, des poitrines trouées ou des bêtes à l'agonie au moment du hallali. Cet art spontané d'un peuple soi disant libéré par le progrès, révèle-t-il un état d'esprit plus serein que celui de cet an 1000 que les primaires aiment tant à citer ? Je ne crois pas. J'y verrais volontiers au contraire l'expression d'une tristesse plus profonde et plus morne. Une tristesse qui est l'écho de toutes les choses tristes qui surgissent accumulées à chaque instant dans les agglomérations trop fortes de nos grandes villes modernes, de toutes celles aussi que réunissent et qu'exagèrent l'infamie des journaux sous la rubrique des faits divers. Comment voulez-vous que le peuple soit gai quand il travaille asservi à une machine au profit de quelques tristes bourgeois vêtus de noir avec devant soi, comme perspective, la mort, l'hôpital et si ce n'est pas la table de dissection ou la morgue, en tout cas l'affreux enterrement sans rite, ni clergé, ni prière, dans des cimetières trop étroits où la place coûte cher.

VII. PEINTURE POPULAIRE

Ce fond de tristesse qui accable le peuple et, qu'au milieu des splendeurs des fêtes foraines, affirment avec tant de force les toiles peintes des baraques, se retrouve du reste avec insistance dans toute la peinture populaire contemporaine.

Souvent, on voit dans les quartiers populaires, au mur de quelque café, chez des marchands de bric à brac ou dans quelque arrière-boutique, certaines toiles à la fois grossières et enfantines qui expriment la même pesanteur et la même tristesse que celle qui s'abat sur nous, lorsqu'on est dominé par les tragédies accumulées des toiles peintes des fêtes foraines. Ce sont de pauvres tableaux d'une facture minutieuse et malhabile, d'un dessin sec et sans style, d'une couleur criarde, morne et lisse, où des architectures trop soignées ont poussé au milieu de paysages qui semblent peints par des enfants de sept ans. S'il y a des personnages, ils sont vêtus d'un noir vide et lourd qui sent le cirage et la nuit. Leurs traits sont laids et grimaçants, leurs gestes cassés et ridicules. S'il y a des animaux, ils sont disproportionnés d'échelle par rapport aux hommes et aussi vilains que des monstres de cabinets tératologiques. Les cieux y sont ou uniformément bleus, froids et crus, ou barbouillés de gros nuages de suie que relèvent des reflets rouges, le coucher d'un soleil apocalyptique. Quelle angoisse et quel poids contiennent ces malheureuses toiles dans laquelle l'âme de quelque rêveur révèle les aspirations du peuple contemporain vers l'art !

Je vois toujours un certain jugement dernier, peint, je crois, par un pharmacien, et qui était exposé, il n'y a pas bien longtemps dans la vitrine d'un magasin de Lausanne. D'une herbe qui semblait photographiée tant les touffes en étaient peintes, brins par brins, mais d'un vert violent et sinistre, sortaient les ressuscités vêtus d'habits noirs ou de robes roses, tandis que les montagnes environnantes étaient ébranlées par le feu céleste. Ah ! comme on se sentait loin des ex-votos de la Madonna del Sasso, et même des tout derniers, de ceux où les tramways sont trop bien dessinés, les ciels trop lisses, les maisons trop bien peintes dans des paysages sans âme, car même là-bas, actuellement, les ex-votos commencent à se ressentir de cette étrange malédiction qui frappe d'une morne consternation l'art populaire européen.

Je n'aime ni les notes, ni les citations, mais je me permettrai, par exception, de traduire ici, quelques pages d'Ardengo Soffici empruntées à *Scoperte e Massacri* qui précisent avec une netteté et une profondeur bien latine ce sentiment de tristesse qui plane sur l'art populaire européen d'aujourd'hui:

« La peinture dont je veux parler ici est plus ingénue, plus candide, plus virginale pour ainsi dire que celle des mauvais peintres officiels. C'est la peinture de gens simples, de maçons, de barbouilleurs, de bergers à moitié fous et de vagabonds. Oui ! C'est ainsi que j'ai dans la tête toute une collection d'œuvres louches qu'aucun philistin ne voudrait avoir dans sa maison, mais au milieu desquelles ma fantaisie se repose, se distrait et peut-être prend goût, plus qu'on ne le pourrait croire. Ce sont des grandes toiles ; vieux écrans de cheminées, enseignes de laiteries, d'auberges, de barbiers, d'herboristes, tabernacles de villages, ex-votos, danseuses et soldats de baraques foraines, natures mortes, dessus de portes et fresques de salles à boire dans les gargottes rustiques.

« Je me rapelle, par exemple, une réclame de marchand de pastèques pour laquelle j'aurais donné sans marchander, — valeur commerciale à part — la Madonne des harpies d'Andrea del Sarto, l'Assomption de Murillo et toute l'œuvre de Fra Bartolomeo. Cela représentait un cavalier et une bonne, debout tout raides et figés devant un comptoir jaune couvert de demi-pastèques resplendissantes comme des lunes pleines. Ces deux personnages se tenaient par le bras et fixaient avec une incroyable attention le couteau du marchand aux moustaches noires terribles, qui partageait les fruits comme s'il saignait quelqu'un. Autour d'eux une place grise et sombre s'élargissait comme un désert. Au fond, tout au fond, là-bas, un mur blanc et rectiligne, le long duquel courait un chien jaune. Aucune proportion, aucun équilibre entre les divers éléments du tableau. Dessin et couleur atroces. C'était un effondrement de teintes huileuses, un bavement de coups de pinceaux terrorisés, une horreur de tons et de masses de couleurs en révolte, hurlants, croulants, affligeants. Oh, mais il fallait voir alors l'intensité d'expression dont exultaient ces formes et ces couleurs absurdes ! Ce soldat dur comme bois et brillant comme une casserole, cette bonne fagotée et empanachée avec les colifichets de sa maîtresse, seuls sur cette place immense, ce marchand de pastèques, ce chien, ce mur blanc dans le fond ! Désolation dominicale des quartiers excentriques, alentours des casernes, promenades mornes et solitaires guettées par tout ce qu'il y a de mauvais et de sombre pour le soldat: la surveillance invisible et latente du capitaine et du sergent major ! Tragédie irrémédiable des âmes absurdes et subalternes ! Toute la vie cosmique réduite à quelques pastèques au lendemain d'un cataclysme. Maintenant que j'y pense de nouveau, je donnerais bien encore — toujours la valeur commerciale mise à part, bien entendu — le Mariage de la Vierge de Raphaël pour cette enseigne.

« Un autre de ces tableaux conservé dans le Salon Carré de ma mémoire, c'est l'enseigne d'un marchand de marrons. Figurez-vous de nouveau la charrette du marchand arrêtée au milieu d'une place, mais entourée d'acheteurs et de passants. Deux gros prêtres avec le nez rouge, un mouchoir bleu à la main bavardent à deux pas des sacs de marrons. Un officier pincé à la taille court derrière une fille accompagnée d'un petit chien, une fleuriste achète pour un sou de marrons ; un gamin attend, un autre embête l'âne d'un blanchisseur qui passe avec sa charrette rouge chargée de sacs de linge sale sur lesquels son épouse est assise tenant entre ses genoux une ombrelle de toile cirée verte, un tram de couleur canari bourré de gens arrive glissant sur les rails noirs qui semblent tracés en rond au moyen d'un compas. Au fond une rangée de maisons brun clair ou baîllent plus de cent fenêtres en ligne inexorablement carrées, ouvrant sur des chambres sombres vides et que l'on sent inhabitées. Même dessin, même couleur. Mais aussi là, comme dans mille autres œuvres d'art du même goût, même sentiment de l'irréparable quotidien, de l'accumulation des tristesses journalières et qui se renouvellent sans cesse. »

Je m'attarde peut-être un peu trop à parler de ce sentiment de tristesse que respire l'art populaire moderne. Mais il est de la plus grande importance de constater que le peuple aujourd'hui lorsqu'il s'exprime en images par l'organe de ses artistes, de ses poètes, de ses douaniers inspirés, de ses cochers exaltés, de ses pharmaciens mystiques et hélas aussi de tous ceux que la vie a déséquilibrés, les criminels et les fous, semble tendre vers un désespoir implacable qui fait penser au vertige qu'on éprouve lorsqu'on est sujet à l'agoraphobie. Il ne s'agit plus là de l'appel à l'horreur brutale qui caractérise le côté dramatique de l'art forain, mais de quelque chose de guère plus gai et qui nous serrerait peut-être davantage le cœur si nous étions sûrs que toutes les tendances du peuple étaient représentées par cet art qui émane du fond de l'âme populaire.

VIII. LE CAS DU DOUANIER ROUSSEAU

Parmi tous ces artistes populaires anonymes dont l'œuvre disparaîtra, la critique s'est complue à distinguer un nom, un seul nom, qui résume déjà et résumera pour la postérité toutes les tendances populaires de l'art du XIXme et du XXme siècles. C'est celui du douanier Rousseau.

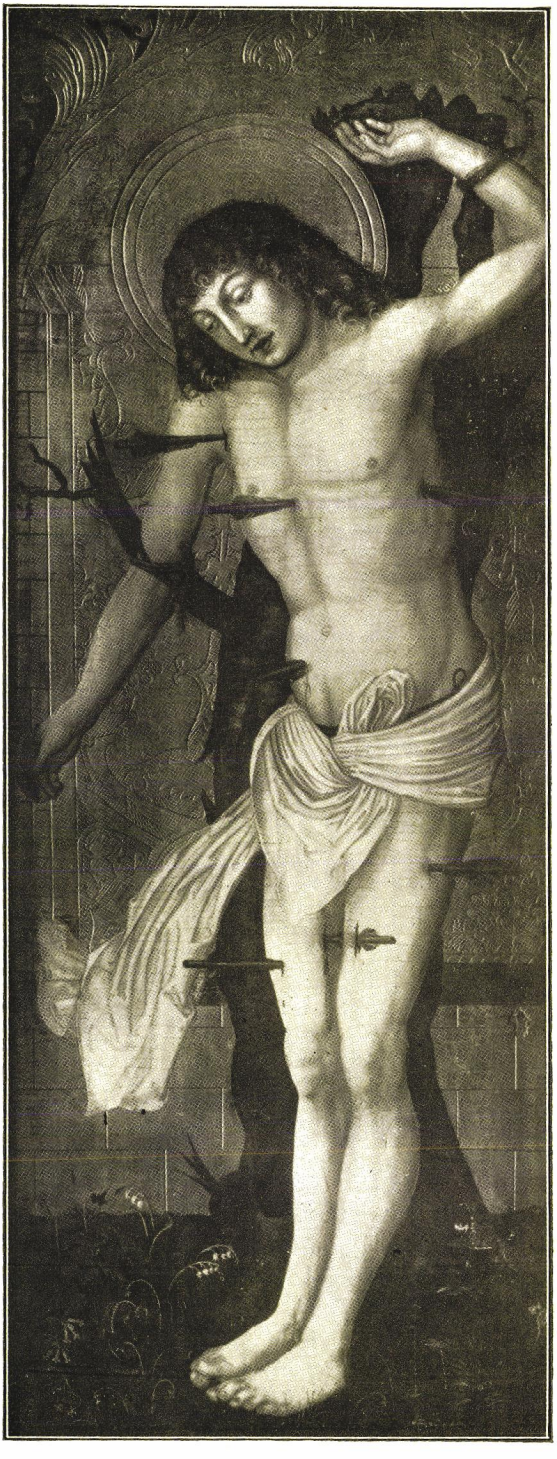
Rousseau, qu'on appelle habituellement le douanier Rousseau, était un de ces peintres amateurs comme il y en a beaucoup dans

le peuple, qui croient avoir sincèrement un très grand talent et qui ne sont guère connus que de leur parenté ou de quelques amis du quartier —, quand la fantaisie de quelques critiques et les bizarreries de la mode le signalèrent tout à coup à l'élite des connaisseurs. Ses tableaux qu'auparavant personne n'aurait songé à acheter, valurent soudain des sommes considérables. Beaucoup furent accrochés dans les grandes galeries des villes russes ou allemandes, à côté des œuvres des plus grands peintres. Bientôt le personnage lui-même devint légendaire: ses aventures coloniales, ses amours malheureuses, son violon, ses petits vers furent le thème de toute une série d'articles charmants qui parurent tour à tour dans ces petites revues qui meurent et renaissent comme des fleurs entre Montmartre et Montparnasse. Cependant, les critiques étrangers qui prennent un peu trop au sérieux tout ce qui se fait à Paris lui consacrèrent des livres graves. Sa manière et son style faisaient école. Et il est encore, jusqu'à nos jours, certains peintres du Mitteleuropa qui, sincères ou naïfs, continuent à nous servir, accommodés à la mode germanique ou moscovite, des souvenirs du douanier Rousseau. Maintenant que vaut réellement l'art de Rousseau ? Que nous a-t-il révélé ? En quoi résume-t-il l'art populaire contemporain et en quoi lui est-il supérieur ?

La première toile que j'ai vue de Rousseau était exposée, il y a très longtemps, aux Indépendants. Elle était grotesque et médiocre. Elle représentait, je crois, une sorte de fête laïque avec des Messieurs en habits noirs et des drapeaux tricolores. Elle contrastait passablement avec une autre toile que j'ai sincèrement admirée depuis au Musée de Winterthour. C'était un tigre dévorant une antilope dans une sorte de forêt vierge fleurie. J'ai eu enfin l'occasion de voir, plus récemment, chez un peintre de mes amis, une étude de Rousseau qui représentait à la façon d'une carte postale illustrée agrandie le Sacré-Cœur de Montmartre. C'était un petit tableau assez insignifiant dont la facture surenchérissait en sécheresse la plus morte des photographies.

A part ces trois toiles, je n'ai vu que des reproductions des œuvres de Rousseau. Mais j'en ai vu beaucoup. Les unes incohérentes, d'autres enfantines, d'autres barbares, d'autres enfin d'une allure décorative tout à fait émouvante.

Malgré le caractère irrégulier de sa production, Rousseau présente la particularité de demeurer toujours peuple et de représenter toujours et seulement les aspirations de l'art populaire du XIXme siècle et du XXme siècle. Personne n'est plus étranger aux préoccupations, aux écoles, aux styles et aux modes qui agitent les peintres nobles de notre époque. Le cerveau de Rousseau



comme tout cerveau d'homme du peuple est hanté par la photographie, mais par ce que la photographie offre aux yeux de moins scientifiquement réel et de moins conforme à la vision humaine: les contours secs et nets, la stupidité figée des attitudes, des expressions et des regards, les oppositions dures des ombres et des lumières la multiplicité des détails exprimés tous sur le même plan, et l'aspect d'arrêt qu'elle prête à la vie. A côté de cette vision photographique de la nature, Rousseau a conservé ou retrouvé instinctivement en lui, comme actuellement beaucoup d'autres artistes du peuple, le moyen de représenter l'homme d'une façon baroque et primitive, comme on le faisait aux époques barbares du moyen âge européen. Triste pantin désossé, désarticulé, qui se comporte comme s'il était bourré de paille avec des manches à balais dans ses pantalons et un masque de carton vide fixé à son chapeau. Nus qui ressemblent à des poupées de son déshabillées. Visages aussi laids que ceux des gravures sur bois du XVme siècle (je ne parle pas de gravures italiennes, bien entendu).

Cependant, autour de cette humanité falote où les nudités roses contrastent avec les gens habillés en noir (et de ce noir de cirage qu'affectionnent les peintres du peuple) surgit une nature toute sèche, rectiligne, implacable avec des architectures d'un rendu appliqué sur un ciel trop bleu qui semble coulé en porcelaine. Mais parfois d'énormes plantes grasses, de grosses fleurs charnues échappées de je ne sais quelles serres, des bêtes étranges aussi souples que celles des miniaturistes persans, de grands soleils tout ronds fondant dans la douceur d'un crépuscule qui n'a plus rien de matériel, prêtent aux tableaux de Rousseau un aspect inattendu et féérique. En même temps, débarrassé de cette lourdeur qui depuis plus d'un siècle s'attache à l'art populaire français, sa facture s'affine, sa touche s'éthérise, ses couleurs s'harmonisent délicatement, un sens nouveau des dégradés et du clair-obscur aérien s'affirme en lui, et soudain voilà Rousseau tout près de ces artistes populaires du nord des Alpes qui vers la fin du XVIIIme siècle cultivaient un art parfois aussi raffiné que celui des Siennois du XIVme siècle ou des Persans à l'apogée de leur culture.

Par ces qualités de facture, d'imagination, par sa faculté décorative, Rousseau s'élève bien au-dessus de ces amateurs dont les œuvres naissent, vivent et disparaissent dans les quartiers populaires de nos villes. Mais aucun de ces mérites ne suffit à rapprocher Rousseau des peintres cultivés de notre époque. Bien au contraire, je dirais même que les qualités les plus précieuses de Rousseau sont justement celles qui l'éloignent le plus fortement des goûts de la bourgeoisie cultivée et le rattachent

le plus intimement aux aspirations du peuple, de ce peuple qui, avant d'être atteint de l'étrange mélancolie qui semble peser aujoud'hui sur lui, aimait un art d'un décor opulent, d'une exécution soignée et élégante, où les couleurs riches et fraîches étaient réparties avec un sentiment de l'harmonie devenu aujourd'hui bien rare.

Comme du reste le goût de Rousseau pour les ciels bleu-pâles dont aucun ange ne saurait percer la calotte rigide, pour les architectures monotones et vides, les rangées de fenêtres noires et mortes, pour l'humanité endimanchée et vêtue de noir, le rattache puissamment à tout ce qui hante le peuple lorsqu'il veut s'exprimer au moyen de la peinture !

On me dira peut-être qu'il manque à Rousseau, pour résumer toutes les tendances de l'art populaire de notre époque, le reflet du plaisir que trouvent les foules dans l'or en mouvement des manèges de chevaux de bois.

Mais ne serait-ce pas ce sentiment transposé qui anime et agrandit soudain l'œuvre de Rousseau lorsqu'il se livre aux inspirations féériques d'un exotisme fabuleux ?

IX. ART ET INDUSTRIE

Avec Rousseau, nous avons épuisé notre sujet du moins en ce qui concerne la peinture pouplaire. Mais il existe, je l'ai déjà dit, — et l'on en rencontre en fouillant les étalages des fêtes foraines ou de certaines boutiques dans les faubourgs des grandes villes —, certains objets d'art d'une réelle beauté, et qui, cependant, proviennent des mêmes fabriques que celles qui nous livrent les vilaines choses dont notre existence est entourée. Ce phénomène est incompréhensible. Est-il dû au manque de contrôle du directeur de l'usine sur les objets qu'il livre au public, à une défaillance des pauvres artistes que ces directeurs contraignent d'habitude à fabriquer des choses laides, ou à une loi qui exige que la beauté, en dépit de tout, s'affirme de temps à autre, dans tout ce que produit l'homme ?

Enfin, quelle qu'en soit la cause mystérieuse, il est de fait que ces objets existent et peuvent être achetés par chacun. C'est la coupe de verre opalin d'un bleu d'eau profonde, parfaite de forme, où les fleurs blanches sont si belles. C'est le foulard qu'on imprime en Suisse orientale ou en Lombardie aussi harmonieux de couleur et aussi riche de dessin qu'une broderie orientale. C'est le plateau de fer laqué, dont le décor en or sur noir, vaut bien celui des Vernis Martin du XVIIIme siècle. Ce sont ces vases en forme de fleurs qui, eux, valent bien les fantaisies des meilleurs

céramistes de Sèvres ou de Saxe. Et tous ces ornements de Noël, ces joyaux de verre, ces boules enchâssées dans des miroirs à facettes, ces polyèdres de toutes couleurs, ces rosaces où alterne avec tant de goût le rapport des ors mats et des ors brillants, ces jeux de cristaux et de perles, ces oiseaux diaprés. Et enfin combien de jouets qui représentent les apparences de la vie avec un style accusé, et un jeu très simple de couleurs, mais presque toujours autrement mieux réparties et accordées que dans la plupart des objets d'art moderne que livrent les grands artistes décorateurs aux grands magasins.

Que conclure de tout cela? D'abord, c'est qu'il existe des objets fabriqués en série pour le peuple et que ces objets présentent un caractère artistique; ensuite qu'il existe des gens du peuple assez sensibles à l'art, et cela sans avoir été éduqués par des conférences, pour acheter ces objets de préférence à d'autres. Enfin que, contrairement à ce qu'affirment les industriels et les marchands, il est possible de livrer au public pour des prix modestes de véritables objets d'art et qui, en dépit de leurs qualités artistiques, se vendent tout aussi bien que des horreurs.

Il faudrait ajouter encore, que puisqu'il existe dans le commerce des objets qui plaisent au peuple, les artistes qui désirent sincèrement avoir de l'influence ou de l'action sur le peuple devraient étudier pourquoi ces objets lui plaisent de préférence à d'autres et trouver le moyen d'émouvoir les classes populaires par un art qui exploite ce besoin.

X. CINÉMA

Nous toucherions à la fin de notre étude si nous n'étions pas certains que beaucoup l'estimeraient incomplète parce que nous n'avons pas parlé de la révolution apportée dans l'art actuel par le cinéma.

Je suis grand amateur de cinéma, je trouve à ces spectacles accessibles à toutes les bourses un grand repos pour l'esprit. De la vision fragmentaire et mouvante, qu'ils transcrivent en noir et blanc, de mille éléments plastiques, j'emporte parfois le souvenir de grandes joies pour les yeux. Bien qu'actuellement les spectacles cinématographiques (très chastes il y a quinze ans) soient trop souvent entremêlés d'exhibitions purement sensuelles, je tiens le cinéma pour beaucoup moins immoral que le théâtre. Si le cinéma est souvent bête et ennuyeux, cela vient de ce qu'il a commencé, comme le théâtre, sous les auspices de la pire des littératures et qu'il répand encore beaucoup de ce romanesque frelaté qu'inspira la basse littérature du XIXme siècle: mélange

de romantisme, d'antithèse, d'amour de la vertu à la mode laïque, de libéralisme larmoyant, d'appel incessant à l'émotion sentimentale, au détriment de la vérité, de la grandeur et de la beauté inspirées par l'étude de la réalité.

Que penser surtout, dans le cinéma, de cet abus du sentiment et d'un sentiment qui n'est autre chose qu'une sorte de volupté sublimisée et qui empeste les plus beaux films ? Et pourtant cet abus de fausse tendresse est particulièrement goûté du peuple à qui l'on a inculqué le besoin d'un art languide et tendre, où les oiseaux, les roses, les amours, les baisers, les petits chats et les tourterelles sont le symbole de toutes les grâces et de toutes les beautés. C'est pourquoi, avec ces décors remplis de prétentions bourgeoises ou de pédantes archéologies, avec cette psychologie de romance, ce comique de vaudeville, je doute que le cinéma apporte au monde d'ici à longtemps une esthétique nouvelle.

Il y a pourtant dans le cinéma des éléments tout à fait neufs qui sont les compléments inattendus des drames absurdes ou des infâmes farces qui défilent sur l'écran. Simultanéité complexe d'action, changements rapides d'échelle, de relief, de mouvement, de lumière, de vitesse, qui prêtent au metteur en scène une pâte plastique d'une richesse merveilleuse et que bien peu savent utiliser. Pour un ou deux films réussis, que de myriamètres de pellicules gâchées ! Mais enfin, si ces moyens nouveaux prodigués inconsciemment ou employés sciemment agissent sur l'élite et les artistes, pensez-vous qu'il en soit de même pour les bourgeois et le peuple ? Moi, non.

Le peuple, voit dans le cinéma, un théâtre à bon marché plus facile à comprendre que l'autre à cause des écriteaux. Le cinéma flatte, chez le peuple, sa passion pour tout ce qu'il croit être l'apanage des classes dirigeantes: le faux luxe, l'archéologie fastueuse, l'orientalisme sensuel, les décors de Palace Hôtel et de Sleeping Car. Mais lorsque le théâtre lui fournit les mêmes plaisirs pour le même prix, il le préfère de beaucoup.

Le peuple goûte encore, au cinéma, le plaisir de certaines émotions violentes que provoquent les sports hardis ou dangereux. Drame de cow-boys ou de détectives. Il rit aux éclats de certains acteurs comiques qui ont le génie de la bouffonnerie, moi aussi, du reste, mais ici il n'est plus guère question d'art plastique.

Le peuple, du reste, n'aime pas les confusions de genres. Le ciné, c'est quelque chose qui bouge et qui est expliqué par un texte. L'art, c'est avant tout immobile, cela doit imiter la nature ou la photographie au moyen du modelé et de la couleur. Et cette notion est si définie pour lui, qu'il faudra bien longtemps avant qu'il la modifie.

Il y aurait pourtant bien des choses à dire sur le cinéma. On pourrait parler de ses nouveaux moyens d'expression. Depuis quelques années, le cinéma commence, semble-t-il, à échapper à la tutelle de la littérature pour dépendre de lois nouvelles inspirées par une esthétique qui dépend de la plastique et qu'il a découverte par ses propres moyens. Rien de plus intéressant que ces tentatives qui prêtent au drame cinématographique un intérêt autrement passionnant que ces stupides livrets dont l'unique thème réside en un amour contrarié que le dernier épisode satisfait toujours pleinement.

Le premier motif que le cinéma a imposé à la littérature, c'est la poursuite, qui est une sorte de transposition plastique de la fugue et qui joue encore toujours son rôle dans les films d'aujourd'hui. Puis il y eu le gros plan, avec ses merveilleux visages colossaux que modèlent avec tant de variété les feux des projecteurs. Puis la poésie des objets placés en évidence au milieu de l'action par une mise en page étudiée. Puis la magie du ralenti. Puis l'intermède des étendues mouvantes, roseaux, blés, flammes, terres ou rails fuyant derrière l'auto ou le tram, reflets dans l'eau, nuages, « cime indéterminée des forêts», « molle intumescence des flots ». On apprit à multiplier les plans à travers des cristaux à facettes, à déformer les figures par des miroirs ondulés, à photographier l'objet plafonnant, ou bien, au contraire, en vue plongeante. Les mille jeux des lumières et des ombres utilisés par des procédés toujours plus subtils à eux seuls ont créé une esthétique nouvelle. Tous ces apports nouveaux à l'art du cinéma ont été inventés, présentés, étudiés et font aujourd'hui partie intégrale du répertoire non seulement des drames et des comédies projetées à l'écran, mais encore même des documentaires et des actualités. Il y a donc aujourd'hui une matière plastique cinématographique qui s'impose aux compositeurs de livrets et force les éditeurs des grandes maisons de films à faire appel à l'imagination artistique — ce qui, sous le prétexte absurde que le peuple ne comprenait pas, était absolument défendu aux auteurs il y a quelques années. Cette matière plastique, qui agit fortement sur nous, agit, elle aussi, sur les couches populaires, c'est probable, bien qu'indéfini. Si indéfini même que, pour l'instant, il nous est impossible d'en tenir compte dans l'enquête que nous poursuivons sur les besoins du peuple en matière d'art.

Il n'en est pas moins certain que, s'il existait des spectacles cinématographiques composés par des artistes chrétiens, dont les mystères et l'histoire du christianisme fussent une source d'inspiration constante, l'art religieux risquerait d'être renouvelé selon un mode à la fois moderne et vivant, qui le rendrait en même temps accessible au peuple.

Quelques tentatives entreprises par des maisons qui semblent peu éclairées sur notre religion, nous ont dégoûté du cinéma chrétien. N'empêche qu'il demeure dans ces tentatives des possibilités et des sources d'inspiration pour un art meilleur. Sans parler d'un ancien *Christus* de déplorable mémoire, il y eut *Ben Hur* où au milieu d'un tas de choses de très mauvais goût, la Main du Christ, seul témoignage au milieu d'une histoire d'amour romanesque, de Sa Divine Présence, est une trouvaille que bien des peintres pourraient exploiter. Ils seraient, du reste, fort mal compris du public. J'en ai fait l'expérience. Avant d'avoir vu *Ben Hur*, puis après, pour éviter la douloureuse banalité d'une figure du Christ Crucifié que je ne me sens pas la force de créer, je m'étais permis de représenter les calvaires, une fois par des mains sanglantes, l'autre fois par des pieds saignants. On m'a traité d'artiste incompréhensible, ce qui prouve que ni le peuple, ni ceux qui le dirigent, ne sont mûrs pour un art nouveau dont les moyens d'expression seraient transposés du cinéma.

Il y eut aussi *Le Roi des Rois*, où les Evangiles interprétés d'une façon fantaisiste et complétés d'une façon encore plus fantaisiste par la punition de Caïphe *seul responsable de la mort du Christ !* étaient entremêlés de visions dignes des music-halls, où des demis nudités suggestives devenaient bien pénibles en présence du Christ. Mais, même dans ce film qu'on ne devrait pas présenter sans coupure devant un public catholique, il y avait certains éléments heureux qui, dans la représentation de la Vie de Notre-Seigneur, nous changeaient des visions accablantes auxquelles les imitateurs de Raphaël et de Fra Angelico nous ont habitués depuis bientôt un siècle et demi.

Il y eut, pour ne rien laisser échapper dans ce domaine de l'histoire du cinéma, *Intolérance* de Griffith. Ce film créé par un artiste qui, avait le sens des effets plastiques qu'on pouvait tirer de l'écran, était conçu dans un esprit humanitaire qui le rend inacceptable dans son ensemble à une conscience catholique. Les visions voluptueuses de la chute de Babylone, celles de la vie du Christ, celles des guerres de religion en France et une histoire d'amour judiciaire à notre époque, à New-York, y étaient habilement entremêlées dans un fatras d'où l'on pouvait sortir quelques visions d'un art religieux jusqu'ici inconnu.

Il y eut aussi un film suédois, *Le Charretier de la Mort* où, dans un tout autre genre d'inspiration et dans une donnée très moderne, on pouvait retrouver la veine d'inspiration qui présidait à ces danses de morts d'origine, certes, religieuse, mais d'un goût horriblement macabre, qui fleurirent en France et en Allemagne entre le XVme et le XVIme siècles.

Je n'ai vu que les photographies d'un film nordique appelé *Sorcellerie*, ces photos m'ont suffi pour savoir qu'il existe dans le domaine obscur de l'envers de la religion des éléments plastiques parallèles à ceux de l'art religieux. *Metropolis* et *Mandragore* nous ont montré que cette veine existait encore. Elle existe du reste dans l'art du Nord et nous lui consacrerons plus tard, un chapitre à part.

La Russie soviétique nous envoie souvent aujourd'hui des films doctrinaires d'un art aussi parfait en son genre que celui des ballets russes et qui seraient dignes d'une meilleure cause. Il faudrait, en renversant les valeurs, s'en inspirer pour constituer les éléments d'un art cinématographique chrétien qui devançât, comme il serait de juste, celui des indifférents ou des impies.

Il y eut enfin cette *Jeanne d'Arc*, réalisation merveilleuse du procès d'une sainte, où le clergé du XVme siècle est douloureusement sacrifié à la vérité historique. Film très simple, basé sur la diversité d'expressions des visages agrandis, et dont le manque de faste et peut-être aussi le manque de mouvement, ont déplu au peuple.

Tout cela pour dire que l'art du cinéma abonde de possibilités dans le domaine de l'art religieux, et qu'il est capable de renouveler nos formes d'expression dans tout ce qui représente les figures que nous attribuons à Dieu, à la Sainte Vierge, aux saints et à leur vie humaine ou glorieuse. Et encore ce domaine n'est presque pas exploité.

Qu'on nous donne sans avarice les fonds suffisants, et du merveilleux récit d'aventure que sont les Actes des Apôtres, de la Vie de saint François-Xavier, de celle de sainte Thérèse de Lisieux, de celle des Pères du désert, ou simplement d'une des passions des Evangiles suivie verset par verset, avec ses préfigurations figurées, nous tirerions des spectacles qui renouvelleraient complètement l'art religieux.

Nous nous laissons emporter dans le domaine du rêve. Car à la vérité, il est impossible d'attendre qu'avant bien longtemps l'art muet de l'écran influence d'une manière salutaire la peinture religieuse, la sculpture religieuse, et le vitrail, et tout ce qui dépend de l'art chrétien. Le peuple qui craint avant tout, comme je l'ai déjà dit, la confusion des genres, y consentira très lentement. Le bourgeois, que le cinéma choque un peu, a tout intérêt, dans son académisme latent, à repousser cette source d'inspiration nouvelle. Il ne restera donc aux artistes qu'à se sacrifier au milieu de l'incompréhension de tous pour chercher à rénover, par ce moyen inattendu, l'art religieux et à le réveiller de la désolante léthargie où il sommeille depuis si longtemps.

XI. L'ART POUR TOUS

Ce chapitre, qui est en somme une parenthèse, terminant notre enquête, il nous reste à en récapituler les résultats.

L'étude des goûts des classes populaires à notre époque peut donc se résumer ainsi. Leurs aspirations en matière d'art sont satisfaites, pour un bon tiers, par tout ce que la mode a rejeté et par tout ce qu'aimaient, hier, avant-hier, ou même il y a bien longtemps, la bourgeoisie et les gens du monde. Les industriels en satisfont un autre tiers par les fadasseries sentimentales, patriotiques ou d'une religiosité à fleur de peau, comme les cartes postales et les illustrations faisant appel à la tendresse, les suppléments en couleurs de l'*Illustration* et les statues polychromes du quartier St-Sulpice. Reste un tiers de ces aspirations qui recèle un attrait instinctif pour un art vraiment populaire, faisant appel au besoin de somptuosité et au sentiment du tragique que le peuple européen cache toujours en son cœur.

Il faut naturellement ajouter à cela les modifications qu'apportent à la vision même du peuple les efforts de la réclame. Et nous aurons l'essence de ce qui compose le goût moyen de l'homme du peuple tel qu'il existe aujourd'hui dans les villes et les campagnes de l'Europe et de l'Amérique civilisée.

Forts de cette constatation, il serait facile, semble-t-il, aux artistes, de satisfaire les désirs du peuple en substituant aux sentimentalités de l'industrie allemande d'avant-guerre et aux laisser-pour-compte d'un romantisme démodé depuis bientôt cent ans, un art nouveau et sain, qui répondît vraiment aux aspirations confuses, mais en somme nobles des classes ignorantes. Et cependant, la réalisation de ce proramme est presque impossible. Car jamais le peuple moderne n'appréciera ouvertement un art qui se rapprocherait de celui qu'il produit instinctivement et que les classes bourgeoises condamnent implacablement (et il le sent et en a honte) au nom de l'académisme et du bon goût. Son aspiration naturelle et normale à s'élever vers la classe bourgeoise lui défend absolument de se révolter contre les goûts de celle-là. C'est pour cela que l'artiste qui voudrait rompre le cercle magique qui sépare actuellement les grands créateurs et le peuple, devrait non seulement satisfaire les goûts et les aspirations des classes populaires, mais encore celui des classes bourgeoises et même celui des élites mondaines. Et quoi de plus difficile, pour un artiste chrétien, que de trouver un style qui le satisfasse d'abord lui-même, qui ne l'éloigne ensuite pas trop des tendances de bons artistes contemporains, enfin qui réponde au goût à la fois des grands de ce monde, des bourgeois, des lettrés,

du peuple des villes et de celui des campagnes, des laïcs et du clergé. Ce style, les industriels qui perpétuent la sculpture polychrome pour la décoration des églises catholiques du monde entier, ils l'ont presque trouvé. Mais il satisfait tout le monde, classes bourgeoises, clergé, peuple et même certains lettrés, sauf les artistes. Et ceux-ci, en matière d'art, dans une république ou une cité bien organisée, devraient au moins avoir le droit d'être consultés sur ce sujet.

Non, l'art qui satisfera tout le monde, à la fois Picasso et Maurice Denis, la femme du monde qui admire l'œuvre de Picasso par snobisme et qui protège aussi les ballets russes et le mobilier sino-allemand des grands tapissiers d'aujourd'hui, le bourgeois qui préfère la tradition classique française et accorde comme seule concession à l'esprit moderne une certaine attention aux sévérités des manifestations rythmiques, une partie des clercs et le dévot pour qui tout ce qui ne rappelle pas d'une façon du reste très mauvaise le moyen âge romantique est entaché d'esprit païen et par conséquent condamnable, les autres dévots et les autres clercs pour qui tout ce qui ne se rattache pas à l'académisme créé par Raphaël est encore plus condamnable —, et qui après cela encore satisferait les besoins de ce peuple qui partage ses faveurs entre le paradis des chevaux de bois, l'enfer des musées anatomiques et les images qui abreuvent, sans l'étancher jamais, son immense besoin de grâce physique et de tendresse, voilà certes un art qui non seulement est bien loin d'être réalisé, mais encore même d'être défini.

Il faut donc pour l'instant se résigner à constater que bien des goûts, et parfois des goûts contradictoires, existent en matière d'art dans la chrétienté. Et que la plupart de ces goûts sont légitimes et justifiables. Et plus spécialement ceux du peuple qui n'ont pas été pleinement satisfaits depuis longtemps.

Et cette constatation, qui contient déjà quelque certitude, aidera certainement ceux qui cherchent sincèrement à renouveler l'art religieux, à produire des œuvres d'art qui, tout en dépendant du grand mouvement artistique contemporain, sauront donner satisfaction à la grande foule des chrétiens, c'est-à-dire de tous les hommes chez qui l'Evangile a été prêché et pour le salut desquels Notre-Seigneur Jésus-Christ a été mis en croix.

ALEXANDRE CINGRIA.

LA PÉDAGOGIE DE LA GRACE DANS UN COEUR D'ENFANT

GUY DE FONTGALLAND

Il serait vain de vouloir récrire la courte vie de Guy de Fontgalland. Nul ne saura dire ce que fut cet enfant avec le naturel, la fraîcheur, la délicatesse de sa mère dans l'opuscule que la Bonne Presse a publié en septembre 1925. *Une âme d'enfant* demeure sur Guy la source essentielle, la seule. Car je n'en sépare pas la biographie plus développée du P. Henry Perroy, S. J., *La Mission d'un enfant*, composée en étroite liaison avec le milieu familial et scolaire de Guy; l'auteur, dont l'art est exquis, s'est sagement borné à rattacher les paroles et les gestes de ce petit aux circonstances qui les situent et les expliquent.

Nul ne refera jamais ces deux livres. Ce serait leur faire tort que de les résumer. Il nous est nonobstant permis de les lire et relire, d'exprimer ce qu'ils nous suggèrent... Après quoi, l'on aimera silencieusement...

L'ENFANT

Guy de Fontgalland est apparu sur notre terre froide et dépouillée au soir du 30 novembre 1913, à Paris. Que de fois, pressentant sa venue, sa mère l'avait offert à Dieu. Le voici enfin, tout menu, jailli dans le monde et vers la vie. Mais celle qui la lui donna défaille et semble trépasser. On dépose en

---

Nous déclarons vouloir nous conformer aux décrets d'Urbain VIII concernant la canonisation et la béatification des serviteurs de Dieu; nous ne prétendons, en conséquence, ne donner aux faits, aux idées et aux paroles contenues dans ces pages, spécialement aux expressions « saint », « sainteté », etc., que le sens autorisé par l'Eglise, au jugement de laquelle nous nous soumettons par avance joyeusement et filialement. E. D.

hâte, pour s'empresser autour d'elle, le bébé sur un fauteuil paillé.

— Voici votre premier lit, dit-on plus tard à Guy, en le lui montrant.

— Oh ! que c'est gentil de la part du petit Jésus d'avoir voulu que, en arrivant dans ce monde, je sois posé sur de la paille comme lui !

La crise est surmontée. La mère tend les bras. On lui remet ce pauvre morceau de chair rouge et ridée, si fragile, mais qui palpite sous l'impulsion d'une âme que Dieu lui-même vient de créer, — pour une destinée précise, mais laquelle ?

Le divin y entra proprement le 7 décembre, au moment où sonnaient les cloches des premières vêpres de l'Immaculée-Conception. Mgr de Gibergues baptisa l'enfant en l'église St-Augustin sous les prénoms de Guy-Pierre-Emmanuel. Le petit Jésus, sa « Maman du Ciel », le premier Pape s'unirent en ce jour pour marquer Guy à leur dévotion. Il y resta fidèle. Emmanuel: l'Enfant de Noël, Dieu avec nous, Dieu en Guy.

Voilà donc le divin réalisé.

Mais, ce divin, selon la voie normale de la Providence, ne s'épanouit que moyennant l'active collaboration de parents chrétiens. La famille chrétienne est l'atmosphère où la grâce fait croître et prospérer la fleur merveilleuse de la sainteté au cœur des petits enfants.

Guy en est une démonstration.

Le voici, pour l'instant, tapi dans les linges et les laines. Une croix d'ivoire surmonte ces blancheurs, une croix avec une tête d'ange à l'endroit où la traverse barre le montant. Celui dont le petit Jésus a voulu faire un ange ne le deviendra que par la croix.

En attendant, Guy est un enfant comme les autres, un garçon, un authentique garçon, sain, fort, remuant, primesautier, jouant aux jeux des garçons et n'aimant pas les filles. Il souhaita successivement devenir conducteur du chemin de fer du Bois de Boulogne, capitaine de pompiers, mécanicien à la bonne Presse, inventeur de moteurs et de machines. Un garçon dont on ne saura dire assez qu'il fut joyeux, vif et bruyant. La sainteté comporte cela chez les enfants.

Voici qu'il a deux ans et demi. Il attend un petit frère et s'impatiente.

— Pas une sœur surtout ! On doit toujours céder aux filles...

Ce fut bien un petit frère. Seulement, on l'avait choisi vraiment trop petit.

— C'est ça, mon petit frère, ça qui remue ? et quand est-ce qu'on jouera ensemble, nous deux ?

Il se consola en contant sa déception à Moumoute, son gros ours blanc en peluche :

— Sais-tu, eh bien, mon petit frère, il crie, il dort et il mange maman... ; ce n'est pas une vie, ça.

Les mois passent vite. Entre temps, le petit frère avait grandi. Guy s'improvisa son éducateur. Il lui apprit à tracer un signe de croix fort correct bien avant que le bambin en pût prononcer les paroles et l'entretint avec passion du cher petit Jésus.

Le moment vint donc où l'on put jouer ensemble, Guy, Marc, Moumoute aussi, personnage d'importance dans les premières années de Guy, dont il se préoccupait lors des bombardements, qu'il prenait à la campagne avec lui...

A Paris, le meccano devint leur jeu favori. L'aîné se plaisait à imaginer d'ingénieux engins ; il dirigeait la construction et la marche des machines. Le cadet servait, passait les pièces, serrait les écrous. Une dynamo actionnait ce qui devait se mouvoir. Il arrivait bien que les plombs de la conduite électrique fondaient. Une obscurité subite envahissait l'appartement. Leur mère accourait, quelque peu impatientée. Mais Guy, juché sur une échelle, avait déjà réparé les dégâts :

— Pourquoi t'en faire, maman ? Tu vois, c'est si simple...

Les vacances venues, Tullins ou Die ouvraient les portes de leurs vastes maisons de campagne sur le parc, les jardins et les champs. Il est du naturel des garçons de s'y ébattre, de grimper aux arbres, de creuser des trous, de faire passer leur chemin de fer dans des tunnels et par des tranchées, de rester longuement à plat ventre, observant les besognes mystérieuses des lézards et des insectes. Les costumes en subissent maintes injures et l'étoffe des culottes présente de lamentables solutions de continuité...

Oui, un garçon, aussi garçon qu'il peut l'être, que les autres ne manquent pas d'aimer, dès qu'ils en entendent parler, tant il leur ressemble, tant ils se reconnaissent en lui.

Aimant aussi, tendre et caressant autant qu'une mère peut le souhaiter.

— Ma maman chérie, ma maman à moi, câlinait-il volontiers.

Lorsqu'il constata sur ses bras les points enflammés de la rougeole, en avril 1922, il s'écria dans un transport :

— Maman, regarde, quel bonheur ! C'est à mon tour. Tu vas me prendre tout seul dans ta chambre et tu vas me dorloter et ne pas me quitter, comme tu as fait pour Marc.

Mais rien de sensuel ne devait se glisser dans ses tendresses, même les plus délicatement maternelles ; il avait exigé que sa mère ne l'éveillât, le matin, qu'avec des baisers « ailés, doux, légers, pas appuyés... »

Là dessous, une vie intérieure intense, où l'on sent le don de sagesse travailler une âme qui s'est livrée sans résistance à son empire, dès les premières années de sa brève existence.

N'ose-t-on pas remonter plus haut ? à ces communions où sa mère souhaitait faire passer le divin jusqu'en cette chair qu'elle sentait remuer en elle ? Et c'est toute son âme qu'elle aspirait plus tard à communiquer à ce nourrisson qui s'agrippait à son sein.

Elevé dans une pareille ambiance religieuse, ce petit se laisse envahir par l'irradiation de la grâce, disons mieux: des Trois Personnes à demeure dans son cœur. Jésus fut son premier mot. Il reconnaissait son Jésus sur les images et les crucifix, lui souriait, l'appelait, l'embrassait.

Il s'exclama, la première nuit, où il vit les étoiles: « Guy est content que tout ça, si beau, soit à petit Jésus ». Il s'informa si l'on ennuyait le petit Jésus à lui passer des gants, s'il portait des bretelles. Il fut ravi d'apprendre que, pour lui parler et l'aimer, il n'avait pas besoin de l'aller chercher dans le ciel où il lui jetait des baisers. Sa grand'mère lui révéla incidemment que Jésus habitait dans son cœur depuis son baptême. Ce fut une étourdissante explosion de joie. Depuis, il faisait fréquemment ausculter son cœur, au milieu d'un jeu, d'une gambade, d'un repas, pour savoir si le petit Jésus s'y trouvait encore. Une fois sa mère agacée:

— Non, cette fois-ci tu as été trop bruyant. Tu as réveillé ton petit frère avec ta trompette; petit Jésus est parti de ton cœur...

Atterré, Guy demeure immobile, puis:

— Maman, maman, écoute encore...

— Oh ! tu es par trop insupportable, tu me déranges à chaque instant...; non, je ne l'entends pas, petit Jésus, il n'est pas de retour.

— Eh bien si, maman..., il est revenu dans mon cœur, Jésus..; tu ne l'y entends pas, toi, mais, moi, je l'y sens...

Guy avait alors trois ans.

Depuis, tout en demeurant le garçonnet spontané, volontiers turbulent, volontaire, il sembla se replier en lui-même à mesure que sa raison se développait. Il s'établit alors entre Jésus et son Guy cette mystérieuse et cordiale intimité sur laquelle nous avons suffisamment de données pour pouvoir l'affirmer, insuffisamment pour satisfaire notre appétit de savoir.

Dès qu'il sut que son bien aimé Jésus résidait dans la « petite maison des églises », Guy se sentit attiré vers l'Eucharistie. Il demandait à venir l'y trouver; il montait sur le plus haut degré

de l'autel, et, les yeux fixés sur la porte close, pour longtemps encore, ce petit demeurait immobile, adorant, sans rien dire, dans une totale oblation d'amour.

Il y pense le jour, au milieu de ses jeux et de ses promenades. Il lui parle, le soir, au lit:

— Que fais-tu ? lui demande sa mère, l'entendant deviser.

— Je cause.

— Tu causes ? mais tu es tout seul.

— Tu ne comprends donc pas: je cause avec le petit Jésus.

C'est encore Jésus qui hante son sommeil; en vérité, s'il dort, son cœur veille:

— Maman, j'ai rêvé de petit Jésus toute la nuit.

En prévision de sa première communion, il s'impose des sacrifices dont il tient une comptabilité exacte et soignée. La viande lui répugne ; on ne lui en sert qu'à midi, mais on l'oblige à la manger. Les révoltes en face de son assiette deviennent de plus en plus rares. Chaque bouchée lui est un renoncement douloureux, mais aussi, il est plus riche le bouquet qu'il présente, le soir, à son petit Jésus. Si bien que, certain jour où le déjeuner est trop à son goût, il glisse dans sa bottine, au cours de la promenade un caillou qui lui blesse le pied.

— C'est aujourd'hui vendredi, jour de la mort du petit Jésus, et, comme, ne mangeant pas de viande, je n'ai pas de mortification à lui offrir, j'ai inventé celle-là...

Il se corrige de ses défauts. Oh ! pas d'un coup ; il est vif encore, mais d'une vivacité qui se modère.

— Ne hurle pas tant, déclare-t-il à son petit frère qu'il avait gratifié d'une gifle retentissante, je ne t'en ai donné qu'une à cause de ma première communion ; si je ne m'y préparais pas, tu en aurais reçu deux ou trois.

Sa mère le disposa minutieusement à sa première confession. Elle lui apprit à s'examiner, à énumérer ses péchés dans l'ordre, à s'en repentir surtout. Un matin qu'elle lui parlait du ciel, de l'enfer pour l'exciter à la contrition: « Non maman, fit Guy, ne me parle que du petit Jésus sur sa croix, de sa Maman qui pleurait à côté... pas autre chose, c'est ça, oh oui alors, qui me fait regretter mes péchés: voir mon Jésus qui a mal pour moi sur sa croix, et sa Maman qui pleure... Oh ! je les aime tant... »

Cette première confession fut marquée de la note pittoresque qui est un des charmes de Guy.

Après s'être confessé, après avoir accompli sa pénitence, Guy se leva rayonnant ; il sautait de joie en sortant de l'église: « Maman, je suis content ; je voudrais que tout le monde fût aussi content que moi. » Faute de pouvoir contenter tout le

monde, il pria sa mère d'acheter un gros « gâteau » pour Marc. Et comme cela ne suffisait pas: « Maman, disait-il, à chaque pauvre qu'il rencontrait, laisse-moi lui donner quelques sous. »

Guy aurait voulu recevoir son cher petit Jésus bien plus tôt. A cinq ans et demi, tout en blanc, il avait jeté des fleurs devant le Saint-Sacrement, lors d'une procession de la Fête-Dieu. Le soir, Guy remarqua, tout dolent de désir:

— C'est bien gentil d'escorter le bon Jésus, mais j'aimerais encore mieux le recevoir !

C'était en 1918.

Le 22 mai 1921 enfin, en la fête de la Sainte Trinité, le cœur de Guy s'ouvrit pour la première fois à son cher Jésus. La semaine de préparation fut extraordinairement recueillie. Il résuma les instructions de la retraite et ses notes sont bien caractéristiques de sa manière; il ne se contenta pas d'indiquer le sujet qu'avait développé le prédicateur; il y relata sa réaction personnelle avec une netteté étonnante pour son âge.

La veille, un samedi, c'est la joie débordante. La nuit est agitée. Dès l'aube, il réveille et bouscule tout le monde:

— Maman ! oh ! maman, c'est aujourd'hui... aujourd'hui... mon grand jour... habille-moi vite.

On doit s'exécuter. On s'empresse si bien qu'on arrive à l'église Saint-Honoré d'Eylau avant l'ouverture des portes.

Pour une fois, ce ne fut pas Jésus qui eut à patienter...

Ce qui se passa entre Jésus et son Guy, ce jour-là, et lors des communions qui suivirent, de plus en plus fréquentes, nul ne le saura.

Le soir, comme sa maman le bordait dans son lit:

— Mon chéri, tu es heureux ?

— Oh ! oui, ma petite maman.

— Et tu l'as bien prié, le cher petit Jésus ? Que lui as-tu demandé ?

— Je ne lui ai rien demandé, rien; c'est lui, Jésus, qui m'a parlé... Je l'ai écouté, et je lui ai simplement dit: Oui !

Jésus lui avait confié qu'il voulait faire de lui « un ange »..., dira-t-il plus tard.

En attendant, Guy n'est qu'un fort modeste écolier.

L'ÉCOLIER

Jusqu'à sa huitième année, Guy travailla sous la direction d'une institutrice. En octobre 1921, il entra comme externe au collège Saint-Louis de Gonzague, rue Franklin.

L'adaptation fut pénible ; elle ne fut jamais complète. Cet enfant ne réussit pas à se fondre dans la communauté scolaire, ni pendant les leçons pour les suivre avec son groupe, ni pendant les récréations pour courir, sauter et jouer collectivement. Il fut brimé par ses camarades, puni par ses surveillants. Certains caractères demeurent obstinément rebelles, malgré l'effort et la bonne volonté, à l'emprise et à la cohésion grégaires, et ce sont souvent les natures les plus personnelles, les plus riches, les plus intensément vivantes. On croit pouvoir avancer que Guy fut de celles-là, à le voir si timide et silencieux au collège, alors qu'il est causeur et bruyant à la maison ; distrait, indifférent en classe, alors que, chez lui, son esprit est toujours en éveil.

Car Guy ne fut qu'un écolier passable. Ses notes n'étaient pas mauvaises ; il était admis à monter en toute honnêteté d'un cours à l'autre. Mais il n'excellait en rien ; il ne pouvait, aux jours solennels des prix, faire étalage de ces distinctions de papier dont s'enorgueillissaient les mères d'autres enfants, — pour elles plus que pour eux.

— Est-ce pour moi ou pour ton orgueil que tu veux que je sois le premier ?

Et comme ses parents l'en gourmandaient :

— Bah ! il faut bien qu'il y ait des premiers et des derniers...

— Quel paresseux tu fais ! s'exclamait sa mère.

— Mais, maman, je ne reste jamais sans rien faire.

Non, Guy ne fut pas un paresseux au sens d'oisif. Il a beaucoup lu ; il a observé ; il a expérimenté. Ses préférences allaient aux lectures, aux conversations, aux jeux qui touchaient à la technique et à la science. L'un de ses derniers jouets fut une machine à calculer ; le dernier, une mignonne lampe électrique qu'on fait marcher à l'aide d'un levier. Dans une des « écoles actives » de nos jours, il aurait été un très brillant élève. Dès qu'il était question de moteurs, d'ondes, de chiffres, d'insectes, son intelligence s'affirmait remarquablement pénétrante et précise. On est stupéfié de ce que savait cet enfant de ce qui captive les jeunes d'aujourd'hui. Quel écolier passionnément attentif n'aurait-il pas été dans un institut comme celui de Mompione ou, parmi ses émules, les « petits Fabre » de Portomaggiore [1] — à condition, faut-il ajouter, que l'on n'y ait accordé à son cher Jésus pas moins d'intérêt qu'aux mœurs des chenilles, qu'aux exploits du pigeon fauve.

Les langues n'étaient évidemment pas de son goût. Ses dispositions natives étaient autres. Il était remarquablement doué

[1] G. LOMBARDO-RADICE, *Les « petits Fabre » de Portomaggiore*, traduction M.-A. Carroi, Delachaux et Niestlé, Neuchâtel et Paris.

pour la mécanique, les sciences physiques et naturelles, le dessin, et peut-être, les mathématiques. Les aptitudes sont diverses. On en doit tenir grand compte dans le jugement que l'on porte sur l'application d'un écolier. Mais les spécialistes s'imaginent tous que leur spécialité seule est digne d'intérêt et qu'elle doit intéresser tout le monde. Ce travers se rencontre fréquemment chez les professeurs.

Les *Etudes* narraient récemment la vie d'un homme qui a joué un certain rôle dans la littérature du XIXme siècle. On disait de lui qu'il avait brillé, au cours de ses classes dans un collège de Jésuites, à Paris, en composition française et en vers latins, mais qu'il se montra nul en sciences, que, selon toute vraisemblance, il n'arriva jamais avec succès au bout d'une division. Ce personnage mit-il à ses devoirs d'algèbre, à ses leçons de physique, toute l'application souhaitable ? On en peut douter. On ne l'inculpait néanmoins pas de paresse.

On excuse, en effet, volontiers, je l'ai souvent constaté, on ne pense même pas à accuser, qui est faible en mathématiques, en sciences, et n'y travaille guère, s'il est fort en français et dans les branches classiques. Que l'inverse se produise, l'épithète de paresseux jaillit spontanément. Il est entendu que l'on peut être nul en sciences, mais que, si l'on est faible en langue, on est un paresseux. Guy n'aurait-il pas souffert de ce préjugé ?

A ce propos, un problème se pose, qu'il n'est pas sans intérêt d'examiner: L'enfant parfait est-il nécessairement l'écolier exemplaire ?

Nous vivons en un temps si entiché de tout ce qui est scolaire, nous avons pour les classes un tel superstitieux respect, que nous sommes tentés de juger trop exclusivement de la valeur d'un enfant, d'un adolescent, sur la cote de ses moyennes du mois, sur le poids de ses prix et sur l'ampleur de ses diplômes.

Est-ce légitime ? Est-ce même raisonnable ?

N'en connaissons-nous pas, et combien, de ces hommes qui se sont maintenus bons à l'encontre de leurs professeurs, qui étaient mauvais ? N'en cite-t-on point qui furent des novateurs, des pionniers, des génies, justement parce qu'ils ont résisté à l'emprise de maîtres qui s'efforçaient de réduire les capacités de leurs élèves à leur routine, à leur culte d'un passé mort ? Il en est, de ceux-là, parmi les princes de l'Eglise, parmi les politiques et les savants, parmi les industriels et les artistes. N'en est-il point parmi nos propres camarades ?

Pénétrons jusqu'à l'intime noyau du problème.

La perfection se définit l'état d'un être ou d'un objet qui réalise sa fin en plénitude. Une montre parfaite est celle qui

indique exactement le cours des heures. Un cheval parfait est celui qui possède pleinement les aptitudes que doit posséder le cheval, du moins pour le service qu'on se propose d'en tirer.

L'enfant est un être en devenir. L'enfance n'est pas une fin en soi ; elle est ordonnée à l'âge adulte. On n'est pas enfant pour rester un enfant, mais pour devenir un homme. Aussi bien, la perfection de l'enfant consiste en ceci, qu'il ait, à un moment donné de son développement, les aptitudes et les qualités qu'il doit avoir à ce moment-là pour continuer et parfaire son évolution vers la plénitude de son être. S'il possède, à 7, à 12, à 15 ans, les qualités et les aptitudes qu'il doit avoir à 7, 12 et 15 ans, cet enfant réalise la perfection qui lui est propre, que ce perfectionnement soit dû ou non à l'école.

Car, pour obtenir ce perfectionnement, il est plusieurs moyens. L'école en est un ; il en est d'autres ; pour être le plus prisé de nos jours, l'école n'est pas nécessairement le meilleur. A côté d'elle, au-dessus d'elle, se placent normalement la famille, le milieu social, l'ascendant d'un animateur dont la stimulation et l'autorité font surgir des capacités et des énergies que l'école laisse inemployées, enfin l'initiative personnelle.

L'enfant parfait n'est pas nécessairement l'écolier exemplaire. Il peut arriver, au contraire, qu'un enfant n'est ce qu'il doit être et ne sauvegarde sa personnalité véritable qu'en résistant à l'influence néfaste ou diminuante de l'école.

Cette dernière éventualité ne se vérifie pas pour Guy. Mais, s'il fut écolier médiocre, il a remarquablement affiné son intelligence, grâce à l'ambiance familiale, grâce surtout à son initiative personnelle. Son instruction scolaire et la médiocrité de ses notes n'entreraient que très relativement en compte dans le jugement qu'aurait à produire sur lui un psychologue rompu aux méthodes modernes de la mesure des aptitudes mentales. Celui-ci estimerait que cet enfant a réalisé le perfectionnement normal de l'intelligence que son âge exigeait de lui, quoique non par l'école.

Il faut monter plus haut. L'enfant est ordonné à Dieu avant d'être ordonné à lui-même, j'entends à l'homme futur qu'il faut qu'il devienne.

La perfection chrétienne consiste à faire ce que Dieu veut, selon sa vocation.

Il était du devoir de Guy d'étudier sa grammaire et de soigner ses thèmes latins. Quand il s'accusait : « mon défaut est la paresse », il entendait avoir manqué à son devoir d'état. En quoi il se trouvait en faute. Mais, cette faute, ce petit l'expia durement : « Le bon Dieu m'aura fait souffrir de longues semaines pour effacer mes paresses. » Si le ciel devait jamais se vider de tous

ceux qui ont péché jadis, quel cortège en sortirait à la suite de Simon-Pierre et de Madeleine ! Ses compagnons d'âge ne sont pas fâchés d'apprendre que leur Guy ne fut point parfait, qu'il eut à porter le « fardeau » d'un des péchés dont ils sont coutumiers, et qu'ils peuvent admirer en lui un modèle de pénitence aussi.

Notre écolier, cependant, ne bénéficierait-il pas de circonstances atténuantes qui l'excusent dans une proportion qu'il ne nous appartient pas de déterminer ?

L'élémentaire justice exige que l'on juge Guy à la lumière des résultats certains, précis, de la psychologie scolaire d'aujourd'hui, spécialement de celle de l'attention et de l'intérêt. Elle nous invite à nous demander d'abord, en face d'un élève qui n'est pas appliqué, si son maître a su l'intéresser ou non. La paresse est un mot commode dont on se sert trop légèrement. On ne peut l'infliger à un enfant avant qu'il soit démontré que le professeur n'est responsable en rien de son manque d'intérêt, — les responsabilités sont souvent partagées.

Ce qu'on appelle paresse est un effet qu'on ne peut justement évaluer qu'en le rapportant à ses causes. Elle peut provenir, chez l'élève, d'une insuffisance de santé, d'une inaptitude foncière ou d'un total manque de goût ; chez le maître, d'une absence de méthode ou de préparation, d'un enseignement monotone, sans accent, grondeur, inadapté à la portée intellectuelle des écoliers ; ce n'est pas en les faisant bâiller qu'on excite les enfants à s'adonner à une étude passablement ingrate en elle-même. En ces cas, la faute, si elle existe, est fort atténuée.

Il faut aller plus avant. Il faut pénétrer jusqu'au fond du problème. Une autre explication se présente, plausible, mais qu'il appartient aux psychologues des états mystiques d'élucider.

Guy était fort distrait. Non le distrait-éparpillé, qui vole superficiellement d'un objet à l'autre sans s'arrêter à rien ; non le distrait-débile, auquel l'état de santé physique ou mentale interdit toute concentration ; mais le distrait-absorbé. Quand une pensée s'emparait de sa réflexion, Guy la poursuivait en une intense méditation intérieure, longuement, sans plus rien voir ni entendre. Si bien qu'aux entretiens familiaux, après un silence prolongé, il posait soudain une question qui se rapportait à une idée émise dix minutes plus tôt, alors que la conversation avait poursuivi son train ; d'où des coq-à-l'âne fort amusants.

Il apportait les mêmes dispositions en classe. Il y ruminait solitairement sa pensée, laissant le professeur développer la sienne de son côté. Celui-ci s'apercevait qu'on ne le suivait pas : « Fontgalland ! » s'écriait-il. Guy revenait à lui, tout effaré, et ne savait naturellement pas de quoi l'on avait parlé. Le plus

clair résultat de l'affaire était une de ces mauvaises notes de « diligence » qui consternaient ses parents.

« Fontgalland-toujours-dans-la-lune », plaisantaient ses camarades. « Il n'était pas dans la lune, mais au ciel », rectifia plus tard l'un d'eux.

Oui, Guy était au ciel. « Quand, à Franklin, je n'écoutais pas ce que disait le professeur, c'est que je pensais, en dedans de moi, à des choses de la vie plus belles et plus intéressantes que ses explications d'histoire ou de grammaire. »

Paresse ? On l'a dit. Il l'a dit lui-même. Est-ce la seule interprétation ? la plus profonde ?

Car, ces « choses de la vie » auxquelles il pensait, c'étaient celles de son petit Jésus et de sa Maman du ciel, celles de l'*Ave* de l'Ange et du *fiat* de la Vierge se déroulant devant son esprit extasié...

— J'ai compris de bien belles choses en disant lentement le *Je vous salue Marie.*

Ses biographes reconnaissent que Guy jouissait de la présence habituelle de son cher Jésus expérimentée dans son cœur. Ceux à qui pareille faveur est concédée sont parfois fort distraits à ce qui se dit et fait autour d'eux, tant Jésus concentre irrésistiblement sur lui toutes leurs pensées, tous leurs sentiments, tous leurs vouloirs. La méditation même, avec ses réflexions discursives et ses affections sciemment provoquées, leur devient impraticable.

Pareil état de concentration, dont l'auteur est Jésus, n'expliquerait-il pas mieux que la paresse, quoi qu'il en ait dit, chez cet enfant si pur, si pieux, de conscience si délicate, ses distractions ? Le vrai mot de l'énigme n'a-t-il pas été livré par ce condisciple : « Non, il n'était pas dans la lune ; il était au ciel. »

Mais la classe ? Comment oser rendre Jésus responsable d'avoir distrait un écolier de ses leçons ?

Jésus, qui « distrait » cependant l'âme religieuse de sa méditation discursive, mais pour une « méditation » meilleure, n'aurait-il pas le droit, s'il l'estime bon, de détourner l'attention d'un écolier de l'enseignement de son professeur pour la mieux concentrer sur un meilleur enseignement d'un meilleur professeur, lui-même ? La leçon n'est pas une fin ; c'est un moyen qu'un moyen meilleur peut supplanter. La leçon est un moyen, ordinaire en notre temps, mais non le seul, nous l'avons dit, d'adapter la jeunesse à sa situation future, à sa tâche d'homme. Elle n'est un bien que pour autant qu'elle prépare l'enfant à la destinée très concrète que la Providence lui réserve, sa vocation, sa « mission » ici-bas.

Il est possible, et le cas est peut-être plus fréquent qu'on ne le suppose, que les réflexions d'un distrait-absorbé aient, pour le développement de son intelligence, pour la réalisation de sa destinée, plus d'importance et de valeur que ce que dit le maître. Elles sont, pour lui, plus que l'objet de la leçon, souvent si mort, des « choses de la vie ». Guy raisonnait non sans justesse, quand il déclarait: « A quoi bon travailler pour passer des examens, me faire une situation dans la vie, comme les autres, puisque, moi, ma situation, ce sera le ciel bientôt !... »

Son professeur, comme il était de son devoir, préparait ses élèves à leur situation terrestre. Jésus, lui, préparait Guy à sa situation céleste. Il n'y a rien là d'extraordinaire ni de scandalisant, pour qui admet l'action du Christ dans la contemplation infuse. Si Dieu avait voulu que Guy éclairât plus tard les hommes comme saint Thomas, il lui aurait donné le goût de l'étude. Mais il voulait le préparer à mourir petit, à devenir un exemplaire de sainteté dans la famille et par la famille, ce à quoi son maître ne songeait guère, et pour cause. Et cette apparente distraction y a servi.

Le professeur, de son côté, ne contribuait pas peu à corroborer l'œuvre divine, sans s'en rendre compte, en infligeant à cet écolier inattentif des humiliations mortifiantes qui lui faisaient très mal; c'est à peine s'il pouvait répondre, pour se déclarer coupable, parmi ses larmes et ses sanglots.

Mais les cages à mouches ? les alphabets mystérieux ? les plans de méccano ? les esquiverai-je ? L'un de ses professeurs à Franklin, a ramené à leur mince valeur ces peccadilles de collégien: « L'inattention de Guy ne prouve rien contre l'action intérieure intense du bon Dieu, dont il semble bien qu'il était possédé ». Un autre, le P. Rousseau, qui a bien connu Guy, a donné l'explication vraie: « Je me suis souvent demandé si le divin Maître ne lui laissait pas ce défaut, afin de le garder dans sa ravissante humilité ? » Ces enfantillages de surface, et peu fréquents, ont rempli leur rôle de voile d'humilité, sous lequel Dieu a pu travailler l'âme selon son bon plaisir, la touchant et mouvant dans son centre, en ce point obscur et profond où la volonté s'enracine dans sa substance même. Grâce à quoi, nul ne s'est aperçu du résultat de sainteté, — ni Guy, ni son entourage. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'on l'ait tenu pour paresseux, qu'il se soit tenu pour paresseux.

Il est des saints que Jésus rendit maladroits, extérieurement inhabiles à ce qui semblait être cependant leur devoir d'état, sainte Marguerite-Marie, par exemple; ils s'en accusèrent, eux aussi, comme d'une faute personnelle, ils en battirent publiquement leur coulpe; ils furent salutairement réprimandés, punis, tournés en dérision... Guy n'aurait-il pas été, au collège, de ceux-là ?

Ne nous en scandalisons pas. Dieu doit-il épouser nécessairement les superstitions scolaires de notre temps ? La famille est d'institution divine, non pas l'école. Si Dieu arrache souvent un fils, une fille, à son père, à sa mère, pour l'obliger à le suivre, pourquoi, en vue d'une vocation spéciale, ne « distrairait-il » pas un élève de la parole de son professeur, parole qui n'est pas toujours profonde, ni substantielle, ni portant sur des « choses de la vie » d'importance ?

La perfection consiste bien à faire ce que Dieu veut, mais chacun selon sa vocation. La vocation de cet enfant, plutôt que d'être un fort en thème anglais ou latin, consistait à servir de modèle aux enfants de la communion précoce et fréquente. Jésus a fort bien pu profiter du temps de la classe pour le préparer « à sa situation » du ciel. Pourquoi pas ?

Que les spécialistes des voies surnaturelles de la grâce examinent cette interprétation de la « paresse » de Guy, la justifient, s'ils l'adoptent, la précisent, la nuancent, c'est leur affaire, non la mienne. Elle me semble mieux concorder avec l'habituelle netteté de conscience de cet enfant, avec son humilité aussi, industrieuse à masquer les faveurs dont il jouissait. C'est pourquoi je la juge vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, si ses progrès en science scolaire furent médiocres, ils furent extraordinaires en sainteté.

L'ANGE

Seul, Jésus peut faire d'un fils d'homme un ange. Seul, il est capable de travailler une âme. La vraie cause de la formation d'une âme est la grâce du Christ qui travaille cette âme au dedans. Mais le Christ ne travaille ordinairement une âme qu'avec le concours de causes intermédiaires agissant du dehors, les parents et le prêtre. La Providence régit les choses créées au moyen des causes secondes, selon une hiérarchie, les choses inférieures par les moyennes, et celles-ci par les supérieures. En application de cette loi, les petits enfants sont rattachés aux parents ; c'est par les parents que Dieu agit sur eux ; dans l'ordre naturel, en les procréant et les éduquant ; dans l'ordre surnaturel, en les initiant à la vie chrétienne. Ils reçoivent, pour ce faire et réussir, grâces d'état dans le sacrement de mariage. Dieu, pour les honorer, a voulu leur communiquer sa vertu causative et les élever à la dignité de collaborateurs.

C'est par la famille qu'un petit enfant se sanctifie. Le père, la mère surtout, passent avant le prêtre, chronologiquement, dans cette œuvre surnaturelle. La morale catholique leur impose

le devoir et le droit canonique leur reconnaît le droit d'enseigner, dans ses éléments, cette vérité que le Christ est venu révéler au monde, de présider aux premiers actes du culte dans le sanctuaire domestique ; ils ont à décider, avec le prêtre, de l'aptitude à recevoir le corps et le Sang du Sauveur, couronnement de la formation religieuse de la première enfance.

Si donc, un de ces petits devient saint, car « on peut être saint à dix ans »[1], il ne l'est normalement devenu que par ses parents.

Guy n'était un ange, dans ses primes années, que quand il dormait. Il était terriblement volontaire, de naturel entier, indépendant, dominateur. Ce ne fut pas un facile ouvrage de le dompter, de l'amener à l'obéissance prompte et joyeuse, consentie pour des motifs surnaturels. Mais il a trouvé auprès de lui quelqu'un qui ne s'est pas laissé faire et ne l'a point ménagé, sa mère. Ses caprices n'ont jamais fait loi pour elle. Dès le berceau, elle l'a traité bien affectueusement, tendrement, mais très fermement. Il pouvait crier à son aise, aussi longtemps qu'il en avait la force, son état de santé et de propreté vérifié, on ne lui accordait sa nourriture qu'aux heures raisonnables. Plus tard, il était de règle stricte et sans exception qu'on ne mangeait qu'aux heures des repas, qu'il était inutile de solliciter, au cours d'une promenade, en face d'une vitrine alléchante, l'achat d'une friandise ou d'un jouet.

— Maman sait ce qu'il vous faut.

Il devait manger de tout. La viande lui inspirait de la répulsion. Que de fois ne repoussa-t-il pas son assiette d'un geste rageur ! Les grands-parents s'apitoyaient ; son père, que ces scènes lassaient, inclinait à céder. Jamais sa mère ne se laissa fatiguer, circonvenir ni vaincre. Et pourtant, combien elles les aimait, ses deux fils ! Précisément parce qu'elle les aimait ardemment, elle souhaitait en faire des énergiques, des vaillants, des valeurs.

Comme l'âge cependant venait où Guy pouvait comprendre, elle lui montra que, de prendre sa viande sans récriminer, c'était un riche trésor de sacrifices qu'il pourrait offrir à son cher Jésus. L'obéissance, d'abord exigée, devint consentie ; à la contrainte du premier âge, succédèrent le motif et le vouloir de l'âge de raison. Les résistances se firent de plus en plus rares, pour disparaître totalement.

J'avancerais volontiers que c'est grâce à la longue et persévérante répression d'un défaut qui menaçait de s'indurer que Guy, disons-le, réservant humblement les décisions ultérieures de l'Eglise, est devenu un saint.

---

[1] Card. MERCIER, *La Vie intérieure*, Bruxelles et Paris, 1919, p. 253.

La sainteté de la première enfance consiste, prétendent les pédagogues, en l'exacte observance d'un précepte, celui d'obéir, et d'une défense, celle de mentir. Il faut placer au-dessus le commandement suprême, celui auquel s'ordonnent tous les autres: aimer Dieu « plus que tout, par-dessus tout ».

En dépit des affirmations de J.-J. Rousseau et des efforts pédagogiques de ses disciples, les enfants des hommes ne naissent pas naturellement bons. Les instincts, les désirs désordonnés, les passions surgissent très tôt, qu'il faut rudement réprimer. Nous savons avec quelle peine nous luttons, et combien souvent nous nous laissons entraîner, nous, adultes. Le petit, lui, est incapable de lutter sans l'aide d'autrui. Son intelligence ne discerne pas exactement ce qui est bien, ce qui est mal. Sa volonté est trop débile pour réfréner d'elle-même les appétits et s'imposer ce qui coûte. Et puis, ces appétits se manifestent, avec quelles impérieuses exigences ! bien avant que l'intelligence et la volonté soient à même de fonctionner. En attendant, des habitudes se forment, qui entraveront plus tard l'exercice de la liberté, si quelqu'un n'intervient, du dehors, pour établir l'ordre au dedans, condition de la bonne conduite future.

L'enfant est emprisonné dans ses penchants instinctifs ; il n'est pas libre ; il ne peut se libérer lui-même. Il a besoin de l'aide d'autrui, qui brise le caprice, qui règle la satisfaction des besoins, qui impose les bonnes habitudes. Cette aide, les parents doivent pouvoir la prêter, aimante, désintéressée, impérative ; ils posent, en préservant l'enfant de la domination des habitudes mauvaises, les conditions indispensables qui permettront à la volonté d'exercer son empire, lorsqu'elle sera parvenue à sa maturité. Loin de contraindre, l'autorité sauvegarde la liberté future de l'enfant, et souvent son salut éternel. Guy devint ce qu'il fut, parce qu'une mère inflexible et tendre brisa son caprice.

Qui ne connaît la parole qui restera de Guy comme le plus original et le plus resplendissant de ses dires, la leçon admirable qu'il légua, comme la plus urgente et la plus vitale, à ses compagnons d'âge. Il l'a prononcée à l'occasion d'un très humble acte d'obéissance, une médecine qu'il devait absorber et qu'il connaissait comme particulièrement écœurante.

— C'est très mauvais ; mais il faut dire « oui » bravement, lui dit sa mère.

— Le plus joli mot qu'on puisse dire au bon Dieu, c'est OUI.

Et, se souvenant de sa fête préférée, qu'il avait célébrée quelques jours plus tôt, de cette fête où sa « Maman du ciel » l'avait adopté, bien avant sa naissance, pour son enfant, pour son « cher petit Guy », en acceptant d'être la mère de Jésus:

— Si la Sainte Vierge ne l'avait pas dit à l'ange de l'Annonciation, où en serait le monde ?

Guy n'avait rien du poseur. On se tromperait étrangement sur son caractère, si l'on prenait ses paroles, pittoresques ou profondes, pour je ne sais quelles sentences proférées sciemment aux fins d'éblouir ou d'édifier l'entourage. Non, cet enfant était discret et même secret sur sa vie intérieure. Ses mots, il les a prononcés spontanément, en des circonstances qui l'ont surpris et l'ont fait réagir à l'improviste, écartant le voile sous lequel il se cachait. Il vivait avec un grand cœur les humbles événements de son existence enfantine. La puérilité des circonstances donna le change sur la qualité des intentions et de l'amour.

Repris, tancé, puni, Guy ne faisait jamais la tête. Jamais il ne se rebiffait ni ne boudait. Tout aussitôt, il s'empressait affectueusement, « faisait son câlin », souriant et causeur. Il s'obligeait de lui-même à la pénitence qu'on lui avait imposée, sans qu'on eût à la lui rappeler, même si on l'avait oubliée. Le repas fini, il pliait sa serviette et se retirait:

— Guy, où vas-tu ?

— Mais, je suis privé de dessert; je n'y ai pas droit.

Sortir immédiatement du lit et sans renâcler, ne rien demander, accepter avec une joyeuse gratitude ce qui lui était offert, se soumettre sans discuter ni biaiser, quel magnifique résultat de son éducation ! mais obtenu moyennant quel pénible effort chez lui, quelle vigilante fermeté chez les siens ! Son obéissance est une pleine et surnaturelle vertu, non une heureuse disposition du tempérament, encore moins la malléabilité flasque d'une indolence paresseuse.

Un soir, la comtesse de Fontgalland rentra avec un jouet impatiemment désiré. Une visite l'attendait au salon. Elle posa le paquet sur sa table, sortit et s'attarda. Guy et Marc, laissés seuls, examinèrent longuement le paquet, puis, n'y tenant plus, dénouèrent la ficelle, déplièrent le papier, et contemplèrent..., mais sans porter la main sur le contenu.

Leur mère revint.

— Qui a ouvert mon paquet ?

— C'est moi, déclara Guy sans barguigner.

— Moi aussi, compléta Marc aussitôt.

— On ne doit jamais toucher aux paquets de maman, quels qu'ils soient. Vous n'aurez le jouet que demain matin...

Ni l'un ni l'autre ne firent la moindre grimace. Et plus jamais on ne toucha aux paquets de maman.

Incartade, réprimande, puis obéissance, nous l'espérons, c'est une histoire banale dans chaque famille.

Et sincérité.

— Je n'ai jamais menti.

Le témoignage que Guy se donna sur son lit de mort, ses parents, ses camarades de classe, la domesticité elle-même, le peuvent confirmer. Les *oui* et les *non* de Guy étaient admis sans conteste par chacun. Quand on avait attesté dans l'entourage: « Guy l'a dit », cela signifiait: « c'est sûrement vrai »; cela ne se discutait pas.

Mais aussi sa mère a-t-elle pu déclarer de son côté: « Son père et moi, nous ne l'avons jamais trompé ». Plus que l'obéissance, la sincérité est naturelle à l'enfance. Les petits disent spontanément ce qu'ils pensent et sentent; ils n'apprennent la dissimulation et la tromperie, en général, que lorsqu'elles leur sont suggérées par l'exemple et les conseils d'adultes et de camarades plus âgés ou plus pervertis. Le milieu familial de Guy favorisa l'ouverture du cœur et la franchise de la pensée qui lui étaient un besoin congénital.

Le mensonge est le plus redoutable obstacle que rencontre l'éducateur. On peut combattre avec vigueur et succès l'orgueil, l'insoumission, la jalousie, la paresse, quand ces vices se manifestent nettement. Que peut-on, quand ils se cachent sous le mensonge, quand on est trompé par des airs de modestie, de docilité, de gentillesse, d'activité factice ? Il rentre dans le rôle du mensonge de protéger les autres vices, de les rendre faciles et profitables, de leur permettre de grandir et de produire leurs fruits de mort à l'insu de l'éducateur. La correction est impossible ou du moins ne se fait pas.

Il est donc essentiel que l'enfant s'ouvre loyalement à ses parents, afin que ceux-ci puissent discerner d'une part les qualités précieuses dont le développement mérite d'être favorisé et soutenu, d'autre part les inclinations perverses à réprimer, puis à extirper. Or, ni l'épanouissement des tendances vertueuses ni l'éviction des penchants mauvais ne s'opèrent sans efforts pénibles, sans renoncements douloureux. Aussi, le petit, qui ne comprend pas toujours la raison de ce traitement désagréable, est tenté de s'en affranchir par l'hypocrisie. D'où l'antinomie embarrassante: il doit s'ouvrir pour être corrigé; mais l'expérience de la correction le porte à se fermer. La difficulté se résout, ici comme sur tous les points délicats d'éducation morale, par l'amour et dans l'amour. L'enfant perçoit très vite, surtout si l'atmosphère familiale et les démarches antérieures l'inclinent à le saisir, à le croire, puis à le comprendre, que l'éducateur, quand il commande, défend et punit, loin de brimer sa personnalité vraie, n'agit qu'en vue de l'éveiller, de l'éclairer, de la faire

monter vers une vie plus hautement humaine et divine, ce qui est élever au sens plein du mot. C'est parce qu'elle est aimante que l'éducation n'est pas opprimante. L'enfant le sent, et bientôt le sait ; il s'ouvre ; il se livre en confiance ; la correction que lui vaut sa franchise ne le referme pas ; tout en la subissant, il commence à y consentir.

Il y consent même si bien que, spontanément, il s'accuse, incapable de supporter qu'on le juge meilleur qu'il n'est. La comtesse de Fontgalland, rentrant de ville, trouve un jour ses deux fils affairés autour d'une grosse machine de meccano.

— Oh ! je vois que vous avez été sages ! Je vous félicite, mes chéris.

— Non, ce n'est pas de la vraie sagesse... J'ai pris les aiguilles de la pendule de ta chambre... Ça a fort bien marché... Je viens de te les reposer... Alors, n'est-ce pas ? ce n'est pas de la sagesse bien fameuse quand on touche à tes affaires.

On connaît, et dès l'antiquité, les étroites relations du mensonge et de l'impureté. Guy, qui fut si parfaitement pur, se devait d'avoir le culte intransigeant de la vérité. Il inscrivit sur chacune des cinquante pages d'un livre d'histoires l'épithète de *vraie* ou de *pas vraie*, selon un jugement très personnel qui l'emportait sur l'*intéressant* ou le *pas intéressant* qu'on aurait plutôt attendu à son âge. Il refusa une chapelle, que son père lui proposait pour « s'amuser à dire la messe », parce que c'était du *pas vrai*. Il reprocha vivement à sa mère d'avoir, un jour, ordonné de répondre que « Madame était sortie ».

— Oh ! maman, pourquoi fais-tu deux mensonges à la fois ? le tien et celui de ta femme de chambre... Moi, vois-tu, j'aimerais mieux avoir mal aux dents que dire une chose pas vraie.

Or, le mal de dents était pour lui le sommet de la douleur.

Comme on le réprimandait une fois d'avoir dit trop crûment sa pensée :

— Mais maman, puisque c'est vrai !

Sa mère entreprit de lui expliquer la nécessité de certains usages du monde qui lui parurent impliquer quelque hypocrisie :

— C'est ça, être poli ? s'écria-t-il. Alors, maman, je ne le serai jamais.

Les petits, dans la droiture de leur logique, ont de ces exigences dont les adultes peuvent tirer profit. La vérité sort de la bouche des enfants. Que de parents leur doivent d'être devenus meilleurs. Guy usa de la liberté de parole, que les coutumes de sa famille lui laissèrent, pour porter sur les dires et les gestes

de son entourage des appréciations peu complaisantes aux compromissions mondaines. Celle-ci, par exemple, que sa mère nous narre avec une charmante simplicité. Comme la messe des jours de semaine était dite très tôt, à l'église de leur campagne, elle y allait communier de bonne heure, avant d'avoir achevé sa toilette, mais serrée dans un grand manteau. Guy s'en aperçut:

— Comment, pour une seule de tes amies, maman, tu t'habilles, tu te mets une jolie robe, et pour recevoir Jésus, le Roi du ciel et de la terre, tu restes en peignoir sous ton manteau...! Oh ! je ne te comprends pas...

La leçon donnée fut suivie à la lettre.

Ce ne fut pas la seule... La raison dernière que Guy alléguait est à noter, parce qu'elle fondait tous ses jugements: « Le petit Jésus n'aime pas ça »....

Guy eut l'insigne privilège de pouvoir vivre en pleine transparence d'âme et de cœur devant son père et sa mère, de n'avoir rien à leur cacher, — sauf les secrets de Dieu qui échappaient à leur puissance, — sûr que jamais, jamais, ni l'un ni l'autre ne moqueraient sa piété, ne rabattraient son enthousiasme, ne contrecarreraient son élan vers le meilleur — « j'aime tout ce qui hausse, tout ce qui monte » — ni ne contrarieraient en faveur d'un amour moindre son amour passionné pour le cher petit Jésus.

— Papa et maman seront plus fiers de voir leur petit Guy à l'autel que de le voir marié à une riche princesse...

Le petit Jésus ne voulait pas son Guy à l'autel, mais au ciel. « J'avais rêvé d'être prêtre... Jésus m'a dit qu'il voulait faire de moi un ange. »

Ce n'est pas dans le secret de la première communion que réside la « sainteté » de Guy. Mais le secret l'a porté à se renoncer, à se travailler, à se livrer sans réserve ni retour à la sollicitation de la grâce. De tout son effort, d'un effort qu'on peut légitimement taxer d'héroïque chez un si jeune garçon, il écarte tout ce que le « moi » égoïste offre de résistance et d'étroitesse à l'action surnaturelle; il se dépouille progressivement de tout ce qu'il aime de terrestre pour ne s'attacher qu'à son petit Jésus, ce Jésus qui lui est tout le ciel.

Les jouets sont donnés ou vendus, excellente affaire pour Marc, pour les amis, pour les pauvres aussi à qui s'en va tout l'argent des marchés.

Ce que le monde apprécie tant, « argent, nom, titre, blason, situation » tout était depuis longtemps biffé de son estime: « Tout ça, c'est de la fumée, rien que de la fumée. »

Voici maintenant que le « petit Jésus » lui impose de renoncer à tout, à tout, même à lui conquérir des âmes, à dire la messe.

« Oh ! mourir avant d'être prêtre ! » Quelle « torture » pour cette nature passionnée, ardente à vivre, si riche et si douée ! Ce lui est très dur de dire: oui.

Et pourtant il n'hésita pas un instant à le dire son: oui.

Cependant, la grosse souffrance, l'indicible souffrance, pour cet enfant passionnément affectueux, la souffrance des jours, la souffrance des nuits, de tous les instants, ce fut de mourir, trois ans et demi, dans le silence de son cœur, à son père, à son Marc, à sa maman si tendrement chérie surtout. Car il s'est tu sur son secret. « Pauvre maman, si elle savait, elle souffrirait trop ! »

Il ne se vide de lui-même que pour laisser la place plus nette et plus large à son petit Jésus. Si l'on est saint dans la mesure où l'on se dessaisit de sa personne en faveur de Jésus, pour qu'il y croisse et agisse, nous avons quelque droit à le qualifier de cette épithète. Lui-même en a joliment formulé la condition: « Il n'y a qu'à aimer Jésus et sa Maman plus que tout, par-dessus tout. Ce n'est pas difficile. »

Guy est « saint » parce qu'il a su aimer « Jésus et sa Maman plus que tout, par-dessus tout ». Plus que son caprice et sa volonté propre: « Le plus joli mot à dire au bon Dieu, c'est: oui. » Plus que les plaisirs de son âge: « Pour le petit Jésus et son Guy, c'est toujours une fête de se rencontrer; nous nous moquons pas mal des fêtes que font les autres. » Plus que l'estime et les compliments de son entourage: « Je ne veux pas qu'on se retourne sur moi; je ne veux être remarqué que par le petit Jésus. » Plus que sa vie: « Dieu me veut; je me laisse prendre. » Plus que la souffrance aiguë et la maladie prolongée: « Cher petit Jésus, je vous offre de souffrir aussi longtemps que vous le voudrez... Je vous aime bien, allez ! » Plus que sa maman elle-même, qui était cependant tout pour lui sur la terre: « Tiens-moi la main... serre-moi dans tes bras... tu vois, moi, je n'ai plus la force... Oh ! dis, le sens-tu comme je t'aime ? tu es la première dans mon cœur après Jésus et sa Maman. » Et puis cette conclusion si spontanément jaillie: « Jésus et moi, nous nous aimons tellement!»

Mais l'affection de Guy pour son Jésus n'est pas bornée. Guy eut un sens extraordinaire, qu'on ne rencontre guère chez les enfants de dix ans dont l'âme est étroite, de la solidarité qui lie tous les chrétiens dans le Christ. Son cœur s'est élargi à la mesure de celui de Jésus. Il s'informe, sur l'atlas, des peuples qui connaissent Jésus, qui font partie du Corps dont il est la Tête. Il se préoccupe du salut de ceux qui n'en ont pas entendu parler ou qui s'en sont éloignés. Il s'inquiète des lieux où l'on célèbre la messe aux diverses heures de la journée pour s'unir

à toutes les consécrations de la terre. Il se désole de ne pouvoir « faire connaître, faire aimer le bon Jésus dans le monde entier ». Et quand il pense à l'Eglise, son esprit se porte spontanément vers celui qui en est le chef: le Pape. Il l'aime, quel que soit son nom ; il prie pour lui ; il l'assure de son obéissance ; il voudrait lui rendre service par quelque machine de son invention.

Sa vie religieuse demeure cependant encore toute familiale. Sa prière, c'est celle du catéchisme, celle que l'on récite en famille. Il la dit, le matin, sur le prie-Dieu de maman, dans la chambre de maman, sous les yeux de maman, car le petit frère dort encore. Au coucher, il la récite avec Marc, devant l'autel qu'il a érigé sur un meuble, dans leur chambre bleue. Chaque soir, il prépare sa messe du lendemain, consultant son père sur les particularités liturgiques et la signification des cérémonies. Toutes les fois qu'il n'est pas lié par l'organisation du collège, il communie avec ses parents. Les plus tendres, les plus vives de ses dévotions, il les introduit dans l'intimité domestique. Il aime à se dire le « petit frère » de son Jésus. Marie est rarement appelée autrement que sa « Maman du ciel », aussi réelle, aussi présente, aussi « sienne » que sa maman de la terre.

Pouvons-nous pénétrer plus avant dans son âme ? Il fut si secret sur ce que Jésus y opéra de merveilles ! Il usa, pour en cacher le fond divin, de ces « ruses de Sioux » avec lesquelles il capturait ses insectes sans se faire piquer. Le soir de sa première communion, il ferma ses grands yeux bleus à sa mère, pour qu'elle n'y lût rien de la confidence de Jésus. Depuis plus de cinq ans, les yeux de Guy sont clos dans la nuit de son tombeau. Nous n'y pouvons rien lire. De brèves lueurs ont jailli, par-ci, par-là, à l'improviste, qui sont à peine des indications. Nous en sommes réduits aux conjectures d'un géologue qui n'a, pour dessiner et décrire la nature du sous-sol d'un terrain, que les observations insuffisantes de quelques affleurements indistincts et clairsemés.

Guy a gardé intacte la pureté de son baptême ; nonobstant quelques légers manquements, il est demeuré fidèle à la grâce ; il a regretté ses fautes parfois jusqu'aux larmes, toujours avec un vif ressentiment, fondé sur la contemplation très personnelle de la passion et de la mortdu « bon Jésus » ; l'Eucharistie précoce et fréquente l'a fait parvenir à une conformité de plus en plus exemplaire à la volonté du Sauveur. A mesure qu'il progresse, il s'identifie graduellement à son Jésus ; il s'imprègne de son esprit, de ses sentiments, de ses intentions ; il lui parle comme à un ami. Et cet ami lui répond.

— Jésus doit être content de tes efforts.

— Oui, il me l'a dit...

Cette âme d'enfant n'a pas eu besoin de passer par les pénibles et longues purifications des sens et de l'esprit. Ses passions puériles, ses vivacités, ont été faciles à réprimer, parce qu'elles étaient peu profondément enracinées. Si discret, si recueilli, si concentré en lui-même, jugé insignifiant au collège, paresseux à la maison, il a entendu sans peine la voix de l'Esprit-Saint, que ne couvraient ni le tumulte des distractions du dehors ni les exigences des égoïsmes du dedans.

Dans le silence de son cœur, il « sent » son « petit Jésus » et « le savoure » depuis sa prime enfance peut-être, depuis sa première communion sûrement. L'un des rares papiers échappés à la poubelle ou au feu, lors de la désinfection radicale de l'appartement, après la mort de Guy, porte une grande croix; sur le montant supérieur, une écriture maladroite a tracé: Vive Jésus, Marie, Joseph. Dans la traverse et dans la partie inférieure: Vive Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit. Le tout, encadré de la formule: Au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Et, au-dessous, le commencement d'une définition du mystère de la Sainte Trinité. On serait donc incliné à penser que l'union de Guy à Jésus-Enfant et à sa « Maman du ciel » lui fut habituelle les trois dernières années de sa brève existence, qu'elle est consommée, au moins par intermittence, vers la fin, dans l'union avec Jésus sur la croix, puis avec les Trois Personnes établies à demeure au centre de son âme.

Que de fois ne fit-il pas allusion à une mort prochaine ! Les circonstances se sont progressivement précisées: ce sera bientôt un samedi, de jour, dans les bras de sa mère, et pour monter au ciel tout droit, sans passer par le purgatoire. Il connaissait donc sa prédestination; la sienne, mais non celle des autres. Un jour, il descend de l'étage supérieur de leur maison de campagne, en garçon impétueux qu'il n'a jamais cessé d'être: à cheval sur la rampe de l'escalier.

— D'où viens-tu, chéri ?

— De ta chambre, de fleurir « ton seigneur » (Mgr de Gibergues)... Je le verrai avant toi...

— Que dis-tu ? s'écria sa mère bouleversée.

— Tu m'as très bien compris: j'ai dit que je verrai Mgr de Gibergues avant toi.

— Oh ! et moi...

— Toi ? ah, je ne sais pas quand..., je ne sais pas même si tu le reverras; ça m'est caché.

Et le voilà qui continue sa glissade pour rejoindre son frère Marc et ses jeux.

Ce n'est pas que cette révélation ait augmenté sa « sainteté ». La sainteté ne consiste qu'en la charité et ne se mesure qu'à son

ardeur, à sa qualité, à la perfection du don de soi au Christ et par lui au Père. Mais au moins en témoigne-t-elle avec une singulière autorité, car de pareilles vues sur l'au-delà ne sont communément accordées qu'aux âmes en intime rapport avec la divinité.

Les savants, informés des modes mystérieux dont la grâce travaille les âmes qui se « laissent prendre », diront ce qu'il y a d'admissible dans ces interprétations que mon incompétence ne peut présenter qu'à titre d'hypothèses.

Cette union de Guy à son Jésus me semble être celle d'une intimité continuelle ou presque, très douce, très affectueuse, celle qui se rencontre entre deux amis d'enfance, deux frères, qui ne se quittent pas. Union de volonté, d'intimité savoureuse, de cordiale entente: « entre Jésus et son Guy, on s'arrange toujours ». Le fruit en est un amour qui grandit et s'approfondit tous les jours, un abandon qui va jusqu'à l'identification de plus en plus prononcée, la paix joyeuse du cœur que rien ne trouble plus, ni les fautes de fragilité qu'on répare immédiatement, ni les insuffisances qui ne sont que trop humaines et qui rendent plus humble, pas même la certitude de la mort qui s'approche, car « elle est la porte qui mène au ciel ».

— Tu me demandes comment je me figure le ciel où je vais aller ? Je ne me le représente pas. Pour moi, le ciel, c'est Jésus.

L'emprise de Dieu a-t-elle été plus forte encore ? A-t-elle absorbé l'activité des facultés intérieures ? A-t-elle saisi, outre la volonté, la pensée, la mémoire, l'imagination ? Nous ne saurions le dire. D'autres, plus autorisés, en pourront mieux juger. Peut-être expliqueront-ils par ce rapt intérieur certaines de ses distractions, les silences surtout, longs, si longs, de sa maladie, où il semblait tout ramassé au centre de son âme vers ce qui fut toujours, mais surtout dans l'épreuve des dernières semaines, la vie de sa vie.

Quoi qu'il en soit, la souffrance va venir, maintenant qu'il est conformé à l'Enfant de Nazareth, pour le configurer au Jésus du Calvaire, expier ses minimes fautes, brûler ses imperfections, l'affiner, le rendre « comme un ange ».

Après quoi, il ne lui restera plus qu'à s'envoler.

L'ENVOL

En juillet 1924, le comte et la comtesse de Fontgalland emmenèrent leurs deux fils en pèlerinage à Lourdes.

La veille du retour, à déjeuner, en dépliant sa serviette:

— La Sainte Vierge m'a dit un secret, déclara Guy.

— Dis-le moi vite, mon chéri, fit sa maman.

— Non, répliqua Guy, les secrets, c'est pour deux, pas pour trois; je ne le dis pas.

Depuis, rentré à la campagne, on le sentit plus pieux, plus recueilli, retourné vers son cœur, d'où quelque invisible Puissance exerçait comme une attraction irrésistible sur sa personne entière. Plusieurs fois par jour, il demeurait en suspens, au cours de ses jeux, de ses causeries, écoutant une parole qui l'absorbait subitement tout entier. Sans doute, il demeurait lui-même, un garçon vif et joyeux, spirituel et câlin, mais avec quelque chose de plus attendri, de plus discret, de plus fervent. Il parlait plus souvent de sa « Maman du ciel », avec une douceur ardente dans les yeux et dans la voix; il entourait de fleurs la statue qu'il avait rapportée de Lourdes; il usait fréquemment de ses chapelets, celui du jour et celui de la nuit.

Octobre ramena la classe et remplit son temps de leçons et de devoirs. Il tenta visiblement de s'y appliquer avec plus de vigueur, sinon plus de succès. Il fut si distrait au collège, son dernier jour, le samedi, 7 décembre, qu'on le retint en retenue, à midi.

Guy se coucha comme d'habitude, vers 8 ½ heures. A 11 ½ heures, brusquement réveillé, il appelle sa mère. Elle accourt: 40 degrés de fièvre ! Son père téléphone au docteur de la famille, à deux spécialistes. Le premier arrivé assure que ce n'est rien: un fort accès de fièvre...

L'enfant, laissé seul avec sa mère, l'attire tout près, tout près de son cœur.

— Maman, ma petite maman chérie, viens dans mes bras, que je t'y serre fort, car il faut que je te dise un secret, un secret qui va te faire pleurer... Je vais mourir... la Sainte Vierge viendra me prendre... A sept ans, quand j'ai fait ma première communion, le petit Jésus m'a dit qu'il me prendrait, que je mourrais jeune. Il ne m'a pas demandé mon avis, il m'a dit comme ça: « Mon petit Guy, je te prendrai, tu mourras jeune !... »

« Pourquoi je ne t'ai pas dit cela plus tôt ? Mais, parce que ça t'aurait fait souffrir, que tu te serais tourmentée... Mais aujourd'hui que, pour la première fois de ma vie, je me sens malade, il faut bien que je te prévienne, ma pauvre petite maman chérie !

« Oui, cela m'a fait souffrir, cette idée de mourir jeune; de te laisser, toi surtout, Marc, papa..., mais puisque le bon Dieu me veut, je me laisse prendre !...

» Te souviens-tu, à Lourdes, au mois de juillet, un jour, revenant de la Grotte et dépliant ma serviette pour déjeuner à l'hôtel, je dis à table: « La Sainte Vierge m'a dit un secret »,

et tu m'as dit: « Dis-le moi vite ! » et je t'ai répondu: « Ah non ! les secrets, c'est pour deux, pas pour trois ; ça ne se raconte pas ! » Eh bien, ce secret de la Sainte Vierge, c'est qu'elle m'a dit: « Mon cher petit Guy, je viendrai bientôt te prendre ; tu vas mourir jeune ; je viendrai te chercher pour t'emmener au ciel !... »

Et, dès ce moment, on peut assister à la plus touchante, à la plus splendide ascension d'âme qui se puisse décrire. Je ne saurais rien en dire. Le silence vaut mieux que tous les commentaires. Qu'on prenne *Une âme d'enfant*, qu'on lise directement dans le texte original la relation de l'unique témoin, mais de quel témoin ! Qu'il me soit permis d'en transcrire quelques passages, uniquement des paroles de Guy.

« Pauvre maman chérie ! comme tu m'aimes, comme tu me gâtes... Je suis content de sentir comme tu m'aimes !... Comme c'est bon, les mamans ! et comme la Sainte Vierge est encore « plus bonne » que toutes les mamans réunies !...

« Pauvre maman, essaie d'aller te reposer. Je souffre sans pouvoir dormir ; alors, je vais me dire que toi, tu dormiras, et je serai content !... Oh ! je vois ce que tu penses ; mais non, je ne mourrai pas cette nuit, sois bien tranquille. Je mourrai un jour, un jour de samedi, et ce sera de tes bras que je passerai dans ceux de la Sainte Vierge qui viendra me chercher...

« Quand mon cœur me fait mal, bat trop fort, et qu'il me semble qu'il va se décrocher, je dis au petit Jésus: « Calmez-le, vous qui êtes dedans !... »

« O petit Jésus, je vous aime... je suis vôtre... Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour moi, maintenant que c'est l'heure de ma mort... »

Le 2 janvier, premier vendredi du mois, Guy voulut communier en viatique.

— Maman, dit-il, prépare la table, mets des fleurs, tes plus jolies dentelles, le beau Christ du Pape, beaucoup de bougies, rien n'est trop beau pour le cher petit Jésus qui vient trouver son petit Guy ! Oh !... je l'aime, dis-le-lui pour moi, car ça me fatigue de parler.

Tout ce qui est humainement faisable, on le fait, pour le sauver. On appelle des spécialistes. Une garde expérimentée le veille. Sa mère ne le quitte pas. L'appareil buccal qui préserve le larynx se paralyse ; on le force néanmoins à s'alimenter, et c'est, à chaque bouchée, à chaque cuillerée, un douloureux étouffement.

Il ne craint pas la mort: voilà trois ans qu'il offre quotidiennement sa vie à son petit Jésus. Il l'appelle même: « Il faut bien mourir, pour aller au ciel ». Il n'a jamais exprimé le moindre

souhait de guérison: « La Sainte Vierge fait semblant d'écouter toutes les prières que tu fais dire de tous côtés...; mais je ne crois pas qu'elle change d'idée, car elle me veut. »

Oui, sa « Maman du ciel » veut Guy. Elle ne le prendra pourtant que si sa maman de la terre consent à le lui abandonner.

Le 24 janvier 1925, la comtesse de Fontgalland, demeurée au chevet de son enfant depuis le début du mal, tire les lourds rideaux pour lui donner un peu de lumière...

Elle le contemple, à la lueur blafarde de ce triste matin d'hiver. Depuis la nuit du secret, elle ne garde plus d'espoir; elle sait. Son Guy le lui a dit: « Ce sera de tes bras que je passerai dans ceux de la Sainte Vierge qui viendra me chercher. » Mais elle ne peut se décider à les ouvrir, ses bras; elle retient son petit, le défend avec une âpre tendresse...

Elle le contemple encore: ses traits sont douloureusement contractés; les ailes du nez sont pincées; ses paupières aux cils allongés sont rabattues sur des orbites qui ne voient plus; immobile, exténué, exsangue...

— Comme il souffre...

Le souvenir de Jésus sur la croix s'impose à l'esprit de cette mère. La « Maman » de Jésus a donné son fils aussi... Son cœur se détend..., mais en se brisant.

A ce moment, Guy demande d'une voix qu'on ne perçoit qu'à peine:

— Maman, quel jour est-ce !

— Samedi, 24 janvier, mon chéri !

— Oh, samedi ! c'est aujourd'hui que je vais mourir... C'est aujourd'hui, son jour, que la Sainte Vierge va venir me prendre dans ses bras... Ne pleure pas, maman... ce sera très doux... Je m'étoufferai... Alors, quand je ne pourrai plus parler, dire à Jésus que je l'aime, tu me le mettras sur ma bouche pour que je l'embrasse encore !

Dès lors, tout se précipite. Le médecin trouve son pauvre patient plus mal. L'eau de Lourdes elle-même ne passe plus. Guy demande Marc, lui fait ses adieux, lui lègue son argent, ses jouets:

— Tu joueras avec en souvenir de moi.

Le prêtre lui administre l'Extrême-Onction.

Sa mère entoure son frêle corps avec le bras gauche. De la main droite, elle lui fait embrasser le crucifix indulgencié. Les lèvres de l'enfant font effort, esquissant à plusieurs reprises le geste du baiser...

A midi cinquante, Guy ouvrit les yeux tout grands, fixa en souriant une vision en face de lui, au-dessus de sa couche, et tout bas:

— Jésus, je t'aime... Maman...

Ce dernier mot, plus expiré que prononcé, sa maman de la terre, qui seule l'entendit, comprit au ton dont il était proféré que ce n'était plus à elle qu'il était dit...

A peine mort, Guy fut invoqué. On ne pouvait prier pour lui ; on ne pouvait que le prier. De partout, des lettres commencèrent d'affluer ; on relatait des grâces obtenues par son intercession ; on réclamait des images, des parcelles de vêtement, des détails sur sa vie, sur sa mort. D'où partit ce mouvement ? qui l'inspira ? qui parla de cet enfant à ces inconnus ? nul ne le sait. Ses parents furent les premiers étonnés — et ennuyés. Pour satisfaire à des demandes dont on obsédait la mère de Guy, la Bonne Presse publia, en septembre 1925, *Une âme d'Enfant*. A l'heure où j'écris, en juin 1930, cette brochure en est à son 140me mille. Elle est traduite en 31 langues. Nos enfants et leurs mères peuvent la lire dans tous les idiomes européens et plusieurs exotiques.

Et le rayonnement de Guy ne fait que s'étendre et s'amplifier. Les faveurs divines semblent se répandre avec une abondante complaisance sur ceux qui prient Jésus par l'intermédiaire de son petit ami. Des cinq parties du monde, d'innombrables lettres arrivent à Paris, depuis cinq ans, qui déclarent qu'on doit à Guy d'insignes grâces, des conversions, des guérisons, des miracles. Les enfants s'éprennent de lui, l'implorent avec ferveur, l'imitent avec une naïve générosité. De nombreuses vocations lui sont dues, qui remplissent déjà les collèges ; de grands jeunes gens se sont offerts à le remplacer à l'autel. Son portrait est appendu dans la case des nègres, sous l'Equateur ; dans les terres arctiques, des Esquimaux portent son nom.

Des princes de l'Eglise s'intéressent à lui ; des théologiens étudient en lui l'action de la grâce ; des écrivains de renom veulent « écrire sur lui », — encore une de ses prédictions. On lit sa vie comme lecture spirituelle dans les séminaires, petits et grands, dans les communautés et les monastères. Ceux à qui cependant paraissent se porter les prédilections de cet élu de onze ans, ce sont les petits, les humbles — et les moribonds.

On peut prévoir que l'Eglise s'occupera quelque jour de vérifier ses titres aux autels. Son Eminence le Cardinal Verdier, archevêque de Paris, a désigné, le 25 mars dernier, un rapporteur officiel en vue d'une Cause éventuelle...

15 juin 1930.

EUGÈNE DÉVAUD
Directeur de l'Ecole normale d'Hauterive.

BIBLIOGRAPHIES

JULIEN GREEN, *Leviathan* « Le Roseau d'Or » IVme série. N° 4. (Paris. Plon, 1929.)

Ce roman développe un fait-divers de la gazette criminelle. Sa composition simple comprend deux grandes divisions. Admirable progression dans la première partie qui nous amène à l'action furieuse, ignoble, d'un héros possédé. Les scènes sont évoquées en une langue nette, les personnages soigneusement composés. Le souci de l'auteur est d'aller à l'essentiel et de maintenir son lecteur, sans faiblir, dans une atmosphère de laideur et d'angoisse. D. B.

ROBERT SEBASTIEN, *Bacchanale.* (Editions Saint-Michel. Paris-Liège.)

Roman de la société moderne, qui s'attache à décrire et à expliquer l'angoisse qui la caractérise ; à montrer que le seul remède radical est le retour courageux à la foi chrétienne. Les deux personnages principaux incarnent ces deux genres de vie: la débauche, qui veut tuer l'angoisse, le renoncement qui la dépasse et en triomphe. Sous forme de récit personnel, dont le mouvement est bien marqué, cet ouvrage pourrait présenter plus de concision, ouvrir aux rêves et aux ressouvenirs de moins longs paragraphes. Et pourquoi, à la fin, l'auteur doit-il recourir au « journal » ? D. B.

VICTOR GIRAUD, *Sainte Jeanne de Chantal.* Coll. « Les Grands Cœurs ». (Flammarion 1929.)

Dans un récit sobre et documenté, M. V. Giraud retrace pour le grand public la vie de sainte Jeanne de Chantal. Vie riche et diverse mais uniformément, solidement tramée. Jeune fille, épouse, religieuse, en chaque état, selon qu'il le demande, elle représente la force. Un grand cœur s'unissait en elle à une incomparable énergie ; d'où le rôle providentiel qu'elle a joué en ses dernières années. D. B.

SIGRID UNDSET, *Jenny.* Traduit du norvégien par le lieut. de vaisseau GASTON BATAILLE. (Editions St-Michel. Paris-Liège.)

Sigrid Undset est une Norvégienne dont l'œuvre déjà importante comprend une vingtaine de volumes échelonnés de 1907 à 1929. Ce sont des contes, des nouvelles, des traductions, des romans. Le principal ouvrage, très répandu en Europe, est le roman de *Kristin Lavransdatter* (3 vol.) non encore traduit en français. M. G. Bataille a donné en traduction *Jenny.* Ce roman est antérieur à la conversion de Mme Undset au catholicisme: on s'en rend compte. On y apprend comment une jeune fille, confiante en la puissance victorieuse de sa volonté, voit la vie, par un démenti tragique, la conduire au suicide. Si par le thème-même ce livre a une portée universelle, il pourrait dans sa composition être allégé de bien des scènes, de bien des mots, qui diminuent son mérite artistique. C'est un des premiers romans de S. Undset; nous souhaitons vivement que de nouvelles traductions livrent au public français cette œuvre qui a reçu l'an dernier le prix Nobel. D. B.

VICTOR FELI, *Mgr Anger-Billards et Barbey d'Aurevilly.* Correspondance inédite... (Paris. Lethielleux.)

Ce petit livre évoque l'originale figure de Mgr Anger-Billards. Pendant plus de trente ans, jusqu'à la mort, il vécut solitaire, chapelain de la Délivrance en Normandie. Il connut Barbey aux funérailles de l'abbé Barbey et une amitié profonde les unit, dès lors. Les onze lettres de Barbey et dix lettres de l'évêque, ainsi que d'autres documents contenus dans cette publication, en témoignent. Barbey fut conquis, sans doute, par le langage tout franc de ce prêtre qui, tout en reconnaissant ses qualités, n'hésitait pas à lui commander la soumission à la loi religieuse, sans se laisser éblouir ou intimider par ses originalités. Mgr Anger aimait en Barbey le goût de la lutte et prisait le courage qu'il eut toujours de se déclarer catholique. Ce petit ouvrage est d'un grand intérêt documentaire certain. D. B.

RENÉE ZELLER, *Lacordaire et ses amis.* (Flammarion, Paris.)

Lacordaire fut un délicieux ami. Mme Renée Zeller nous le montre en le laissant parler, j'entends en publiant un choix de lettres, dont beaucoup, et parmi les plus belles, sont inédites. Lacordaire a décrit excellement la manière dont il

entendait la correspondance amicale dans une lettre à Mme de Prailly: « Plus j'aime quelqu'un, plus je suis simple dans mes relations avec lui, soit que je parle, soit que j'écrive, sauf les occasions naturelles qui obligent de s'élever davantage. Un commerce épistolaire, où l'on fait en quelque sorte les chapitres d'un livre, n'est pour moi qu'une vaine occupation, plus convenable à l'amour-propre qu'à l'amitié. L'amitié confie simplement ses pensées, demande conseil, expose ses affaires, console, reprend, éclaire, cause familièrement; elle n'écrit pas de morceaux d'éloquence. » Ce qui m'a frappé dans ces lettres, c'est sous la tendresse de l'expression, la franchise, l'élévation, la virilité des conseils. Le livre est délicieux. C'est un complément naturel au beau *Lacordaire* que Mme Renée Zeller a publié dans la collection des *Grands Cœurs*. E. D.

ANDRÉ GEORGE, *L'Oratoire*. Collection des grands Ordres monastiques. (Grasset, Paris.)

L'Oratoire n'est pas un Ordre; ses membres n'ont jamais voulu être autre chose que des prêtres séculiers vivant sous une règle commune. Des hommes si considérables, à des titres fort divers, sont sortis de l'Oratoire que cette association méritait de prendre place dans la collection de Grasset. La moitié du volume est consacrée à l'histoire de l'Oratoire, de saint Philippe de Néri et de Bérulle, à Mgr Courcoux. A vrai dire, nous aurions aimé avoir des détails plus circonstanciés sur la suppression de l'Oratoire, lors de la Révolution, ainsi que sur sa résurrection par les P.P. Gratry et Pététot. La seconde partie traite de l'organisation et de la spiritualité de l'Oratoire, laquelle est celle de Bérulle, plus par pieuse tradition qu'officiellement. Ce livre se lit avec agrément. E. D.

Le Livre des Exercices de saint Ignace de Loyola, expliqué et présenté sous forme de considérations par MAURICE MESCHLER, S. J., édité après la mort de l'auteur par W. Sierp, S. J., 3 volumes, Lethielleux, Paris, 1930.

Le P. Meschler a rempli pendant 25 ans les fonctions de maître des novices pour la province allemande de la Compagnie de Jésus. Il a dû chaque année expliquer et commenter, pendant la grande retraite de 30 jours, le *Livre des Exercices* de saint Ignace. Ses explications furent jugées dignes de servir de modèle; elles furent autographiées, puis imprimées à plusieurs reprises, mais à l'usage exclusif des membres de la Compagnie. L'édition allemande destinée au public ne parut qu'en 1924, douze ans après la mort de l'auteur. On publia, la même année les méditations que donnait le P. Meschler sur le plan des *Exercices*. Ces deux ouvrages viennent de paraître en trois volumes, chez Lethielleux. dans la collection de la *Bibliothèque des Exercices*. Le premier volume contient la traduction du texte des *Exercices* et de leur explication par l'illustre religieux allemand. Les second et troisième volumes reproduisent la traduction des *Méditations sur les Exercices*. On a supprimé ou remplacé les applications trop particulières aux novices, qui ne conviendraient pas aux personnes du monde ou au clergé séculier. Ce livre s'adresse, en effet, aux gens de toute condition, désireux de profiter de la sagesse concentrée de S. Ignace, de la forte piété et de l'expérience spirituelle de son commentateur autorisé. Ceux qui ont usé des livres de méditations du P. Meschler sur la *Vie de Jésus-Christ*, — ils sont nombreux — retrouveront ici sa manière pleine, dense, mais un peu sèche, son style sobre et direct, uniquement soucieux de porter la pensée. E.D.

Dr WALDEMAR GURIAN: *Die politischen und sozialen Ideen des französischen Katholizismus* 1789-1914, in-8° (418 p.) M. Gladbach, 1929. (Volksvereins-Verlag. G.m.b.H.)

Voici le fruit d'un long et persévérant travail. L'auteur a entrepris de chercher un ordre, de mettre de la lumière et de jeter un regard d'ensemble dans le chaos des mouvements d'idées politiques et sociales au sein de la France catholique. Gurian domine parfaitement sa matière, si vaste qu'elle soit. Son esprit judicieux discerne exactement ce qui est détail et ce qui est principal, ce qui est accidentel et ce qui est essentiel. Avec une rare habileté il fait émerger du fouillis des événements l'axe autour duquel ils pivotent. Il a fallu beaucoup de patience et d'application ainsi qu'un amour constant de la vérité pour amener cette œuvre à maturité. C'est pourquoi l'auteur est à même de nous donner autre chose que des lignes et des extraits; d'une main sûre il souligne leur valeur et en fait ressortir les multiples nuances. Jamais il ne se perd dans des détails et citations et pourtant il réussit à laisser presque toujours la parole à ceux dont il analyse les idées.

Il nous fait voir ainsi comment l'Eglise vit en France. Il nous fait connaître ses personnalités marquantes. Il les présente dans un relief saisissant et ne fait point de hors d'œuvre pour autant car il montre toujours leur influence sur les courants d'idées qu'il étudie. En regard du program-

me, des armes et de la tactique des chefs catholiques, Gurian expose les stratagèmes des ennemis de l'Eglise. C'est toute l'histoire de la France depuis la Révolution qui revit devant nous, nous voyons les différents courants se heurter, refluer, puis rejaillir en tourbillons, mais toujours on nous fait voir comment, sous de nouvelles formes et dans de nouvelles directions, la ligne du courant demeure.

Livre écrit objectivement, *sine ira et studio* dirait Tacite. Toute cette évolution est marquée en 312 pages, suivies, en 100 autres pages, de précieuses explications et d'importantes notes. Ce livre nous était nécessaire pour nous faire connaître et comprendre la France, — car on peut aimer ce qu'on a une fois bien connu. Et il est sûrement le meilleur qui ait paru sur ce sujet, encore qu'on déplore la lourdeur du style et les phrases pénibles, parce que trop chargées.

Citons la conclusion pleine d'espérance:

« En dépit de sa faiblesse dans les milieux parlementaires, le catholicisme français demeure une puissance considérable et organisée. Les laïcisateurs sectaires ont beau se démener, l'histoire de France est incompréhensible à qui en retranche l'Eglise catholique, on a renié le catholicisme comme religion nationale, mais on ne pouvait fonder en France une autre religion nationale. L'indifférence grandissante —avant comme après la guerre — à l'égard du régime au pouvoir, est en faveur du catholicisme. Car si ce régime se se maintient, c'est simplement parce qu'il est là, qu'on s'y est habitué et qu'on ne veut risquer de nouveaux bouleversements. Mais le laïcisme, personne ne le prend plus au sérieux. Les intellectuels le plaisantent. Il n'intéresse pas le peuple. La séparation de l'Eglise et de l'Etat, malgré tous les dommages extérieurs, presque insupportables qu'elle a causés à l'Eglise, a prouvé que celle-ci pouvait vivre sans l'appui financier de l'Etat. Alors même que dans la Chambre élue peu de mois avant la guerre, siège une majorité anticléricale, dès 1914, il est manifeste que l'offensive des *laïcs* est un échec même politique. Malgré toutes les mesures persécutrices et toutes les lois d'exception on ne peut exclure l'Eglise de la société. Quel est le *laïc* représentatif de la jeunesse de France immédiatement avant la guerre ? Il y a à ce moment trois hommes marquants pour l'esprit de la France à venir: Péguy, Lotte et Psichari. Péguy, l'ancien dreyfusard, qui glorifie maintenant la Pucelle d'Orléans, seules, des raisons de famille l'empêchent de pratiquer son catholicisme. Lotte, professeur dans un établissement officiel d'enseignement, est le directeur d'une Revue qui groupe ses collègues catholiques. Psichari, le petit-fils de Renan, veut entrer dans l'Ordre dominicain, seule, la guerre lui rend impossible la réalisation de ce projet. »

J. S.

EUGÈNE JACQUIER, *La Parole de Dieu.* (Grasset. Collection La Vie Chrétienne, n° 9.)

Sous ce titre alléchant on s'attendrait à découvrir un traité de l'inspiration ou de l'interprétation de la Sainte Ecriture. Or, il n'en est rien: c'est l'histoire du canon et du texte du Nouveau Testament. Mais l'auteur s'explique dans son Avant-Propos, en montrant que faire l'histoire du Nouveau Testament, c'est faire l'histoire de la Parole de Dieu. En rappelant tout le long de son ouvrage cette équation qui en est le leitmotiv et qui lui donne un cachet original, l'auteur a eu le mérite de rattacher d'une manière plus étroite l'étude par elle-même aride du canon et du texte, à sa véritable raison d'être, et l'a rendue par là plus attrayante. La forme extérieure du texte est en effet le sacrement de la Parole.

L'éloge de M. Jacquier, comme exégète et critique du Nouveau Testament, n'est plus à faire. Les ouvrages si justement appréciés qu'il a publiés sur ce sujet parlent assez. Son dernier livre est comme le résumé de ses patientes recherches. On y trouvera, cependant, du nouveau, par exemple, un clair aperçu sur les travaux récents de la critique concernant l'établissement du texte du N.T. (p. 237-244). Disons simplement que cet ouvrage aura le bonheur de plaire à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Nouveau Testament: aux spécialistes qui y trouveront des études très détaillées, très précises, en particulier sur les divers systèmes modernes pour la recherche du texte original; aux fidèles non initiés ces questions qui pourront, dans les chapitres de portée générale, avoir un coup d'œil d'ensemble et cependant très exact, sur le vaste domaine des problèmes néo-testamentaires, et sur les solutions aujourd'hui proposées du côté des catholiques et du côté des non-catholiques.

M. O.

P. S. On nous prie d'annoncer qu'une « retraite pour les écrivains catholiques » sera prêché par le R. P. Bessières, S. J., du 27 sept. au 1er oct. à Clamart.

S'inscrire auprès de M. l'abbé Décout, villa Maurèze, Clamart, Seine.

LIBRAIRIE J. JACQUEMOUD

ARTICLES RELIGIEUX :-: LIVRES DE PIÉTÉ

Genève :: Corraterie 20 :: **Genève**

Téléphone Stand 17.93 Chèques postaux I. 1607

Somme théologique
de
Saint Thomas d'Aquin

en cours de publication
texte latin et traduction française

(Cette édition comprendra 30 volumes environ, format élégant, 10×17, chaque traité est présenté par un spécialiste, avec les textes latin et la traduction française, accompagnés de notes et appendices — Paraît **broché à 2.75 et 3 fr., relié 3.75 et 4 fr.**, suivant volume.

M. l'Abbé Ch. JOURNET
professeur au Grand Séminaire,
FRIBOURG

De la Bible Catholique
à la
Bible Protestante

1 volume fr. 1.90, franco 2.—
Utilisez chèques postaux I 1607.

CHANT GRÉGORIEN
EDITIONS RYTHMIQUES DE L'ABBAYE DE SOLESMES

PUBLICATIONS DE LA REVUE DES JEUNES
DÉPOSITAIRE DES
Editions Spes, Paris - Editions de la Vie spirituelle, St-Maximin
Librairie DE L'ART CATHOLIQUE, Paris

Editions liturgiques : Mame - Pustet - Dessain - Desclée & Cie.

Abbaye de St-André	Apostolat de la prière	Abbaye de Maredsous
Lophem-Lez-Bruges	Toulouse	Belgique

Bibliothèque Catholique des Sciences religieuses, — Bibliothèque Catholique Illustrée (Editions Bloud et Gay.)

Succès de l'année: R. LEYVRAZ
Les Chemins de la Montagne
1 volume Ars et Fides fr. 3.— (récit de sa conversion)

SERVICE DE COMMISSION

La Librairie J. Jacquemoud se charge de procurer très rapidement tous ouvrages de religion, d'apologétique, de littérature, romans choisis, etc. aux meilleures conditions. *En relations avec tous les Editeurs catholiques. Ouverture de comptes en francs français.*

ABONNEMENTS A « NOVA ET VETERA » SANS FRAIS
ET A TOUTES REVUES CATHOLIQUES